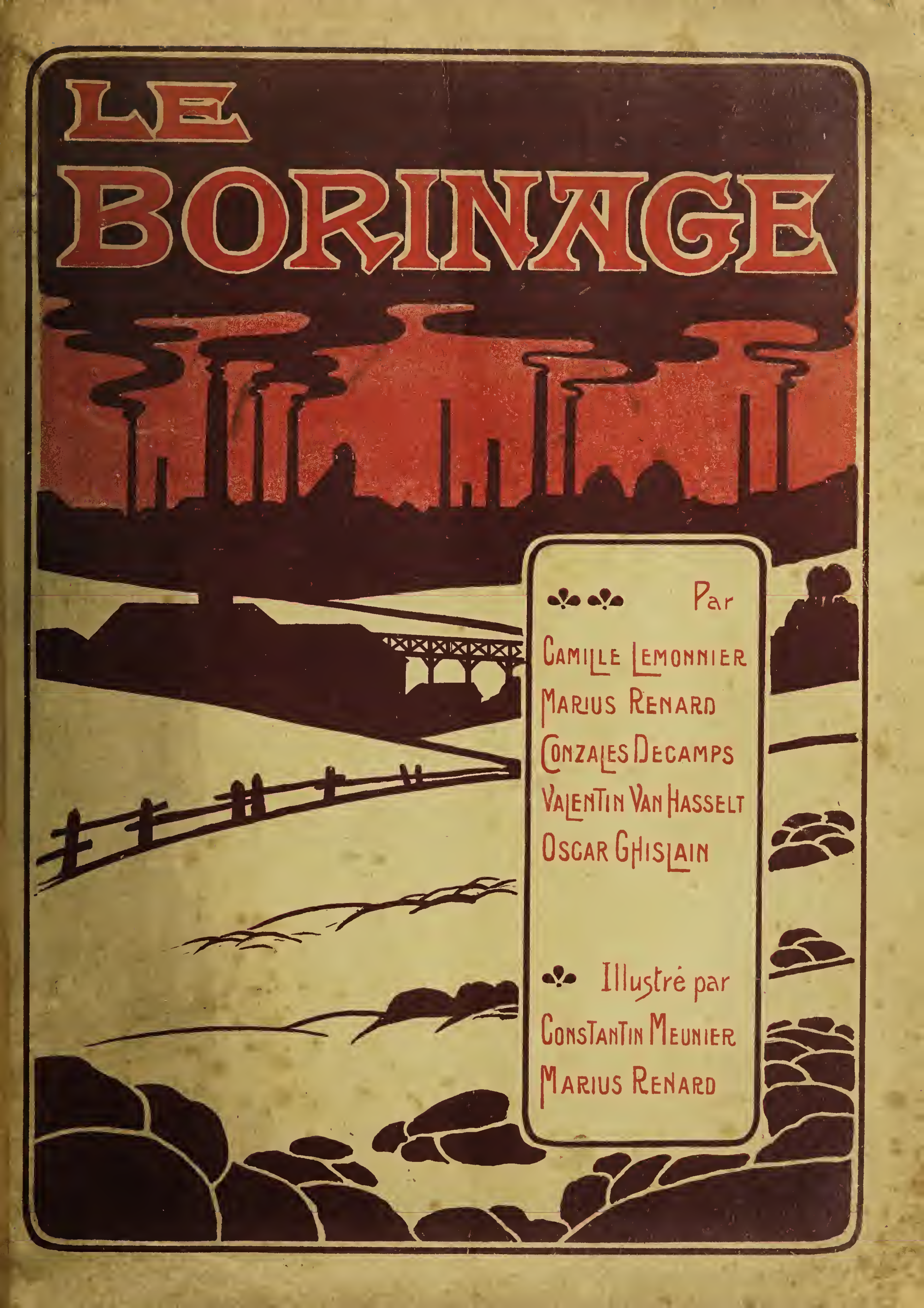

LE
BORINAGE
Par
CAMILLE LEMONNIER
MARIUS RENARD
CONZALES DECAMPS
VALENTIN VAN HASSELT
OSCAR GHISLAIN
Illustré par
CONSTANTIN MEUNIER
MARIUS RENARD

Ao camarada [illegible]

[illegible]

LE BORINAGE

PAR

Camille LEMONNIER,

Marius RENARD,

Gonzalès DECAMPS,

Valentin VAN HASSELT,

Oscar GHILAIN.

Illustré par

Constantin MEUNIER,

Marius RENARD.



Ce livre est une œuvre d'enseignement et de reconnaissance.

Dans l'esprit de ceux qui y collaborent, il a pour but de combler une lacune, d'être un essai de beauté, un élément heureux dans la rénovation du goût, dans l'enfance et le peuple. Il veut être, au lieu du livre banal à couverture cossue, une création utile au sens strict du mot, artistique, soucieuse d'instruire la foule.

Jusqu'à présent, aucun ouvrage d'ensemble n'a fait vivre le Borinage sous nos yeux. Nous n'avons, sur un sujet d'un intérêt aussi essentiel, que des renseignements épars ou vieillis. Les conceptions qu'il provoque sont trop souvent inexactes et excessives, dans un sens ou dans l'autre.

Et pourtant, la *Terre noire*, malgré les transformations que les régimes économiques ou politiques lui ont fait subir, est restée un pays intéressant, bien caractéristique, conservant un pittoresque intense et des beautés spéciales. Elle est assurément une des contrées les plus curieuses de Belgique, tant par ses mœurs que par la belle fièvre de labeur et de vaillance qui, depuis si longtemps, anime ses habitants.

Ce livre a donc pour but de remettre les choses au point, en présentant à tous, aux plus humbles comme aux plus riches, la synthèse vivante et impartiale qui leur manque.

En faisant connaître le pays borain, en glorifiant le travail de ceux qui y vivent et y souffrent, le but d'enseignement et de reconnaissance sera atteint. C'est assez. Les collaborateurs qui signent les pages qui suivent, n'ont pas eu d'autres soucis.

Qu'il nous soit permis de les remercier pour la part considérable qu'ils prirent à cette création. Si nous avons pu réaliser cette œuvre, c'est grâce aux concours du maître Camille Lemonnier qui préface, en quelques pages émues, l'histoire du terroir nostalgique, du génial glorificateur du Travail, Constantin Meunier, de Gonzalès Decamps, l'archéologue érudit qui narre si bellement l'autrefois de la terre charbonnière, de Valentin Van Hasselt, le narrateur exact des savoureuses mœurs d'autrefois, d'Oscar Ghislain, le subtil évocateur des types curieux. C'est à eux que nous adressons nos remerciments émus ; c'est vers eux aussi que s'en ira la reconnaissance de ceux qui trouveront quelques charmes, en ces pages évocatives ..

Et s'ils veulent être récompensés de leurs peines, qu'ils songent à l'effet utile de ce modeste recueil, à son enseignement, aux distractions qu'il apportera, voire en les plus humbles logis. Nous sommes certains que leur altruisme saura se satisfaire de cette réalisation d'un rêve de reconnaissance et de beauté.

Oui, notre petit livre va s'envoler en le logis de misère, comme en la maison du riche. A tous, il dira les beautés et les charmes parfois étranges de notre cher pays. Et ce sera pour nous, ses parrains, une joie de penser au rien de bonheur qu'il saura procurer, comme un furtif rayon de soleil qui vient illuminer la vie.

Marius Renard



OUVRIER MINEUR

DESSIN INÉDIT DE CONSTANTIN MEUNIER

PRÉFACE
PAR CAMILLE LEMONNIER

Je ne préjuge pas, je ne sais pas ce que sera ce livre. J'écris ces lignes simplement pour rendre hommage à l'idée qui lui a donné naissance. Celle-ci est belle ; elle émouvante, elle est fraternelle. Sans doute elle inspirera aux écrivains qui décidèrent de la réaliser, des pages pathétiques et vivantes. Elle exalte le sentiment éternel de la terre ; elle est la louange d'une contrée qui n'est comparable à aucune autre. Ceux qui ont vécu un peu de temps au pays borain ont senti se révéler à eux un accent de beauté fait de vaillance et de mélancolie, de misère et d'héroïsme. Le contraste permanent de la vie et de la mort le met plus près de notre sensibilité, et à lui-même, prête une sorte de sensibilité humaine. L'homme ici n'est pas effacé par le spectacle extérieur ; il ne cesse pas d'être visible à travers les multiples et prodigieuses activités de la contrée ; il fait si étroitement partie des milieux, que ceux-ci semblent l'avoir modelé selon leur structure... C'est à ce titre qu'on peut l'appeler un pays d'humanité par excellence.

L'homme et la nature y sont aux prises dans un éternel corps à corps. Chaque jour oppose aux résistances des forces, l'effort d'innombrables milices. Sans cesse, aux régions de la mort et des ténèbres, elles s'avancent : combats sans merci ! Pareille aux hydres poussant du fond de leurs cavernes des mugissements qui faisaient pâlir Thésée, la terre gronde, rugit, halète, se défend par de terrifiantes hécatombes contre la horde envahisseuse. Mais l'abime de ses centuples gueules a beau vomir le feu et la mort, celle-ci toujours plus avant descend aux abîmes d'éternité, avec ce visage impavide des premiers navigateurs violentant la virginité redoutable des mers.

On comprend ce qu'une pareille prédestination peut faire d'une race d'hommes opiniâtre, résolue, téméraire, rebelle aux défaillances et douée de l'énergie qui recule les bornes de l'activité humaine. Il faut avoir vu le permanent miracle de cette grande industrie du charbon allant fouiller, par le moyen des énormes puits qui à eux seuls tiennent déjà du prodige, les entrailles les plus secrètes du sol ; être descendu aux vertigineuses profondeurs où vit un peuple de kobolds, toujours à un doigt d'être précipités dans l'immensité béante du gouffre, broyés sous des avalanches de schistes et de psammites, ou foudroyés par l'artillerie du grisou ; puis encore, avoir assisté à ces affreux lendemains de cataclysmes, quand la mine volée en éclat s'est de haut en bas éclaboussée de la

moëlle jaillie des cervelles et que des villages entiers pleurent des pères, des frères, des époux, les assises écroulées du foyer domestique ; il faut enfin avoir observé, après la stupeur et la consternation de ces grandes calamités publiques, le calme qui se refait petit à petit dans les esprits, le courage solide, le dédain et l'indifférence de la mort, la fidélité à la consigne qui, à peine la dernière bière coulée en terre, ramènent aux sinistres cavernes, où les leurs trépassèrent, ces admirables soldats du devoir, pour sentir quel puissant concours de semblables hommes apportent à la prospérité d'une nation.

Il n'y a pas d'exemple que, à la suite d'un de ces horribles drames qui se jouent à cinq ou six cents mètres sous terre, presque aux limites de l'organisme terrestre, avec les Furies exterminatrices de la création pour acteurs, un de ceux qui ont échappé à la catastrophe déserte le poste où, face à face, il a vu un instant le funèbre rictus de la camarde lui apparaître à travers la sanglante apothéose des ténèbres soudainement incendiées. Ces renaissants périls, cet héroïsme qui s'ignore, cette sorte d'impassibilité devant les destins inexorables ont graduellement composé une humanité éprouvée, d'un acier passé au feu, et qui résiste à toutes les épreuves.

Le Borinage ! J'étais venu là un jour avec Constantin Meunier. Ce n'était pas la première fois que je le visitais ; mais je n'avais pas été touché encore en mes racines par l'extraordinaire beauté brusque et souffrante qui se dégage de ses aspects. On n'aime pas toujours tout de suite ce qu'on doit continuer à aimer pour la vie. Celui qui devait devenir le pensif et sensible introducteur des plèbes dans l'art, à peine lui-même connaissait ce pays noir qui allait devenir pour lui la cause d'une expression nouvelle de l'humanité.

Nous montâmes à la tourelle du château de Mons. Sous un lent et incessant déluge de charbon, l'air s'estompait de teintes fuligineuses qui décoloraient la tiède après-midi ; une suie éternellement projetée des hautes cheminées recouvrait des campagnes qui, dans un remous d'incessantes fumées, apparaissaient anémiques et dévastées. La sensation fut si forte de nous trouver brusquement devant ces horizons calcinés au bas desquels en tous sens s'étageaient des buttes sombres, que nous demeurâmes longtemps sans parler. C'est que de l'endroit élevé d'où nous dominions la grande plaine industrielle, s'apercevait le cœur même de l'émouvante région charbonnière.

J'écrivais un peu plus tard dans ma *Belgique* : « Du côté de Charleroi, dans cet autre cratère toujours en éruption et qui vomit du charbon, du fer, un fleuve igné de matières incandescentes, l'industrie houillère s'entremêle aux verreries et aux laminoirs ; mais ici elle est seule et règne en maîtresse absolue sur toute la contrée qui s'appelle le Borinage. Aucune diversion au grand œuvre ténébreux de l'extraction du charbon : toutes les activités, toutes les intelligences, tous les capitaux, penchés sur le gouffre où, de cinq minutes en cinq minutes, s'engloutissent les petites cages chargées de wagons, comme de la vie qui s'enfoncerait dans les ondes d'un monstrueux Erèbe, regardent remonter l'or noir arraché par l'infatigable pic des mineurs aux caverneuses Californies englouties dans l'empire même des limbes. Les coups de piston de la machine qui active cet incessant va-et-vient

des cages montantes et descendantes, rauque symphonie qu'on n'oublie plus une fois qu'elle vous a déchiré l'oreille, ont l'air d'haleines furieuses rythmant la palpitation de cette vie du fond. Par moments, un beuglement d'auroch blessé monte des entrailles du sol, comme le cri de douleur et d'agonie de la terre violée. Et tous ces cris auxquels s'ajoutent le tonnerre des wagons poussés à toute volée sur les plates-formes, les sonneries qui signalent le départ et l'arrivée des cages, le ronflement de volants tourbillonnant comme de gigantesques meules, et au fond des galeries, le roulement des berlaines cahotées sur des rails par des genets d'Espagne ou précipitées sur les plans inclinés, forment dans l'air une prodigieuse clameur, pareille à celle que poussent, dans les champs de bataille, les vaincus terrassés sous le genou des vainqueurs, cependant que des cheminées béantes comme des gueules qu'ouvriraient une légion de pythons jaillissent des tourbillons de fumée et de feu. »

Partout, l'horizon est cabossé de grandes buttes, ampoules poussées à la surface du sol sur la fermentation souterraine : ce sont les « terris ». Chaque jour les augmente du tassement des schistes qu'on enlève de la bure et des escarbilles crachées par les machines. Quelques-uns atteignent la hauteur de petits monts à cônes brisés, avec des flancs demi-éboulés et des sillons ravineux. pareils à d'énormes écorchures. Un feu sourd bout constamment sous les rugueuses parois, braséant en vols d'étincelles qui, la nuit, piquent de points rouges ces espèces de grandes taupinières obscures. A la longue cependant la nature reprend possession de leurs bosses chauves, prodiguant alors les semailles de graminées dans les creux, accrochant des racines d'arbres entre les pierres et sur la nudité brûlée des pentes finissant par jeter le verdoiement d'une forêt toute vive qui se balance, ondule et flotte en longues chevelures dans l'immobilité vide et noire de la contrée.

Si loin que va le regard, il rencontre une plaine hérissée d'installations industrielles dressant des bras, des moignons, des roues, des tubes, tout un outillage compliqué qui est comme l'anatomie extérieure de ce grand organisme quasi-animal de la bure. N'a-t-il pas un estomac, sa dévorante chaudière, des poumons, ses hautes cheminées rejetant des haleines enflammées, des intestins, ses galeries creusées dans le schiste et ramifiées dans tous les sens, une respiration sensible, celle que font passer dans son énorme larynx les coups de vent furieux de ses volants ?

Un livre comme celui qui vous est proposé ici, avec de telles assises de grandeur, de misère et de souffrance, avec tout ce que la mort perpétuellement affrontée ajoute de menaçant et d'héroïque à la vie, ne peut manquer d'être une utile leçon d'humanité.

Tout le Borinage, au surplus, n'est pas dans ces spectacles violents et ces images exaspérées : la race d'hommes poussée parmi les contrées boraines a la gaieté sonore et franche. Ces héros tranquilles gardent aux lèvres, dans leurs visages que la houille, plutôt que l'âme, rendit farouches, un rire qui ne s'en va que dans la contraction tragique des coups de grisou et la grimace pathétique des larmes répandues sur des frères immolés.

Ce sera l'affaire des écrivains du recueil de vous initier à la beauté de ces natures simples, cordiales, rudes autant que sincères, et qui, dans tout ce noir d'un pays aux apparences hostiles et bourrues, m'évoquent, — comme leurs courtils verts où, sous la pluie des cendres, s'épanouit l'été parfumé des roses, — une fleur d'humanité brave, franche, joviale, arrosée du sang rouge des races qui n'abdiquent pas.

Camille Lemonnier

L'AME DU PAYS NOIR

☘ Par Marius RENARD





Je ne crois pas qu'il existe en Belgique une contrée ayant conservé, plus que le Borinage, les caractères distinctifs de la race et les éléments curieux de la vie d'autrefois. Non que le pays soit resté réfractaire à la civilisation, à cette vie progressive qui remue si profondément le monde à présent, mais parce que la population et la terre ont su maintenir, malgré les évolutions, un charme qui n'est pas sans saveur.

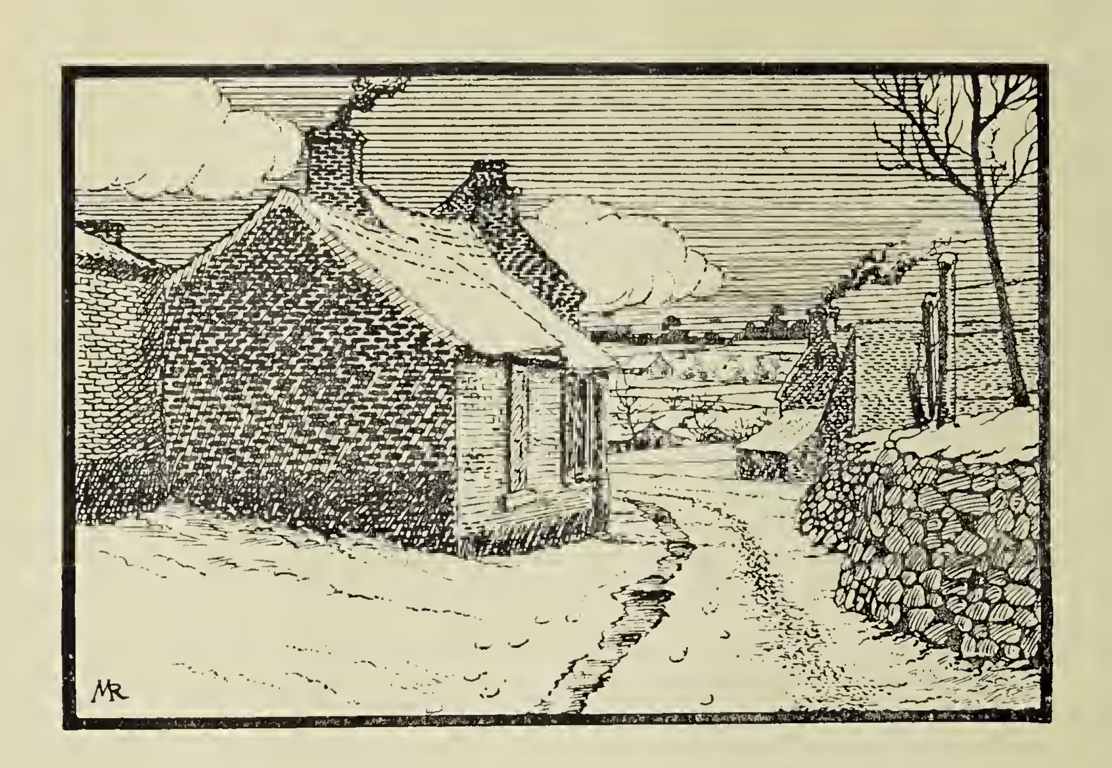
Le pays borain est évidemment l'un de ceux qui donnent une impression spontanée.

Lorsque l'on a passé Mons et qu'on entre dans le pays minier, dans ce minime espace qui s'appelle le Borinage, le plus brusque changement se fait sentir.

Une atmosphère plus triste encadre les cités et transporte l'âme vers des pensées moins heureuses. La nature, plus farouche, offre des aspects de désolation et presque d'effroi. Les choses, où la vie s'agite en mille manifestations, forment un décor d'étrangeté qui paraît presque de l'exotisme.

Au sortir des grasses plaines du Brabant et du Nord du Hainaut, après la monotonie reposante des campagnes aux villages coquets, aux maisons que le chaume moussu encapuchonne, après les drèves ombreuses longeant les chemins animés du va et vient des charrois aux grelottantes sonnailles, la terre noire surprend étrangement.

Le ciel y parait plus lourd et plus gris, embrumé par les fumées des charbonnages. Des terrils noirs, qui prennent aux soirs de l'été des teintes violettes, mamelonnent la plaine. Aux habitations proprettes, aux fermes entourées de grands murs blancs, succèdent des corons qui semblent enfermer la désolation dans leurs maisons maussades, groupées autour des houillères, comme des ouailles peureuses autour du berger.



Les corons semblent enfermer la désolation dans leurs maisons maussades.

Même contraste dans les êtres...

A une population lourde et planturcuse, aimant le plein air et l'infini des horizons, succède une race un peu farouche, imprégnée de cette réserve qui n'est en somme que la caractéristique d'une âme craintive, à force de souffrir. Car ce qui achève d'imprimer à la terre boraine cet aspect d'ancienneté et d'exotisme dans le temps, ce sont les hommes qui y vivent. Ils sont attachés à la terre natale comme des bretons à leurs landes et au granit de leurs falaises, malgré l'âpreté de l'existence que leur font le régime économique qu'ils doivent subir et le travail ardu auquel ils sont voués, dès l'âge le plus tendre.

Jamais peuple de Belgique ne fut plus à l'unisson de son sol. Jamais l'on ne vit accord plus parfait entre la vie des êtres et le milieu où elle évolue.

La raison en est, je crois, dans cet air d'antiquité qui se respire partout en terre boraine, dans les habitants comme dans les choses. Ainsi, ce pays donne l'impression d'avoir été tout le temps soustrait à la durée et d'avoir conservé une vie spéciale et une âme particulière, faite d'étrangetés.

Je ne m'étonne pas que l'enfant du sol noir reste rebelle, malgré l'âpreté de sa vie, aux chimères heureuses de l'exil, et qu'il garde jalousement l'amour de la contrée natale. De récentes statistiques ont prouvé que le Borain ne savait que rarement se résoudre à s'expatrier, et qu'il était de tous les Belges, celui qui demeurait le plus obstinément fidèle à son pays.



OUVRIÈRE D'APRÈS CÉCILE DOUARD

On a constaté notamment un singulier contraste entre les travailleurs du pays de Liège et ceux du Borinage. Pour une population ouvrière égale, 25.000 houilleurs de part et d'autre, il y a seulement 5.000 Liégeois nés où ils habitent, tandis que *tous les Borains, à 600 près*, sont restés dans leur village natal (à Wasmes, 2.500 sur 2.700 ; à Paturages, 2.150 sur 2.250 ; à La Bouverie, 1.500 sur 1.550, etc.)

N'est-ce pas significatif ?

Mais il y a plus. Cette vénération de la terre maternelle ne date pas d'aujourd'hui. Elle demeure, depuis des siècles, une des qualités du Borain, et perpétue la vénération que les ancêtres professaient déjà.

Pourtant, la condition du Borain n'était pas jadis bien heureuse. Comme à présent, elle était compromise par le dur labeur, la misère, toutes les calamités semant les souffrances dans ces maisonnettes où s'abritait le repos furtif des « carbeneux », comme l'on disait dès le XVIIe siècle. Il trimait dur, le pauvre, et les profits de son travail enrichissaient les seigneurs, les marchands, et lui procuraient à peine de quoi le faire subsister.

Des proverbes d'alors disaient :

« Carbeneux, bribeux »,

ou bien encore :

« Au carbeneux la paille, au marchand la ripaille ».

Tant il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil...

Notre distingué confrère M. G. Decamps, dans sa remarquable étude sur l'origine et les développements de l'industrie houillère dans le Couchant de Mons, parle en ces termes de la vaillance et de la peine des Borains.

L'ouvrier borain était minable. « Il est connu de chacun, lit-on dans une pièce de l'époque, de tel village, dans les travaux de telle veine, que les ouvriers trouvent rarement subsistance assurée dans le travail des veines. Ils en tirent à peine quelques sous vaillants pour leur nécessité. Les profits vont aux officiers des seigneuries, aux marchands et monopoliseurs qui les ont sous leur entière subjection. Pour un grand nombre, les tables des pauvres et l'aumosne sont une ressource sans laquelle, malgré leur courage et leur bonne volonté, ils périroient de besoin.

» Un mauvais grabat ou quelques bottes de paille jetées sur le sol nu, quelques ustensiles tout-à-fait primitifs, voilà le seul mobilier que possédaient beaucoup de maîtres charbonniers. Quand ils sortent de la fosse, dit un document de 1734, ils ressemblent plutôt à des hommes de terre que de chair, mouillés et trempés de sueur comme des souppes jusqu'à la peau, que bien souvent ils doivent quitter leurs chemises et les reporter sous le bras chez eux... Quand ils retournent en leur maison, ils n'y rencontrent qu'un mauvais lit, quelques estrains pour soy reposer ; la plus grande part n'y trouve que du pain et de l'eau, que peu de beurre et mol fromage, et fort rarement pour les plus commodés un morceau de viande.

Ce serait néanmoins une erreur de croire, dit M. G. Decamps, que cet état misérable a toujours existé dans le Borinage. En parcourant les greffes scabinaux, les comptes de massarderie et d'institutions de bienfaisance des villages de cette région, nous avons pu constater qu'au XVe et au XVIe siècle, nos mineurs possédaient, en apparence, du moins, plus de bien-être et d'aisance qu'aux deux siècles suivants.

» La bienfaisance publique ou privée qui, dans nos cités, s'était exercée de tant de manières à pourvoir au soulagement des pauvres et des malades, n'avait créé dans le Borinage aucune institution spéciale pour secourir les charbonniers. Quand la vieillesse les forçait à cesser leurs travaux, ils ne trouvaient souvent d'autre secours que dans la charité de leurs voisins. Les quelques hôpitaux élevés dans ces localités rurales avaient d'ordinaire une affectation particulière et toute locale. A la fin du XVIIe siècle, alors que la misère toujours croissante demandait des ressources abondantes, les revenus de ces institutions furent dilapidés par les seigneurs ou détournés de leur destination pour aider à des besoins moins pressants.

» Malgré tant de causes de pauvreté et de malheur, nos mineurs aimaient leurs occupations souterraines ; les ténèbres de ces enfoncements, les fatigues et les dangers qu'ils y rencontraient, avaient pour eux des attraits et des charmes irrésistibles, comme les périls de la mer pour le matelot. Il était rare de voir les enfants d'un charbonnier quitter pour d'autres carrières le métier de leur père. C'est ainsi que du XIVe siècle jusqu'à nos jours on voit certaines familles se maintenir de père en fils dans les exploitations de tel village, dans les travaux de telles veines ».

Ainsi, le Borain d'aujourd'hui, en aimant son pays natal et son labeur, ne fait que perpétuer la vénération des ancêtres. Pour lui, la contrée revêt un charme spécial. Il l'aime malgré l'infime tristesse qui la pare, malgré l'effroi qui y surgit souvent, aux heures des catastrophes.

L'exil, par delà les étroites limites de sa contrée, est pour lui comme la rupture d'un lien maternel. Il semble qu'il y a un échange d'éléments vitaux qui ne se fait plus, comme si la terre marâtre ne laissait plus monter en lui une sève virile. Le souvenir des horizons familiers le poursuit et l'obsède. Il lui manque les coutumes, les êtres, le milieu, l'atmosphère étrange qui entourait sa vie.

Et voilà pourquoi les rares qui s'en vont, essaient de retrouver en les pays étrangers ce qu'ils n'ont pu emporter avec eux : des usages, des jeux, une langue, tous ces éléments qui peuvent rappeler encore le pays quitté, mais jamais oublié.

Ainsi, aux jours des fêtes, lorsque revivent encore un peu les mœurs de jadis, tant et tant reviennent, satisfaits de retrouver, avec les familles, les joies savoureuses et le frisson heureux de l'existance passée. Cette hantise n'est pas spéciale à l'homme du peuple. Les individualités les plus prodigues, y sont aussi sujettes que les plus obscures et les plus humbles. Oui, à part des cas bien rares, l'homme fortuné, le savant, l'esprit libre, débarrassées des naïvetés excusables du populaire, restent aussi dociles ques les plus ignorants des beautés du monde, à l'instinct héréditaire et aux inpérieuses suggestions de l'horizon familier.

La physionomie du pays complète merveilleusement celle du peuple. Elle explique peut-être cette dernière, tellement il faut croire que la race a pris son caractère au décor de peine où elle vit.

En vérité, la bonne terre prolifique qui laissa sortir de ses filons tant de richesses et tant de misères, donne une impression qui porte aux songeries et aux tristesses. Et pourtant, quels sont ceux du pays qui ne savent pas l'aimer, la chérir, soit dans le passé ou l'exil, comme si la contrée minable liait à ceux qui savent comprendre son âme, l'essence même de sa vie.

De vieilles légendes populaires prétendent que la terre communique ses secrets aux vieux arbres, ses amis, ceux dont les racines ont le plus poussé dans son sein. Qui sait si les peinards qui creusent le sol d'ici, depuis tant de siècles, qui sait si ceux de leur race ne reçoivent pas, eux aussi, la confidence de la terre comme les arbres du passé ! Oui, le houilleur d'autrefois a entendu, dans le noir des galeries, la mystérieuse voix de la terre maternelle, comme un chant berceur que l'enfant écoute quand commence son sommeil, et qui charme à jamais sa vie. De la sorte, il semble que ceux qui savent comprendre le pays noir, restent dans la confidence mystérieuse des choses, et savourent, jusque leur trépas, la beauté étrange du cher pays.

Il s'en faut pourtant que le Borinage puisse être enfermé en une formule unique. Il est au contraire d'une variété infinie, non dans ses paysages, mais dans la diversité que les choses prennent sous les ciels changeants, dans les soleils et dans les frimas. A cause de l'étrangeté de la terre, des usines, des houillères, des villages, jonchant d'un bout à l'autre, la plaine, les jeux de la lumière et des saisons créent des parures spéciales, d'une saveur intense.

Des collines de Paturages et de Wasmes, avisée dans un recul de mystère, la plaine se précise nostalgique et douloureuse, et l'on peut mieux s'initier aux charmes multiples de ses aspects et de ses horizons. De la plate-forme qui précède les bois de Colfontaine, le regard embrasse de vastes étendues. Il va des houillères de Boussu et de Dour, voire des bois de Baisieux, aux collines qui cachent la vallée où la cité de Mons groupe ses maisons et ses édifices, autour du beffroi. Là-bas, les forêts de Baudour et de Ghlin enferment la contrée. Vers Paturages et Wasmes, les tiernes ondulent. Des vals se creusent. La plaine s'étend peu à peu. Et c'est partout la même vision de houillères, de corons et de collines schisteuses...

Mais de combien de joies les spectacles de cette nature boraine, savent exalter l'âme des contemplatifs ?

Chaque aube ou chaque crépuscule parent la terre de misère d'une beauté étrange et souvent d'un grave mystère. Il faut aimer les effets qui s'y multiplient et font surgir une âme nouvelle, chaque jour. Car, semblables à ces dentelles qui enferment les visages et leur font comme un esprit changeant, le ciel et les jours multiplient les joies de ces visions...

Toujours, pourtant, c'est l'âpreté du labeur qui surgit des choses, des natures dorées de l'été, comme des tristesses de l'hiver...

Mais quels cadres le ciel fait chaque jour, à cette vision du travail ! Quelquefois, celle-ci parait presque rieuse et aimable, dans la joie du soleil qui colore les verdures et les toits rouges. Pourtant, les ombres grises des nuées conviennent mieux à sa détresse. Une brume endeuille alors les houillères et les villages, et semble écraser sous les fumées, le vaste champ des maisons tristes et des charbonnages, apparu tel qu'un chaos de pierres. C'est alors un pays d'intense mystère, enseveli sous la cendre d'un désastre...

Mais pour goûter dans toute sa saveur la terre nostalgique, il faut la comprendre dans la tristesse des crépuscules. L'heure de somnolence qui précède la torpeur nocturne,convient à cette vision. L'espèce d'assoupissement qui tombe sur la nature avec le soir, et qui vit en chuchotements graves comme des plaintes, semble mettre sur les choses un ronron douloureux. Une mousseline brumeuse est tissée sur les choses. Sous les ombres, la contrée semble s'éloigner dans un recul de mystère.

Et l'on voit une vastitude triste...

Et l'on écoute un chuchotis où pleure une souffrance...

Dans l'ombre les chemins sont perdus. Les villages et les corons forment de vastes paquets indistincts. Les végétations sont comme des brumes figées.

Une chose caractérise l'étendue : la multitude des houillères et des usines, dont les cheminées, pareilles à des cierges noirs, émergent des villages et des champs. Il y en a partout, jusqu'au fond de l'horizon. Là-bas, leurs silhouettes sont mièvres et leurs vitres éclairées. Leurs beffrois métalliques les désignent dans l'infini. Plus près, elles écrasent les maisons de leurs masses noires. Leurs fenêtres, envermeillées de fanaux électriques,semblent des yeux. Il y a aussi des fours à coke aux cheminées trapues, capuchonnées de flammes, des pontons, pareils à de grêles ossatures de bêtes monstrueuses, des échafaudages qui semblent des gibets géants. Des terrils encombrent çà et là les alentours des houillères. Sous les arches des ponts, des trains passent, s'engouffrent sous les voûtes sonores, se retrouvent plus loin parmi les vapeurs blanches qui fuient. Quelquefois, la clarté d'un foyer de chaudière brasée dans le noir, grandiose fanal qui éclaire d'une lueur d'incendie les hauts bâtiments sombres et les cierges des cheminées.

Mais les lampes familiales s'allument une à une, aux vitres des maisons.

On devine mieux alors la peine enfermée dans ces humbles demeures. A part dans les agglomérations plus riches des villages, autour des places et des églises, ces pauvres habitations se serrent, malingres et branlantes, comme craintives de la nuit.

Elles sont bien les logis qui conviennent à la race de souffrance.

S'adossant les unes aux autres afin de mieux tenir, elles révèlent la peine qui pleure entre leurs murs, sous les toits rouges ou sous les vieux chaumes moussus. Leurs fenêtres marquent l'ombre de taches jaunes, sur lesquelles se profilent des silhouettes.

Et de toutes ces choses montent des rumeurs qui semblent des appels à la pitié dans le mystère du soir...

C'est l'heure où l'on goûte mieux la saveur de l'étrange pays, l'heure où l'on comprend son âme...

Mais il est, en terre boraine, autre chose que la grandeur âpre des paysages du labeur.

Passé les tiernes de Wasmes, de Paturages et de Warquignies, les bois couronnent les crêtes. Ils font à la contrée charbonnière, une parure heureuse qui divertit, après la monotonie des villages où le travail s'exténue. Là-bas l'impression d'effroi qui surgit des corons et des « fosses », se radoucit. Il semble que la terre veuille offrir une vision reposante. Sur la colline paturageoise, les bois apparaissent, avec des vallons foisonnants de feuillages, s'allongeant vers le haut-pays et la voisine frontière française, en méandres capricieux qui entourent le pays charbonnier d'un décor de fraîcheur et de paix. C'est comme une oasis après la terre farouche, dont la peine ne suscitait que des idées d'effroi et de tristesse. Ici, là, partout, des sources jaillissent sous les frondaisons ; des fontaines creusent la terre que bordent les mousses fleuries, menus Edens dans la joie de la nature souveraine. Que ce soit près de la « cave de l'Ermite », à la « fontaine aux cerisiers », au creux des « gouffres » du bois de Warquignies, par ces chemins qui dévalent les pentes et se faufilent sous les arbres, dans les ombres semées des jonchures dorées du soleil, c'est toujours l'enchantement et la beauté.



Voici que vient sur la route une robuste fille du peuple.

Si les fées vivaient encore, elles choisiraient, pour y pleurer le temps passé des légendes, ces abris délicieux des bois du haut Borinage, d'où la vue, à côté des futaies, peut embrasser le grandiose pays de peine.

Qui sait si l'âme d'autrefois n'a pas élu domicile sous les branches, en quelque coin perdu de la forêt ancestrale ? Qui sait si quelque « rie » de Colfontaine ne reflète pas son image, parmi le frémissement des ramures ? Qui sait si, chaque printemps, ce n'est pas sa voix qui, du haut des collines, jette au bon peuple des houilleurs, un mystérieux appel à la vaillance, et des paroles d'espoir en la justice...

Oui, il est là-bas des sites de beauté, une nature qui est encore le Borinage, mais dont les surprises enchantées font oublier l'aspect douloureux de la plaine.

L'âme du pays est ainsi faite à l'image des choses, douloureuse et bonne. Tenez, voici que vient sur la route une robuste fille du peuple, une ouvrière de « cliquage » chantant une complainte en patois, à beaux mots sonores et hardis. Hommasse et rude, presque farouche, elle a la démarche aisée de la luronne, accoutumée dès l'enfance aux plus durs labeurs. Sa face empoussiérée est serrée dans un « béguin » noir qui cache les cheveux. Sur le jupon sali, est tendu un tablier de grosse toile grise. Et la fille, dans le bruit de ses sabots martelant la terre, passe rieuse et chantante, semblant secouer, avec les cadences de sa complainte, tous les soucis de sa vie rude, et le travail, et la misère, et les douleurs et les tueries, dans la naïveté de son cœur.

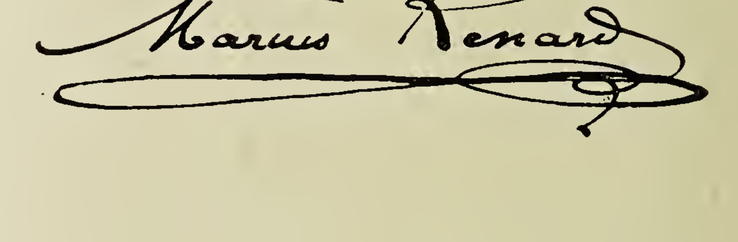
C'est l'image de l'âme boraine qui passe dans un ronron de chanson...

Car la race boraine est ainsi faite.

Elle parait réfractaire et méchante.

Elle n'est que bruyante, tumultueuse quelquefois, toujours aimante. Elle sait oublier ses souffrances dans la beauté des sacrifices s'amusant d'un rien, riant d'une ariette.

Tellement son âme est bonne.





Le Borinage dans le passé



par Gonzalès Decamps

Coup-d'œil historique et archéologique





u'est le Borinage ?

Les géographes vous diront que c'est une région située à l'ouest de Mons, remarquable par son industrie et surtout par l'extration de la houille qui s'y effectue par des milliers d'ouvriers dits *Borains*. Pour beaucoup d'écrivains, c'est le *Pays Noir* par excellence, où ne poussent que les cheminées, où s'amoncellent les *terrils*, véritables montagnes de terres et de rocs arrachés des profondeurs de la terre ; et ils ajouteront, bien à tort, qu'en cette contrée morne et triste tout est au charbon, rien n'est laissé au pittoresque et à la poésie.

On rencontre dans le Hainaut, aux environs de Charleroi et de la Louvière, dans la province de Liége et pas bien loin de nous, d'autres agglomérations charbonnières aussi denses, aussi enfiévrées par le travail de la mine, aussi sombres d'apparence. Pourquoi ces régions ouvrières ne portent-elles pas aussi par similitude de travail et d'aspect, le nom donné à la partie du pays dont nous nous occupons dans ces quelques pages ?

Et tout naturellement surgit la question d'origine du mot *Borinage*, de celui de *Borains* appliqué à ses habitants, de leur signification topographique, de leur limitation plus ou moins exacte.

Au commencement du siècle dernier, on n'appelait *Borinage* que l'étendue de territoire comprenant les villages de Cuesmes, Jemappes, Quaregnon,

Pâturages, Wasmes et de hameaux qui ont formé ensuite de nouvelles communes, telles Flénu et La Bouverie. Vers l'extrémité occidentale du bassin houiller, à partir d'Hornu jusqu'à Quiévrain, en passant par Boussu, Dour, Wihéries, Elouges, les populations se refusaient pour ainsi dire à être considérées comme « boraines ». Il y avait entre ces deux parties d'une même agglomération de sérieuses divergences au point de vue du langage, du caractère, des habitudes. Un autre fait à noter : à Frameries, on prétendait « être de Frameries et non du Borinage. »

Ces différences se sont effacées en grande partie au cours des cinquante dernières années et aujourd'hui personne ne se refusera d'être dite du Borinage, quand elle est originaire de l'une des localités que nous venons de citer.

Il est difficile de déterminer l'époque exacte où la dénomination de *borains* fut appliquée aux populations d'une partie du bassin de Mons. Les plus anciennes mentions ne s'en rencontrent que dans des documents de la seconde moitié du XVIIe siècle.

Quelque relativement moderne qu'elle paraisse, son origine étymologique n'a pas manqué de soulever les hypothèses et les déductions les plus variées. D'aucuns y voient un lointain souvenir des Eburons, peuple germano-belge qui habitait le Limbourg et le nord des provinces de Liége et d'Anvers et fut complètement détruit par César l'an 51 avant l'ère moderne. Nous ne nous attarderons pas à montrer tout ce qu'a de peu croyable la persistance dans un canton du Hainaut d'un vocable disparu avec la nation qui le portait, inusité même chez les houilleurs liégeois qui, à une époque indéterminée, l'auraient apporté sur les bords de la Haine.

D'aucuns ont prétendu que *borain* venait du mot *bure*, issu lui-même de l'allemand *bohren*, creuser, et signifiant puits de mine. Si ce terme est usité depuis longtemps dans le bassin de Liége, il n'a jamais eu droit de cité dans le Borinage.

Pour nous, le terme *borain* pourrait venir des deux mots wallons *bons règnes*, (bons reins) et se serait appliqué tout d'abord à ces vigoureuses femmes qui jadis transportaient le charbon dans des hottes, soit pour le remonter par les échelles de la fosse, soit pour aller le vendre à Mons et dans les localités circonvoisines. Il semble d'ailleurs prouvé que le mot *boraines* a précédé ceux de *borains* et *borinage*.

Cette explication aura peut-être le défaut d'être trop simple et pas assez scientifique. Il en est une autre que nous signalerons et qui n'est pas sans vraisemblance. Le mot *borain* équivaudrait, comme étymologie, à celui des vaillants Boers ou Boeren qui ont si vaillamment tenu en échec les armées anglaises. Ce seraient les paysans (en flamand *boeren*, en allemand *baueren*). Les idiômes wallons renferment beaucoup de mots d'origine teutonique, et il n'est pas nécessaire de remonter au moyen-âge pour en rechercher l'introduction. Nous avons été longtemps sous la domination de souverains germaniques, qui envoyaient en notre pays des fonctionnaires parlant l'allemand. De fait, le mot se retrouve dans des documents officiels de l'administration ancienne : pour

celle-ci, les mineurs des environs de Mons sont *les paysans aux houilles, les paysans travaillant aux houillères, les ouvriers paysans.* L'emploi de ces expressions semble manifester un certain étonnement de voir en dehors des villes des ouvriers industriels, des paysans partout ailleurs occupés exclusivement de labeurs agricoles, s'appliquer à des travaux qui exigent d'importants capitaux, de puissants moyens, l'esprit de suite et la persévérance.

Ce sont ces paysans-ouvriers qui ont posé en quelque sorte les bases de la grande industrie dans notre pays et si le mot *borains* traduit la nature de leur travail, il n'a rien que de très honorable pour eux.



Le sol du Borinage n'a pas été remué que par les ouvriers de la houille. Dans ces quarante dernières années, de savants chercheurs l'ont fouillé pour y rechercher les traces des populations primitives qui y ont vécu. Et la terre a livré de nombreux témoignages attestant qu'aux temps antéhistoriques d'importantes peuplades ont parcouru et habité la région boraine.

Aux époques dites paléolithique et néolithique, correspondant à de profondes modifications dans la température, d'abord torride, ensuite glaciale et tempérée, on trouvait aux confins du bassin, vers Mesvin, Spiennes ainsi que vers Flénu, Dour et Elouges de véritables ateliers où les hommes primitifs exploitaient le silex, l'éclataient, le taillaient ou le polissaient pour en confectionner des couteaux, des racloirs, des marteaux, des haches, d'autres outils et armes de pierre dont le fini étonne même de nos jours.

Dans les tranchées des chemins de fer de Mons à Bonne-Espérance, de Mons à Pâturages, on a recoupé d'anciennes galeries servant à ces exploitations, on a retrouvé les outils grossiers en corne ou en bois, dont ces ouvriers primitifs se servaient pour détacher les blocs ou les rognons quartzeux, des ébauches de taille, les résidus de leur fabrication, les foyers autour desquels ils prenaient place pour se réchauffer ou pour faire rôtir la chair des animaux sauvages, le daim, le cerf, l'urus, l'ours, voire même le lion, et d'autres grands félins ou plantigrades inconnus sous nos climats.

Les objets de silex ouvré en ces campements s'exportaient au loin, au Sud et au Nord ; on en a ramassé jusque dans les plaines du pays de Waes et de la Campine. Sur certains champs de notre contrée, à Frameries, à Wasmes, à Dour à Angre et ailleurs, ils se rencontrent presqu'à la surface, et leur nombre atteste que là, les races préhistoriques ont stationné, ont séjourné longtemps, ont senti même la nécessité de se fortifier par des retranchements en terre dont les vestiges ne sont pas encore complètement disparus.

Au musée d'histoire naturelle de Bruxelles, on peut visiter une salle où des centaines de ces pierres travaillées sont exposées. Elles proviennent en grande partie de la collection de M. Neerinckx de Jemappes qui, l'un des premiers en Belgique, s'attacha à les découvrir dans le Borinage et aux environs. A leur tour, MM. Houzeau de Lehaye et Toilliez de Mons, l'ingénieur Cornet, Charles

Debove d'Elouges et d'autres chercheurs ont enrichi la science préhistorique de nombreuses et intéressantes trouvailles faites dans ce pays. Tout cet ensemble de documents étudié avec soin a permis d'établir qu'à une époque, si éloignée qu'il serait impossible de la dater, notre territoire fut un important centre de travail d'un genre tout spécial, mais qui dénotait déjà des connaissances dans l'art des mines et même certain souci de la perfection et de l'esthétique.

A ces races primordiales, sur l'aire que nous avons délimitée, succédèrent d'autres qui atteignent les débuts de l'ère historique proprement dite.

Tels ces mégalomanes si mystérieux qui semblent avoir traversé la région plutôt comme conquérants que comme occupateurs, laissant comme traces de leur passage des dolmens ou hauts monticules de terre, des menhirs, cromlechs, grandes pierres dressées superposées l'une sur l'autre ou disposées en enceintes. Ils semblent avoir suivi dans leur marche les hauteurs qui dominent la vallée de la Haine. Leurs monuments, pour la plupart, ont été détruits, mais des noms de lieux, de champs, semblent en avoir conservé le souvenir. Citons pour nos environs la *Stantinpierre* à Harmignies, la *Longue Bonne* à Cuesmes, la *Grande pierre trouée* à Jemappes, la *Motte Herman* ou *Payenpierre* à Baudour, la *Pierre au Rieu des Estokis* à Nimy, la *Longue Bonne* à Elouges, la *Pierre Lée* ou *Levée* à Dour, la *Tomboit* et la *Pierre Gigant* à Quiévrain, la *Longue* et la *Haute-Borne* à Boussu, la *Haute-Borne* à Eugies. Nous nous bornons à ces quelques lieux-dits, dont plusieurs certainement rappellent des mégalithes se rattachant au système des *Zeupires* de Gozée, de la *Pierre à Bray* d'une part, à la *Pierre* de Hollain, aux *Pierres Bosieres (Petrœ Boserœ)* de Basècles, aux *Pierres Martiniennes* de Marpent, de l'autre.



Les Nerviens qui occupaient le Hainaut lors de la conquête de la Belgique par César n'ont guère laissé plus de traces en nos parages qu'ailleurs. On connait leur résistance valeureuse au général romain, mais on ne trouve point de vestiges de leurs bourgades et de leurs habitations. Il faut, semble-t-il, reléguer au rang des fables les récits des chroniqueurs qui placent, aux environs de Mons, le théatre de l'un ou de l'autre combat qu'ils eurent à soutenir.

Ce qui est plus certain, c'est qu'après la conquête, le Borinage, alors couvert en partie de bois, fut colonisé par les Romains. Il est peu de ses communes qui ne récèlent en leur sol des substructions datant de cette période, des débris de poterie, d'autres objets rappelant leur établissement pendant plusieurs siècles.

Là où le sol était de quelque fertilité, s'élevèrent des *villœ*, centres militaires autant qu'agricoles, colonies de soldats vétérans ou de Belges soumis, qui souvent comprenaient des dépendances très étendues. La villa des Monts à Elouges, notamment, couvrait plusieurs hectares ; elle était alimentée par une conduite d'eau de plusieurs milliers de mètres de longueur. Les vestiges de ses constructions ont été fouillés pendant des années par M. C. Debove qui a mis au jour

des morceaux de sculpture, des bronzes, des objets en verre, en ambre, en fer, des monnaies, de quoi constituer tout un musée antique. A Onnezies, à Angre, à Angreau, la pioche a ramené au jour des poteries ornées de toute beauté.

L'existence d'autres demeures romaines a été signalée à Dour, à Hornu, à Wasmes, à Quaregnon ; plusieurs de ces substructions sont aujourd'hui ensevelies pour des siècles sous d'immenses terrils de charbonnages. Vers l'Est, elles sont particulièrement nombreuses. Quand nous aurons cité Maisières et Nimy, où les débris sont accumulés en masses énormes, Ghlin, Hyon, Ciply, Mesvin, Cuesmes, Harvengt, les deux Quévy, nous n'aurons donné qu'une idée approximative du peuplement de la région, et de l'intensité de vie qui semble avoir existé en cette contrée à l'époque romaine.

Toute cette prospérité disparait devant l'épouvantable invasion des Huns qui se produit au IVe siècle de notre ère. C'est le pillage, le massacre et l'incendie qui accompagnent ces hordes dont les anciens légendaires ne parlent qu'avec terreur, dont les ravages sont marqués en termes indéniables sur les murs des villas mises au jour.

Après leur passage, les ruines sont relevées de façon sommaire, mais ce n'est plus le luxe de la période précédente, car les temps deviennent de plus en plus sombres. Du IVe au VIe siècle, d'autres invasions se produisent. Les Francs Saliques ou Ripuaires qui arrivent en dernier lieu font la conquête du pays et se substituent aux Belgo-romains dans la plupart de leurs établissements.

L'archéologie a découvert dans le Borinage plusieurs de leurs campements ou de leurs bourgades. A Elouges, ils occupent la villa des Monts, mais ils se répandent également dans la plaine et essaiment dans tous les environs. Près de là, existait une grande nécropole, d'où l'on a exhumé des centaines de tombes presque toutes maçonnées, récélant les restes de ces hardis guerriers, de leurs épouses, de leurs enfants. Les hommes ont à leurs côtés leurs équipements militaires, les femmes, les attributs de leurs occupations, les petits s'accompagnent du mince vase où la mère avait versé le lait destiné au voyage vers la Wahallah.

A l'autre extrémité du bassin, au *Champs des Prêles* à Harmignies, un grand cimetière franc a été fouillé par MM. de Looz et de Loë.

La découverte la plus curieuse à tous égards a eu lieu sur Ciply, dans les exploitations de phosphates de M. Léopold Bernard, et de la société de Saint-Gobain. Il y a là plus de deux mille sépultures qui ont livré des armes, des boucles des ceinturons incrustées d'argent, des fibules finement ouvrées, des bijoux en or de toute beauté. Ces reliques du passé ont permis à M. Bernard de constituer, dans une annexe de ses usines de Mesvin, un musée franc des plus remarquables.

Ce champ de repos si peuplé fait croire à de populeux centres d'habitation situés aux environs. Une telle agglomération a dû exister sur le Mont Heribus situé entre Mons, Hyon et Cuesmes. Une autre est soupçonnée à Frameries dont le nom, écrit parfois *Franries* dans les vieilles chartes, doit signifier l'habitation des Francs ; mais en cet endroit, comme d'ailleurs dans la partie centrale du Borinage, la surface a été tellement remuée par les travaux

houillers, par la construction de milliers de maisons, les fouilles des briquetiers à une époque où l'on ne prêtait guère attention aux débris du passé, qu'on ne peut guère espérer d'y retrouver des indications archéologiques précises.




l'époque franque, et surtout sous les Carlovingiens, l'histoire de notre pays commence à s'éclairer de documents écrits, de diplômes, de chartes, de légendes et de chroniques. Ils nous permettent de dresser en quelque sorte une esquisse de l'aspect présenté par le pays borain.

La vaste plaine qui borde les bords de la Trouille et de la Haine était entrecoupée de prairies naturelles, de bouquets de saules et d'aulnes et de marais formés par les débordements de ces rivières et de leurs affluents, le Richon, le Rieu-du-Cœur, le Rieu de Wasmes (*flumen Wamii* en 965), le Rieu de l'Autreppe, celui de Hanneton, et les nombreux ruisselets de Dour et d'Elouges. Ces cours d'eau, beaucoup plus importants que de nos jours, avaient des lits moins encaissés et très variables.

Des deux côtés, se voyaient de sombres étendues boisées, parties de la grande forêt charbonnière. C'étaient la *forêt d'Ursidungus* située sur l'emplacement de Saint-Ghislain, sur Tertre, Hautrage, Baudour où l'on en trouve encore des restes ; les bois de Flénu et de Quaregnon, emplacements des communes modernes de Flénu et de Paturages ; la forêt de Wasmes se continuant par Hornu (Champ des Sarts), Bois de Boussu, Bois de Saint-Ghislain et allant rejoindre par Dour et Blaugies la grande forêt de Raismes. Çà et là, des clairières occupées par des ronces et des épines marquaient l'emplacement d'anciens établissements abandonnés lors des invasions barbares.

Le pays, disent les vieux chroniqueurs, était peu habité, car il présentait un climat trop dur et il servait de repaire aux ours et aux loups. Une demi-douzaine d'établissements agricoles seulement, ceux que nous citions plus haut et quelques misérables bourgades de serfs et de lètes avaient pu se maintenir malgré tous les dangers.

De ce nombre était Hornu qui était le siège principal d'un domaine royal embrassant non seulement le territoire portant actuellement ce nom, mais Baudour, Saint-Ghislain, Wasmes, Wasmuël, Warquignies, Résignies et la plus grande partie de Boussu. Les rois carlovingiens qui résidèrent maintes fois dans leur palais des Estinnes venaient chasser sur ce territoire où très probablement ils avaient une métairie ou une halte de chasse.

C'est dans une de ses courses, d'après la légende, que l'un d'eux, Dagobert rencontra Ghislain, un prêtre ou un religieux basilien, venu de Grèce pour évangéliser le Hainaut et qui s'était établi sur la colline de Châteaulieu, berceau de la ville de Mons. A cette rencontre se rattache le fait d'une ourse et d'un aigle qui auraient conduit Ghislain jusqu'à l'endroit où existe la ville de son nom. Là, il fonda le monastère de la *Cella* qui devint plus tard une puissante abbaye. Le roi Dagobert, voulant favoriser son dessein, lui fit don du domaine d'Hornu avec toutes ses dépendances.

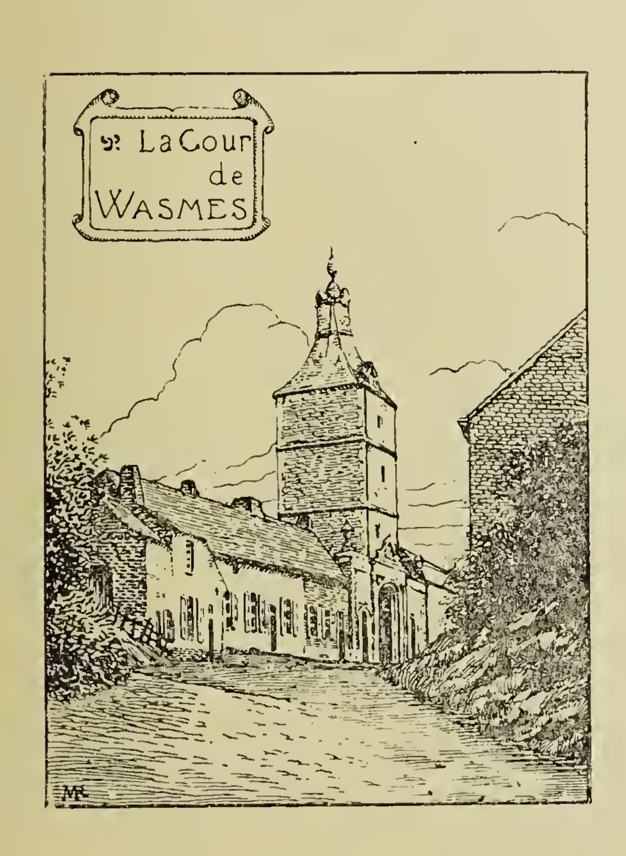
Ceci se passait vers le milieu du VIIe siècle. A peu près à la même époque, deux autres institutions monastiques s'établissaient aux confins du Borinage. Landelin, fondateur de Lobbes, se transportait sur les bords de la Haine vers Condé, et créait l'abbaye de Crespin. D'autre part, Waudru, épouse du leude neustrien Madelgaire, quittait le monde pour mener la vie des moniales au Chateaulieu. Elle apportait, à la nouvelle institution les villages de Cuesmes, Jemappes, Quaregnon, Frameries, Nimy.

Les trois abbayes dont nous venons d'esquisser les origines ont en grande partie colonisé et mis en culture la majeure partie du pays sis au Couchant de Mons.

C'est depuis lors que l'on vit s'élever, presque toujours sur les emplacements des anciennes *villas* romaines, de grandes fermes, primitivement cultivées par les religieux que l'on appelait en latin *grangiæ* et *curtes*, en français *courts*.

Le monastère, puis chapitre de Sainte Waudru eut des courts à Jemappes, Quaregnon, Cuesmes, Frameries.

La plupart des fermes de l'abbaye de Saint-Ghislain avaient conservé jusqu'au siècle dernier leurs noms primitifs. Citons : la Cour-à-Wasmes, dont les constructions, vastes et même luxueuses, bâties en 1771 par Jean Malengreau, servent actuellement de bureaux à la société des Charbonnages belges ; la Cour à Résignies ; la Cour à Hornu ; la Cour de Moranfayt à Dour ; la Cour de Wihéries.. Saint Landelin de Crespin avait également de pareils établissements à Elouges et à Harmignies.



Autour de ces courts se groupaient les habitations des domestiques, des valets et autres personnes qui y travaillaient d'autres cultivateurs reprenaient des terres en sous-location et qui, peu moyennés, trouvaient avantage à s'abriter près de la grande ferme. On y élevait une chapelle, une église. De là une agglomération qui devenait un hameau, souvent même un village. La plupart de nos grands villages borains n'ont pas d'autres origines.




Ce rapide aperçu nous a conduit au seuil des temps que l'on est convenu d'appeler le moyen-âge et qui virent l'établissement définitif de la féodalité, se substituant en partie au pouvoir royal.

Outre les possessions étendues des institutions ecclésiastiques, qui formaient en quelque sorte des alleux ne relevant d'aucun maître, les propriétés attribuées aux Leudes Francs dans le partage des terres conquises, notre région comptait toute une série de fiefs ou seigneuries soumises lors de leur transmissions à des hommages au seigneur dominant, à des services militaires *(liges)* ou à de simples redevances *(amples)*.

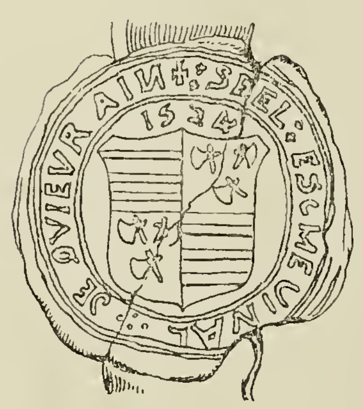
L'une des principales fut celle du comte de Hainaut, d'abord simple protecteur ou *avoué* du chapitre de Sainte-Waudru, qui se fit octroyer une partie de Mons, de Frameries, de Jemappes et de Quaregnon. Il y exerçait ses droits, ainsi qu'ailleurs, par des officiers dont le principal était le prévôt de Mons ayant juridiction sur les localités qui composent à peu près l'arrondissement judiciaire de Mons et par des maires héréditaires, tels ceux de Jemappes, de Frameries et de Quaregnon.

Les Templiers établis dès le XIIe siècle au Fliémet, entre Frameries et Genly possédaient une partie de ces deux villages. La ferme du Temple, appartenant à Mme veuve Mirland, rappelle de ces religieux soldats qui, supprimés en 1310, abandonnèrent leurs biens et prérogatives à l'ordre des chevaliers de Jérusalem, connus en dernier lieu sous le nom de chevaliers de Malte.

Lambrechies ou Le Val fut un autre fief particulier, intercalé entre Quaregnon et Frameries. La seigneurie de Boussu, l'une des plus importantes fut érigée en comté en 1555. Elle fut l'apanage des puissants seigneurs de Rumigny, de Fontaine et de Hennin-d'Alsace ou Hennin-Liétard.

Dour était divisé entre l'abbaye de Saint-Ghislain et divers seigneurs.

Le village d'Elouges appartenait au suzerain. Il formait le chef-lieu d'une prévôté soumise à la prévoté de Mons, dont le ressort s'étendait sur 26 ou 27 villages.


Sceau de Quiévrain

Warquignies, Eugies, Hainin et la plupart des autres moindres villages étaient possédés par des familles particulières, l'évêque de Cambray, des abbayes du Hainaut.

Baudour était l'une des douze pairies du Hainaut ; Quiévrain, Ville-Pommerœul, Harchies formaient le chef-lieu de baronnies ; qui en dernier lieu appartenaient aux quatre nobles familles des de Ligne, des de Croy, d'Aremberg et de Mérode.



Encore que placées au commencement du moyen-âge sous le même régime de suzeraineté, celui des comtes de Hainaut, toutes ces localités semblaient n'avoir pas toujours formé un tout unique. Il y avait même entre les deux parties du Borinage situées à l'Est et à l'Ouest du ruisseau de Wasmes une sorte d'antipathie qui a persisté à l'état latent pendant des siècles.



LA COUR DES CHÊNES A HORNU

D'APRÈS UNE ESTAMPE DU XVe SIÈCLE

En 989, des luttes homicides éclatèrent entre les Montois et les gens d'Hornu qui tuèrent aux premiers dix personnes. Une nouvelle rencontre se préparait. L'abbé de Saint-Ghislain, Simon, pour appaiser ces dissensions, convoqua les adversaires en une plaine nommée Grand Lieu. Ils y vinrent cachant des armes sous leurs vêtements, mais le prélat fit tant par ses exhortations, qu'il parvint à les réconcilier.

C'est un hagiographe, vivant une vingtaine d'années après, qui nous rapporte cet événement. Il parait résulter de son récit que dans le terme « Montois » il faut comprendre les habitants tant de Mons que des environs, de Jemappes et de Quaregnon, dont l'ensemble formait un petit comté dit *de Mons*, une possession de Waudru, assurent les anciens historiens.

Hornu, centre d'un domaine étendu, semble avoir joui anciennement de prérogatives importantes et d'une certaine influence politique, peut être même avoir été le siège d'un comté ou d'une autre division administrative. Les habitants de l'autre partie du Borinage auraient-ils voulu restreindre ces privilèges ?

De 1073 à 1086, un doyen de chrétienté du nom de Seyfrid, étendant sa juridiction sur de nombreuses paroisses, y résidait : le décanat d'Hornu, cité encore en 1159, ne fut transféré à Bavay que vers 1177.

En 965, l'empereur Othon établit a Hornu, un marché hebdomadaire, qui s'y est tenu jusqu'à nos jours.

Rappelons encore qu'anciennement les comtes de Hainaut rassemblaient dans ce village leur parlement ou leur haute cour de justice. Il y existait un lieu dit la *Cour des quesnes* pour tenir ces assises. Cet endroit situé non loin du centre de la commune était couvert de grands chênes sous l'ombrage desquels s'asseyaient le prince, les pairs, les prélats, les officiers du comté ; il était clôturé par de grosses bornes de pierre dont quelques unes, nous a-t-on assuré, subsistaient encore il y a une quarantaine d'années.

Du comte Bauduin, on possède une sentence rendue en cour plénière sous les Chênes d'Hornu en 1190.

De 1340 à 1405, le parlement se réunit de nombreuses fois dans cette enceinte pour entendre des causes judiciaires ou pour s'occuper des affaires du comté.

D'après de naïfs chroniqueurs, c'est César qui aurait établi cette cour de justice et un artiste du XVe siècle a figuré sa fondation dans une miniature dont nous donnons ci-contre un dessin réduit.

D'autres expliquent cette institution d'une façon plus vraisemblable en la rattachant aux difficultés de 989 qui auraient incité le souverain à compenser par là les préjudices soufferts par Hornu





quelle époque a-t-on commencé à s'apercevoir que le Borinage renfermait de riches couches de houille ? Quand leur exploitation a-t-elle commencé ?

A défaut de documents précis, il serait difficile de fixer des dates. Il est évident que la houille a pu être remarquée très tôt dans quelques affleurements de veines visibles à Wasmes, Pâturages et Warquignies.

D'après des écrits des XVIIe et XVIIIe siècles, qui s'inspiraient sans doute de preuves existant alors, la découverte et l'exploitation première eurent lieu au temps de Gilles de Chin, le preux chevalier, auquel le vulgaire attribue l'occision d'un dragon qui effrayait les populations boraines. Il était seigneur d'une partie de Wasmes et il mourut en 1137 au siége de Rollecourt-en-Ostrevant. Avant de mourir, il laissa à la communauté wasmoise, 1400 bonniers de bruyères, de bois et de terres incultes pour favoriser, ajoute-t-on, l'extraction du charbon de terre et attirer des ouvriers qui pourraient se livrer à ce travail.

Si cette mention a réellement existé dans la charte qui relatait cette donation, nos exploitations houillères seraient les premières en date du continent. Le pays de Liége, qui réclame cette priorité, ne fait remonter ses premières extractions qu'à l'année 1195 et en attribue le mérite à un certain forgeron du nom de Hullos de Plainevaux.

Ce qui est mieux établi, c'est qu'au début du siècle suivant, en 1229, la houille était connue dans le Borinage et on possède des contrats de cette année qui prévoient la rencontre de la houille dans le sol et le partage entre des seigneurs, des revenus à retirer de son extraction.

Les seigneurs haut-justiciers s'étaient attribué en Hainaut le droit de concéder les couches de charbon et de limiter la production de ce combustible. En 1248 et en 1252, les possesseurs de fiefs au Couchant de Mons, l'abbé de Saint-Ghislain, le chapitre de Sainte-Waudru, Jean de Havré, maire de Quaregnon, Bauduin de Hennin, seigneur de Boussu, Jean d'Ierpent, chevalier, Jean li Cornus, seigneur de Fontenil-sous-Wasmes, Baudouin de Dour, seigneur de cette localité, conviennent de quelle façon se conduira le travail des mines, déterminent combien de puits ou de pics chacun des contractants pourra posséder dans sa juridiction.

Ces détails sont de nature à montrer quelle extension déjà considérable avait prise l'exploitation du charbon dans notre pays. Elle ne se ralentit pas aux siècles suivants, ainsi que l'attestent de nombreux documents, actes de concession, contrats pour livaison de houille, achats de parts de fosses par les bourgeois les plus considérables de Mons. L'usage de la houille était entré dans les mœurs, et pour le satisfaire, en temps de chômage, on devait s'adresser à d'autres charbonnages, ceux d'Houdeng, de Morlanwelz, de Liége même ; ces derniers dès 1398 nous expédiaient leur houille par le port de La Buissière.

Les charbonnages de l'Auvergies, de la Veine-l'Evêque, de la Grande-Veine sur Frameries, les Pâturages et Wasmes sont nominalement cités vers 1400.

La prise de Liège par l'armée hennuyère en 1408 mit en relations deux régions minières, et amena dans le Borinage de nombreux mineurs liégeois qui firent profiter les nôtres de l'habileté professionnelle acquise dans leur pays.

Elles étaient bien primitives les premières entreprises de nos charbonniers. Ils s'assemblaient à quelques uns, mettaient en commun leurs minces ressources,

sollicitaient du seigneur un congé pour travailler telle veine, telle partie de veine, deux ou trois veines tout au plus. Le capitaliste intervenait sous la forme d'un bailleur de fonds, le plus souvent dans la personne d'un marchand de charbons qui achetait une partie de la production future et faisait des avances au fur et à mesure des travaux.

Ceux-ci consistaient dans le creusement d'un puits allant jusqu'à 30, 50, 80 toises, surmonté d'un tourniquet à bras ou d'un manège à chevaux. On entamait le terrain houiller par bouveaux et galeries d'une faible hauteur. A certain moment, l'eau s'infiltrait dans les chantiers. Il fallait l'épuiser à grands frais, par tinnets, par des pompes à bras; si la disposition des lieux le permettait, on creusait un conduit ou galerie d'exhaure. La lutte contre l'eau était l'éternel souci de ces premiers exploitants. Au cours des XVIe et XVIIe siècles, certaines fosses furent mieux établies et reçurent des installations plus puissantes, mieux perfectionnées au point de vue de la mécanique, mais ces cas étaient exceptionnels. Ce qui manquait ordinairement, c'était l'argent, et par son défaut, les entreprises végétaient, étaient abandonnées pendant des années, jusqu'au moment où de nouveaux « parchonniers » et charbonniers tentaient de nouveau l'aventure.

Malgré tout, le Borain était tenace, courageux, peu soucieux du danger ; il montrait dès lors les qualités d'endurance que possèdent à un si haut degré ses successeurs dans la mine.

La profession de mineur ne s'était pas encore spécialisée comme de nos jours. Les charbonniers restaient bien les « paysans travaillant aux fosses » dont il a été parlé plus haut. Ils étaient en même temps agriculteurs, domestiques de fermes, charretiers ; ils exerçaient un autre métier qui leur permettait de subsister quand la fosse n'allait plus, quand le chabon était peu demandé, quand les intempéries empêchaient l'extraction.



Il y a peu de faits saillants dans l'histoire de notre contrée au moyen-âge.

En 1365, le comte de Hainaut, d'accord avec l'abbé, fit fortifier la ville de Saint-Ghislain, et créer un système d'inondation d'une grande étendue. La création de cette place-forte, au lieu d'apporter protection au pays, fut une occasion pour les armées de s'arrêter autour de cette forteresse, véritable clef de Mons, et de ruiner le pays avoisinant, comme cela arriva si souvent dans les siècles suivants.

Des mesures plus profitables furent édictées par Albert de Bavière, comte de Hainaut quelques années après. Il dota les habitants de Saint-Ghislain et d'Hornu de privilèges et de franchises communales. Par des rectifications du cours de la Haine ainsi que par la création d'étangs et de tenues d'eau, il améliora la navigation de cette rivière qui put supporter des bateaux plus pesamment chargés.

En 1424-1425, le Borinage est sillonné par les troupes du duc de Glocester, troisième mari de la duchesse Jacqueline de Bavière. Il séjourne à Saint-Ghislain qui se met sur pied de guerre. Peu après, Jean IV, duc de Brabant, en fait son quartier général, et de là il dicte ses conditions à la ville de Mons qui avait tenu

le parti de la comtesse de Hainaut. Le pays est ravagé de telle façon que douze ans après, on se ressentait encore de ces évènements calamiteux.

En 1478, Louis XI, roi de France, prend Condé, et, avec une armée de 20.000 hommes, il dévaste toute notre région. Les châteaux-forts de Ville, d'Harchies, de Montrœul-sur-Haine et de Boussu sont assiégés, pris et détruits en grande partie par les Français. La ville de Saint-Ghislain n'avait qu'une garnison de 50 hommes sous le commandement du seigneur d'Imbreselles ; elle résista énergiquement pendant plusieurs jours, ce qui permit l'arrivée d'un secours. Le comte de Romont et Philippe de Ravestein à la tête de 4.000 Allemands vinrent à la fin de mai la débloquer et réoccuper le château de Boussu. Le 31 du même mois, l'archiduc Maximilien d'Autriche, avec 16.000 hommes, arriva camper à Cuesmes, puis à la Court-à-Hornu ; De là, il se diriga vers Crespin, et chassa devant lui les Français qui avaient ruiné toute la contrée.

L'histoire de la région boraine, à partir de cette époque n'est pour ainsi dire qu'une longue série de mouvements de troupes, de guerres, de pillages par amis et ennemis qui viennent y combattre comme en champ-clos. Il se passe rarement trente années sans que le bruit des armes n'y retentisse.

En 1543, François I, roi de France, en marche de Maubeuge sur Mons, la traverse ; ses troupes y commettent les plus grands excès.

Vingt ans plus tard, s'allument les guerres de religion. Le luthéranisme s'infiltre dans le pays. Des prêches ont lieu à Ghlin, près de l'ermitage du Moulineau, à Spiennes dans la Fosse à Plouy, à Quaregnon, à Warquignies, mais nulle part la nouvelle religion ne fit autant de prosélytes qu'à Dour. Depuis lors, malgré les persécutions de tout genre, cette localité n'a cessé de compter une communauté protestante qui s'augmenta considérablement par la venue de calvinistes français au XVIIe siècle, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes.

En 1566, les Huguenots de Valenciennes et de Tournai arrivent vers Crespin et Elouges où ils saccagent plusieurs églises ; ils s'avancent près des murs de Saint-Ghislain, à dessein de faire subir le même sort à l'abbaye, mais l'allure décidée des bourgeois en armes les fit reculer.

De nouveaux ravages sont causés en 1568, par les troupes allemandes du prince Guillaume d'Orange.

En 1572, le frère de celui-ci, Louis de Nassau, s'empare par surprise de la ville de Mons. En même temps, une armée composée de Huguenots sous les ordres de Jean d'Hangest, baron de Genlis, arrive à marches forcées sur le Borinage, avec cette ville pour objectif. Pour l'arrêter, le duc d'Albe envoie son fils Frédéric et des troupes espagnoles qui occupent Saint-Ghislain et le château de Boussu. Le pont de la Haine, sur cette dernière localité, est détruit, mais il est rétabli par les Français qui se dirigent vers Hautrages (27 juillet 1572).

Ils y sont rejoints par les Espagnols qui, aidés des paysans de ce village, de ceux de Villerot, Baudour et Sirault, défont complètement l'avant-garde de Genlis. Deux mille deux cents hommes restent sur le champ de bataille, les autres sont massacrés dans leur fuite. Un annaliste rapporte que 1.100 prisonniers furent menés à Ath et « jetés, liés deux à deux ensemble, du haut de la grosse tour en

l'eau pour être noyés. A l'entrée du village de Ghlin, on en vit pendus aux branches des saules, jusqu'à cent dix-neuf ». Genlis lui-même, fait prisonnier, fut envoyé au château d'Anvers où, quelques jours après, il était étranglé.

La bataille d'Hautrages ruinait en grande partie les espérances de Louis de Nassau, et permettait au duc d'Albe, qui était arrivé devant Mons, de pousser le siège de cette ville. Pour se prémunir contre l'arrivée des secours de Guillaume d'Orange, il fit fortifier le mont Héribus entre Cuesmes et Mons, ainsi que la Trouille entre ce dernier lieu et Jemappes. Cette dernière localité fut hérissée de tranchées ; un fort avec artillerie y fut bâti par l'ingénieur italien Bartolomeo Campi. Un souvenir de cette construction se retrouve dans le nom de *Fort Mahon*, donné à un hameau populeux de la commune jemappienne.

Le 8 septembre, Guillaume d'Orange vint camper à Quaregnon avec l'intention de passer la Haine, de là il se porta par Jemappes vers Frameries et Harmignies, où une embusquade lui fit perdre une partie de ses renforts allemands. Il s'empressa de quitter les lieux. Louis de Nassau n'espérant plus de secours, capitula le 24 septembre.

Pendant l'année 1572, dit une chronique du temps, « presque tous les habitants de Jemappes, Quaregnon, Wasmes et Hornu se sont retirés de leurs foyers et se sont réfugiés à Mons. Tant par amis qu'ennemis, tout fut pillé et on ne put couper les quelques récoltes qui n'avaient pas été fourragées ou foulées par la cavalerie et les charrois des armées. A Wasmes, il y eut trente maisons incendiées par les soldats. Tous les ouvrages de charbonnages ont été laissés à cause de ces garbouilles qui durèrent quatre à cinq mois ».

Dix ans ne s'étaient pas écoulés que réapparut l'ennemi dans le pays, sous la forme des *Hurlus* ou gueux de Tournai, troupes indisciplinées sous la conduite du capitaine Turqueau. Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1581, ils entrent dans Saint-Ghislain, pillent la ville, tuent les bourgeois qui résistent, commettent toute sorte de désordres mais le 13 septembre, le prince de Parme reprend cette cité ; ses envahisseurs sont renvoyés à Tournay à moitié nus, traités avec ignominie par la population qui les escorte bien au-delà des remparts. Chaque année, le jour anniversaire de cette délivrance était célébré par une fête et un festin.



Pendant plus d'un demi-siècle, nos populations respirent. La guerre ne gronde plus que dans le lointain, et agriculteurs et charbonniers peuvent se livrer sans trop de crainte aux œuvres de la paix.

Les animosités religieuses se sont assoupies. L'ambition de Louis XIV devient pour notre pays une autre cause de malheurs. A la paix et à la tranquillité succède une période très longue de guerres, de combats, de ruine pour nos campagnes. Le pays se fait désert, beaucoup de terres tombent en friche. D'après des documents contemporains, dans l'intervalle de 1655 à 1698, on ne put cultiver la terre et récolter qu'à peu près vingt années.

Le 18 août 1655, Condé est pris par les Français qui viennent camper dans le Borinage. Le seigneur de Boussu tente vainement de défendre le pont de la Haine ; il doit se retirer à Saint-Ghislain où il se joint à don Pedro Javala et au comte de Rembourg pour résister à l'envahisseur. Le 19, les maréchaux de Turenne et de la Ferté canonnent la ville qui se défend énergiquement, mais la poudre ayant manqué, la garnison est obligée de capituler après sept jours d'attaque. Le 25, Louis XIV, âgé de 17 ans, accompagné du cardinal Mazarin, du chancelier Le Tellier et de trois mille gentilshommes, faisait son entrée dans Saint-Ghislain qui fut occupée par une forte troupe.

Le 22, le roi s'était emparé du château de Boussu et s'y était installé avec sa cour.

Le 7 février 1656, une détonation terrible se fait entendre. L'abbaye et une partie de la ville de Saint-Ghislain sautent. Les mémoires du temps rapportent que cette explosion avait été préparée par l'abbé Jerôme Marlier, de connivence avec un officier français, dans le but de causer une brèche et de permettre à la garnison de Mons de reprendre la ville, mais ce projet échoua.

En 1657, Don Juan d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas essaie de reprendre Saint-Ghislain. Tout le pays se couvre de troupes. Des détachements occupent la Tour au bois, Tertre, le château de Baudour, le château de La Motte à Jemappes, le château de Boussu, réoccupé par les Espagnols au début du mois de mars, celui d'Harchies, le bois de Wasmes ; la vieille église d'Hornu (aujourd'hui remplacée par une place publique) est crénelée et convertie en fort, de même que la chapelle de Notre-Dame du Salut.

Le prince de Condé et les plus hauts seigneurs belges et espagnols assistent à ce siége. Du 15 au 21 mars 1657, une canonnade furieuse est dirigée contre les remparts et rend impossible la défense des assiégés qui se rendent. Les conditions de la capitulation sont écrites dans les ruines de l'église d'Hornu, sur la pierre de l'autel. Ce succès est salué par nos populations avec les plus grandes démonstrations de joie, car les Français avaient laissé bien des ruines autour de la ville ghislenopolitaine.

Jusqu'en 1659, les mouvements de troupes continuent ; interrompue par le traité d'Aix-la-Chapelle, la guerre reprend en 1667. En 1674, le Borinage est dévasté par les armées françaises et les alliés. Le maréchal de Humières assiége de nouveau Saint-Ghislain en 1677 et la prend grâce à la gelée, après une défense opiniâtre d'une douzaine de jours. A la paix de Nimègue (1678), les Français la quittent mais après en avoir détruit les fortifications.

En 1683-1684, nouvel envahissement du pays par le maréchal de Luxembourg. Le 20 juin 1690, une imposante armée française vient camper à Pommerœul et le 22 se porte vers Quévy en traversant Hainin, Boussu, Quaregnon, Wasmes, Frameries, etc. Les soldats passent à travers champs, sans s'inquiéter des récoltes qui sont détruites, pillent à droite et à gauche, tuent même de pauvres malheureux qui n'ont pu se sauver à temps.

En 1691, la ville de Mons est prise ; presque tout le Hainaut est conquis et reste sous la domination française, jusqu'à la paix de Ryswyck (1697). Plusieurs fois, notamment en 1692, la contrée boraine est ravagée.

Cinq ans à peine se passent, que les Français réoccupent le pays. Saint-Ghislain est prise par eux et en 1706, ses fortifications sont relevées. Le gouverneur d'Ath la reconquiert en 1708, par un hardi coup de main, mais les Autrichiens ne peuvent la conserver. La sanglante bataille de Malplaquet (11 septembre 1709), livréeentre Taisnières, Blaregnies et Erquennes et où les Français sont battus par Malborough, amène les alliés à assiéger de nouveau Saint-Ghislain, qui se rend. Enfin les paix d'Utrecht et de Rastadt, mettent fin à cette épouvantable guerre causée par les visées ambitieuses d'un homme que l'on peut mettre au premier rang des plus tristes dévasteurs de pays et des plus cruels tueurs d'hommes.

Jetons un coup-d'œil sur la situation du Borinage à ce moment. Les fermes ont été détruites ou croulent. Les champs, les bois, ont été dévastés. La plupart des charbonnages, dans lesquels on n'a travaillé que par intervalles sont abîmés ; les fosses non exhaurées se sont remplies d'eau. Le crédit fait défaut pour les remettre en bon état, car la plupart des seigneurs et des bourgeois qui subsidiaient ces exploitations sont ruinés ou mis dans la gêne.

D'autre part, par la conquête du Hainaut français et surtout de Condé, la France est maître de l'accès du bas et du haut Escaut : elle ne manque pas d'entraver par des droits douaniers, l'obligation de rompre charge, et d'autres tracasseries, le commerce de nos houilles avec la France et les Flandres. La découverte de veines de charbon à Fresnes-lez-Condé en 1714 et vingt ans après à Anzin, allaient rendre plus difficiles encore les conditions de l'industrie boraine.





A l'honneur des Belges et des Borains tout spécialement, il faut reconnaître que les plus grandes difficultés, les dangers même, n'ont jamais lassé leur esprit laborieux ni découragé leur persévérance.

On vient de voir dans quel triste état nos populations se trouvaient au commencement du XVIIIe siècle. Et pourtant quelques années de paix ramenèrent l'activité de toutes parts. Ce fait est attesté par quelques voyageurs étrangers qui parcoururent nos villages de 1720 à 1740. Ils constatent la prospérité qui y régnait, le bel aspect qu'offraient nos exploitations rurales, la densité de la population, l'importance qu'y avait prise l'art des mines. On calculait qu'à ce moment, les charbonnages occupaient d'une façon plus ou moins directe, 14.000 à 16.000 ouvriers.

L'extraction s'était développée par l'emploi plus fréquent de la poudre, l'érection de machines plus puissantes. Pour l'exhaure, les machines à vapeur avait fait leur apparition. L'invention du petit serrurier de Darmouth, Thomas Newcomen fut appliquée vers 1734, à la Grande Veine l'Evèque de Paturages, par Robert Fastré venant du pays de Namur et établi en dernier lieu à Frameries. Lambert Rorive de Liège, établit en 1745, celle du Bois-de-Boussu. Cette machine avait coûté 55.000 livres. Elle a fait l'objet d'une longue description

dans la grande *Encyclopédie* de Diderot. En moins d'une dizaine d'années, une demi-douzaine de pompes à feu furent installées sur divers points du Borinage.

A ce moment, les circonstances ne semblaient pas devoir rester propices pour de semblables entreprises. La guerre s'était rallumée entre la France et l'Autriche, qui avait hérité de nos provinces. La victoire de Fontenoy (11 mai 1745) permettait à Louis XIV d'envahir le Borinage. Il essaya, mais sans succès. de surprendre la ville de Saint-Ghislain, mais l'année suivante, le 14 juillet, il venait la bombarder de nouveau et parvenait à s'en emparer le 25 du même mois, après une résistance acharnée du gouverneur Spalart. Un an après, les Français démantelaient cette place. Ses habitants, ceux de Hornu, Boussu, Wasmes et Quiévrain, furent obligés par corvées de défaire les murs de la forteresse, ce qui fut une rude charge pour eux.

Cette guerre tout désastreuse qu'elle fut pour nos populations eut du moins un avantage, celui d'amener dans le Borinage, plusieurs capitalistes français, de leur donner connaissance de richesses minérales dont ils ne soupçonnaient pas jusqu'alors l'importance. Ils s'y intéressèrent par la construction de pompes à feu ou la reprise d'exploitations abandonnées. Il se produisit alors au Couchant de Mons, un mouvement commercial et industriel d'une réelle intensité qui eut les plus heureuses conséquences.

De 1765, date de la fondation du charbonnage des Produits, par Ambroise Richebé. Des démembrements de cette concession ont donné naissance aux établissements de Belle-et-Bonne (1774) et du Rieu du Cœur (1783).

En 1747, Pierre-Toussaint Durieu reprit de l'abbaye de Saint-Ghislain, toutes les veines se trouvant dans le sud de Wasmes et d'Hornu (Champ des Sarts). Son successeur Hardenpont divisa ce vaste champ d'exploitation entre trois sociétés, qui sont l'origine des importantes associations charbonnières de la *Fosse Notre-Dame-Champré*, plus connue aujourd'hui sous le nom d'*Hornu-et-Wasmes* ou *des Vanneaux*; du charbonnage du Grand-Buisson et de la Machine Autrichienne, dont les fondateurs furent MM. Wolff et Godonesche ; elle a pris de nos jours le nom d'Escouffiaux.

Excepté dans la partie occidentale du Bassin où l'on trouvait des exploitations concédées de fond en comble, partout ailleurs, les concessions étaient morcelées à l'infini en surface et en profondeur. Cela se remarquait sur Frameries, Wasmes et Paturages. On trouvait une vingtaine de bandes de charbonniers dans le périmètre de la concession des Charbonnages Belges. Sur le Haut-Flénu, la division était plus extrême encore et le faisceau des vingt premières veines supérieures fut quelquefois travaillé par vingt-cinq sociétés.

La paix dont notre province jouit sous le règne de Marie-Thérèse, favorisa ces entreprises qui auraient pu être mieux développées encore si l'extrême division dont nous venons de parler n'avait produit, entre charbonniers et entrepreneurs d'exhaure, entre charbonniers eux-mêmes, des procès intermi nables qui absorbaient leur temps et leur argent.

Les états de Hainaut et le gouvernement autrichien s'appliquèrent à favo-



LE RETABLE DE L'ÉGLISE DE BOUSSU

DATANT DU XVI[e] SIÈCLE

riser l'industrie houillère par l'établissement de bonnes voies de communication dont le Borinage était jusque là destitué. En 1724, on avait commencé la construction de la route de Mons à Valenciennes, depuis la première des ces villes jusqu'au corps de garde de Jemappes ; la section de Jemappes à Boussu fut entamée en 1738 et celle de Boussu à Quiévrain, en 1750.

Le pavé d'Hornu à Barry, commencé en 1720 et achevé en 1766 seulement a permis un transport plus facile du charbon du Borinage vers l'Escaut et les Flandres.

De 1763 à 1790, on construisit la route concédée de Belle-vue, au Rond de Ville, qui devint très avantageuse pour les charbonnages de Boussu et de Dour.

Les pavés « Richebé » et du « mayeur Daneau » reliant les fosses du Flénu aux rivages de la Haine furent projetés et exécutés en partie vers la même époque.

Il semble qu'à la fin du siècle dernier, les Borains n'étaient pas trop mécontents de la situation et du régime politique existant. Ce qui semblerait le prouver, c'est que la révolution dite brabançonne de 1789-1790 n'eut guère d'écho chez eux. Il y eut assez bien de volontaires qui allèrent s'engager dans l'armée des patriotes, mais à leur retour, ils subirent tant d'avanies, qu'ils allèrent prendre du service dans les troupes françaises, notamment dans la légion étrangère dite « de Béthune » qui se formait sur la frontière. Plusieurs de ces volontaires parvinrent dans la suite à de hauts grades, tel Deverchin d'Eugies plus connu dans l'histoire sous le nom de « général Gaillette, général Charbonnier ».

La guerre éclata en 1792. Une tentative d'invasion par le Borinage se produit. Le 28 avril, la colonne française du général Byron s'avance de Valenciennes par Boussu jusqu'à Quaregnon. Elle y rencontre les Autrichiens commandés par le général Beaulieu qui culbutent. Une partie des Français parvient à se rallier sur Hornu, mais le lendemain, ils sont rejoints par l'ennemi. Les soldats s'eufuient en criant à la trahison et en massacrant leurs officiers.

Ce n'était qu'une simple escarmouche. Le Borinage allait bientôt devenir le théâtre d'une lutte plus sérieuse. Le 3 novembre de la même année, le général Dumouriez accompagné du jeune duc de Chartres (depuis le roi Louis-Philippe) part d'Onnaing et prend position entre Elouges et Wihéries. Les Autrichens sont fortement retranchés avec trois batteries sur le champ du Moulin à Boussu. Une première tentative pour les déloger de ce poste ne réussit pas. Le 4, neuf bataillons français appuyés de canons se lancent à l'assaut de ce bastion et l'enlèvent.

Le même jour, Dumouriez rendait compte de sa victoire par une lettre adressée à l'Assemblée nationale et lue dans la séance du 6 novembre ; elle excita chez les députés le plus vif enthousiasme. Dans cette journée, trois bataillons de volontaires belges, composés en grande partie de Borains, insistèrent pour être les premiers au feu et se distinguèrent par leur intrépide bravoure.

Ce furent ces troupes qui, le 5 novembre, furent chargées d'une attaque contre Quaregnon. Les Autrichiens s'y étaient retranchés dans de fortes positions

établies en bordure de la route de Mons à Valenciennes, avec postes avancés échelonnés le long du ruisseau du Cœur. Au hameau de la Courbelette ils avaient élevé une imposante redoute garnie de canons. Dans un bel élan, les détachements français parvinrent jusqu'à la Mariette, coron situé entre Quaregnon et Wasmuël, mais arrivés là, ils durent rétrograder sous un feu terrible. En quelques instants, une centaine d'hommes furent tués. Leurs cadavres furent inhumés non loin de l'emplacement de la fosse du Renard du Rieu-du-Cœur, remise en activité depuis deux ans.

Le lendemain, la bataille s'engageait sur tout le front de l'armée autrichienne. Il y aurait un livre à écrire sur ce combat qui fut l'un des plus formidables que connaisse l'histoire, où l'on vit aux prises les plus célèbres généraux autrichiens et français.

L'armée impériale, forte de 20.000 hommes, ayant à sa tête le duc de Saxe-Teschen et les généraux Beaulieu et Clerfayt, avait depuis plusieurs jours occupé les hauteurs s'étendant depuis le mont Héribus (Mons et Cuesmes) jusqu'au bois du Flénu, aujourd'hui défriché où se massait sa réserve. Seize redoutes armées d'une centaine de canons hérissaient ces positions.

L'armée française, avec Dumouriez, les généraux Dampierre, Bournonville, Ferrand, Thouvenot, le duc de Chartres, les célèbres demoiselles de Fernic, comme aides de camp, comprenait environ 40.000 hommes. Ses lignes se développaient de Ciply à Quaregnon en passant par Frameries, La Bouverie, Pâturages et Wasmes. Le quartier général était à la Fosse du Bois, aujourd'hui n° 19 du Rieu-du-Cœur.

Les attaques françaises furent d'abord repoussées par les Autrichiens qui les soutinrent héroïquement, mais un mouvement hardi de Thouvenot qui s'empara des retranchements et du village de Jemappes, leur fit craindre d'être enveloppés. Ils cédèrent le terrain et se retirèrent en bon ordre vers la route de Bruxelles. La bataille commencée à 7 heures du matin ne prit fin qu'à 3 heures de l'après-midi. Un détail qui servira à faire juger de l'acharnement des troupes en présence: de part et d'autre, il périt un sixième des effectifs engagés. Le nombre des cadavres fut si grand qu'on se refusa à les inhumer tous. Ils furent jetés dans un puits de mine voisin ; une tradition contestable d'ailleurs, prétend que ce fut au charbonnage de Montenpeine sur Noirchain. Parmi les tués, du côté des français, signalons Charles Rouget de la Fosse, lieutenant-colonel en chef du bataillon des Deux-Sèvres, un parent de Rouget de Lisle, l'auteur de la « Marseillaise ». Il fut inhumé le 8 novembre au cimetière de Pâturages.

Telle fut la bataille connue aujourd'hui sous le nom « de Jemappes », mais qui d'abord fut désignée comme « combat de Quaregnon ». Ce fait d'armes amena le lendemain la prise de Mons, que sa garnison avait évacuée, puis l'occupation du Hainaut et de nos autres provinces.

L'année suivante, le Borinage était de nouveau envahi par les belligérants et la suite des combats produisit, dès la fin de février, la retraite des troupes républicaines, et le retour à la domination autrichienne. Il semble que cette restauration ne fut pas trop mal vue dons notre région car l'indiscipline et les

excès des Français leur avait aliéné les sympathies de la plus grande partie de nos populations.

Le 26 juin 1794, la bataille de Fleurus gagnée par Jourdan sur Clerfayt assurait de nouveau la conquête de notre pays par la France. Le 1er juillet, Mons se rendait après un combat insignifiant. Kléber forçait le camp retranché du Mont Panisel où se tenaient en observation les Impériaux. La Belgique redevenait française ; elle le resta vingt ans.



Les premiers temps de l'occupotion française furent désastreux pour notre pays que les commissaires de la Convention et du Directoire traitèrent en ennemi. Le commerce et l'industrie étaient ruinés par leurs mesures arbitraires et vexatoires. Beaucoup de terres ne furent plus cultivées, et une terrible famine sévit en 1795 et 1796.

L'industrie charbonnière surtout se ressentit vivement des défauts du nouvel état de chose. Nombre de personnages de la noblesse et de la bourgeoisie, intéressés dans les exploitations, avaient émigré ; les sociétés qu'ils subsidiaient durent se dissoudre. La plupart des houillères furent abandonnées ; celles qui purent se maintenir étaient accablées par les réquisitions de tout genre, de charbon, de chevaux servant à l'extraction et au roulage, par l'impossibilité de se procurer du bois, la plupart des forêts ayant été accaparées par l'administration de la marine et de la guerre. Les machines d'exhaure ne fonctionnaient plus et l'eau envahissait les ouvrages causant des ruines souvent irréparables.

Si nos charbonniers se trouvaient dans la détresse, par contre il y eut des spéculateurs venus de l'étranger qui profitèrent des désordres du temps pour réaliser de grandes fortunes.

En vain les représentants du peuple lancèrent des arrêtés prescrivant de remettre en exploitation les charbonnages abandonnés. Ce ne fut que vers 1798 que l'on reprit courage et que l'on recommença à travailler. C'est alors que le pays commença à apprécier les avantages de sa réunion à la France.

Par ce fait, le Couchant de Mons se trouvait devant un marché de plus de quarante millons d'habitants, sans entraves douanières ni autres. Les voies de transport s'organisaient. L'Escaut si longtemps fermé au commerce était réouvert solennellement ; en même temps foule de droits anciens, les privilèges des bateliers de Condé, ceux de la chambre de navigation disparaissaient et laissaient libre le trafic de nos charbonniers. Notre pays était mis à même de profiter de la révolution industrielle, née au milieu du siècle chez nos voisins, et qui aboutit à de sérieux progrès techniques, au développement des sciences, à une meilleure direction et réglementation du travail.

C'est surtout au Consulat et à l'Empire que sont dus ces avantages qui se traduisirent dans nos charbonnages par une prospérité inconnue jusqu'alors. Au milieu du siècle dernier, les industriels âgés rappelaient encore comme une époque exceptionnelle d'affaires lucratives les années 1802-1805. La présence de

l'armée française au camp de Boulogne et sur les côtes de la Manche et de la mer du Nord fourni aux houillères du Couchant un débouché considérable qui amena la hausse du charbon et une production énorme. De cette époque date la spéculation sur les valeurs charbonnières, la réorganisation de nombreux établissements, la création de sociétés importantes. Cette situation n'exista guère dans les autres bassins houillers de la Belgique ; elle put, grace à l'établissement du blocus continental qui rendit impossible l'entrée des houilles anglaises, se soutenir jusqu'en 1810.

Dès 1801, Napoléon s'occupa de l'idée de créer un canal de Mons à l'Escaut destiné à remplacer la Haine qui était devenue insuffisante. Un projet fut dressé par M. Dubois-Dusauzet, ingénieur en chef du département de Jemappes ; mais il rencontra l'opposition des charbonnages d'Anzin et du génie militaire. Il fut repris en 1806 par l'ingénieur Piou, et son plan, après bien des difficultés, fut approuvé le 18 septembre 1807. Les travaux furent adjugés à M. Honorez de Mons. Le 29 avril 1810, l'empereur et l'impératrice vinrent les visiter. Le regard d'aigle de Bonaparte vit de suite quelle faute on avait commise en dirigeant cette voie navigable en ligne droite et à une trop grande distance des charbonnages. On sait que les raccordements que cet éloignement a exigés ont fait dépenser des millons à nos charbonnages.

En 1808, M. le comte de Caraman et les sociétés charbonnières de Boussu, construisirent le canal dit « de Caraman » qui réunit la Haine au canal de Mons à Condé. On voulait par cet ouvrage maintenir le navigation de la Haine dans la traverse de Boussu, mais de nouveaux moyens de transport firent abandonner cette voie navigable qui ne sert plus actuellement qu'à l'alimentation du canal de Mons à Condé.

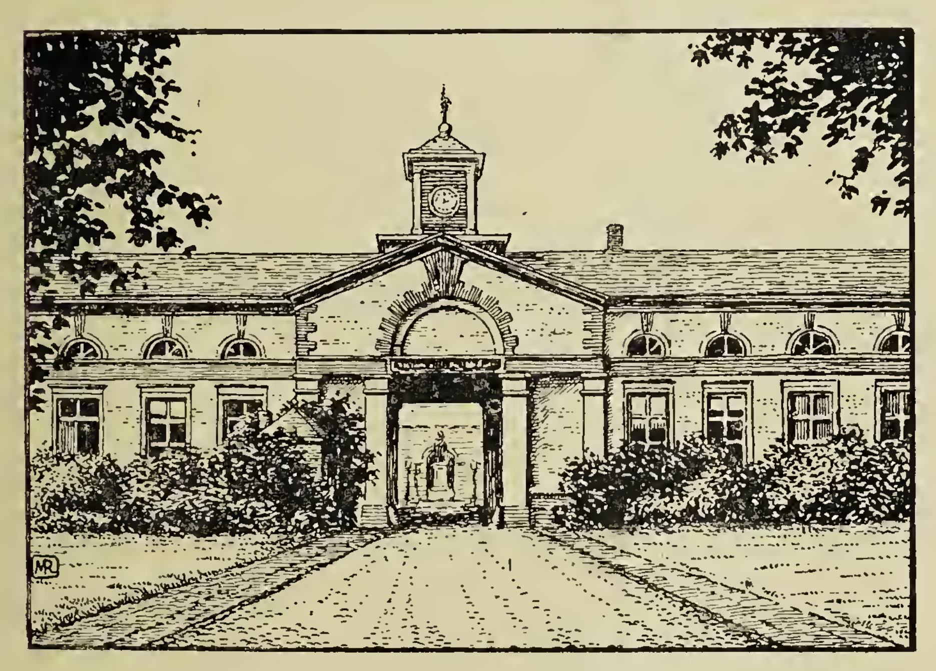


La chûte de l'Empire et notre incorporation au royaume des Pays-Bas furent d'abord regrettés dans le Borinage. Au point de vue commercial on était replacé dans la même situation qu'en 1794. « Avant 1810, dit Nicolas Descamps, dans ses curieux mémoires sur ce temps, tout homme courageux était certain de gagner sa vie, il n'était point question alors de dépôts de mendicité, de loteries pour les pauvres, etc. indice de la misère qui se produisit après. La séparation d'avec la France fut un arrêt malheureux ».

Le roi de Hollande ne manquait certes pas de bonnes intentions. Il développa l'instruction, organisa l'administration de l'industrie et du commerce, créa même, de ses deniers, le crédit industriel ; il fit achever le canal de Mons à Condé, décréta en 1823, celui de Pommerœul à Antoing. Mais d'autre part, il dut souscrire à des mesures contraires aux intérêts de notre région. Un traité de commerce avec l'Angleterre favorisa les produits de ce pays et les mit sur la même ligne que nos produits nationaux : nous fûmes inondés par des objets de fabrication anglaise, par le charbon anglais, par les machines anglaises. Un droit de consommation sur la houille extraite dans notre pays souleva de vives

protestations chez nos exploitants. Il se passa des années avant que le gouvernement se décidât à abolir cette taxe injuste ; on lui attribua même en partie la famine qui, en 1816, sévit en Belgique et tout spécialement dans le Borinage.

Ces obstacles, de nature à rebuter les grandes entreprises, n'empêchèrent pas qu'après 1820 une véritable ère de prospérité ne s'ouvrit pour notre bassin. La Société Générale pour favoriser l'industrie nationale et la Société de Commerce d'Amsterdam eurent une heureuse influence sur la situation par l'apport de capitaux importants. De cette période datent les maisons Fontaine-Spitaëls et Legrand-Gossart, qui s'intéressèrent aux charbonnages et attirèrent chez nous de nombreux capitaux étrangers, français surtout. De grandes associations se forment ou se réorganisent. Celle de Produits avec MM. Colembuen et Coppieters de Brameries s'attache a développer l'exploitation de cette riche concession. M. Degorge-Legrand crée de toutes pièces pour ainsi dire l'établissement du Grand-Hornu avec ses charbonnages, ses ateliers, ses fours à coke, sa cité ouvrière aux centaines de maisons, ses institutions de tout genre, qui, à l'époque où elles naissaient, constituaient des progrès et des innovations peu pratiqués sur le continent.


Entrée du Grand-Hornu

La première statistique des mines fut publiée par le Gouvernement en 1827-1828. Elle renseigne, pour le Borinage, 105 puits à charbon occupant 15.425 ouvriers et produisant 1.361.965 tonneaux de houille.

Quelques usines métallurgiques, fonderies et ateliers de construction datent également de l'Empire et surtout du régime néerlandais. Citons dans cette catégorie, la platinerie et l'usine à fer de Wasmes, les ateliers de Renard à Cuesmes, celui de Dorzée à Hornu qui augmenta ses installations déjà existantes en 1786, ceux de Dorzée et Prélat à Boussu, d'Hainaut à Elouges, d'Abrassart à Dour, de Vilain et Cornez à Paturages, de Duval à Quaregnon et à Jemappes, de Laplace à Cuesmes, d'Haurix à Quaregnon. Dans ces usines, on s'occupait spécialement de la constructton de machines à vapeur d'exhaure ou d'extraction.

Les voies de communication pavées se multiplient et relient la plupart des villages borains entr'eux et avec les centres importants de consommation. Nos canaux sont sillonnés par les bateaux de houille. En 1827-1829, le Borinage expédiait uniquement vers la Hollande et les Flandres 1200 bateaux,

année commune. Nous voyons se fonder en 1829, des sociétés mutuelles d'assurance pour la navigation, comme par exemple celle de Saint-Julien à Jemappes.

C'est au Grand-Hornu que fut établi l'une des premières voies ferrées du continent. Des essais assez primitifs avaient été déjà faits en 1804, à la fonderie des canons de Liége et en 1819, dans une usine métallurgique de Seraing. En 1829, M. Degorge-Legrand utilisait pour le transport de ses charbons au canal 160 chevaux de trait. Sur le parcours suivi il établit un chemin à ornières de fer, qui lui permettait de réduire ce chiffre à 24.

Cette amélioration, au lieu d'être acceuillie favorablement par les ouvriers, devint le prétexte d'une véritable émeute. Le 20 octobre 1830, quatre à cinq mille ouvriers d'Hornu et des villages avoisinants, parmi lesquels beaucoup de femmes, s'abattirent sur la voie ferrée. En quelques instants, les installations furent détruites, les ateliers furent envahis et pillés. On ne respecta même pas les machines.

La foule des émeutiers se porta ensuite sur le château de M. Degorge, qui n'eut que le temps de se réfugier dans une dépendance ; de là, il entendit les cris de mort de la foule furieuse, il assista à un véritable saccagement de sa demeure. Dans cette journée, bien connue en Borinage sous le nom de « pillage Degorge », le propriétaire du Grand-Hornu subit une perte de plus d'un demimillon de francs. Il ne perdit pas courage, et sitôt que le calme fut rétabli, il reconstruisit le chemin de fer détruit, mais pendant des mois, il fallut que des hommes armés surveillassent la voie.



n racontant ces derniers faits, nous avons quelque peu anticipé sur les évènements car ils coïncident avec la révolution de 1830 qui nous sépara de la Néerlande et nous fit libres.

Des détachements de volontaires venant de diverses communes boraines allèrent offrir leurs services au gouvernement provisoire. Citons Dour, Frameries, Jemappes, Pâturages, Quaregnon, Wasmes et Saint-Ghislain. La troupe de Dour, comprenant 56 hommes sous le commandement de M. Louis-Joseph Cambier, avocat, se distingua tout spécialement à Bruxelles où elle fut investie d'une mission de confiance.

L'impartialité historique nous oblige à constater que la révolution très populaire parmi la jeunesse boraine, ne rencontrait pas les mêmes sympathies dans une partie de la bourgeoisie ; de ce côté, on n'envisageait pas sans craintes l'avenir ; on regrettait vivement les avantages de l'union avec la Hollande, puissance commerciale et maritime, nous complétant en quelque sorte.

Les premiers temps qui suivirent la séparation furent rudes et pénibles. Il fallait tout réorganiser, créer des ressources, trouver des débouchés pour notre industrie. La France qui, elle aussi, sortait d'une révolution, n'en offrait que de très précaires. La Hollande était en guerre avec nous et nous fermait ses frontières. Il fallait lutter contre l'hostilité des partisans de l'ancien régime, contre

l'opposition des grandes puissances qui redoutaient les libertés proclamées, et peut-être l'impulsion qu'elles allaient donner à nos sérieuses qualités industrielles. Il y avait aussi à craindre les mauvais instincts des masses, qui, en divers lieux du Borinage, s'étaient livrées à des actes regrettables.

Les temps étaient d'ailleurs mauvais pour les agriculteurs comme pour les ouvriers. Une épidémie de choléra se déclara en 1832 dans le Borinage et fit de nombreuses victimes dans la population charbonnière.

Ces mauvaises années passèrent. Dès la fin de 1834, on constate que la confiance renaît. A ce moment, se dessine un mouvement industriel d'une grande puissance qui s'applique surtout au développement des charbonnages. Les capitaux rassurés affluent de toutes parts. A la Société générale s'ajoutent à partir de 1835, la Banque de Belgique, la Société de Commerce de Bruxelles, celle des Capitalistes réunis dans un but de mutualité industrielle, la société des Actions réunies et d'autres non moins importantes qui accordent leur aide à l'industrie boraine.

De 1836 à 1838, les grandes sociétés charbonnières se constituent sous la forme anonyme avec d'importants capitaux. Telles sont : *Produits* (10 octobre 1836) *Levant-du-Flénu* (même date), *Hornu-et-Wasmes* (19 décembre 1836), *Midi du Bois de Boussu* (30 novembre 1837), les *Grand et Petit Tas* (29 janvier 1838), *l'Escouffiaux* (30 avril 1838), les *Houilles grasses du Levant* d'Elouges (25 mai 1838), le *Haut-Flénu* (23 avril 1838), *Bonnet-Veine à Mouches* (18 juillet 1838), *le Nord du Bois de Boussu*, *l'Agrappe et Grisœul*, *le Couchant du Flénu*, *les Charbonnages et Hauts-fourneaux du Longterne*. Pour ces treize sociétés, en moins de trois ans, un capital de plus de trente millons est créé.

La production du Couchant, activée par de nouvelles installations s'augnente considérablement. Elle était, en 1832, de 1.197,770 tonnes ; elle atteint 1.791.549 tonnes en 1838, alors que l'arrondissement de Charleroi n'arrivait qu'à 724.359 tonnes et que la France toute entière ne produisait que 2.812.256 tonnes.

Un élan vigoureux se produit pour doter le Borinage d'usines métallurgiques et autres, comme dans le pays de Charleroi. En 1832, M. Degorge-Legrand transforme complètement ses ateliers ; Cockerill lui fournit une installation qui longtemps a été citée comme un modèle. Presque toutes les usines existant sous la période hollandaise s'aggrandissent ; des nouvelles s'édifient. Les ateliers de Produits sont mis en activité dès 1832. A citer aussi les établissements d'Antoine Cornez et Poschet fils à Wasmes, de J.-B. Vilain à Pâturages, de Billard à Jemappes, de Quenon à Boussu, qui s'occupèrent de machines de mines et de fonderie.

MM. Divuy de Dour, (1835) essaient, mais sans grand succès, d'exploiter les minerais de fer carbonaté rencontrés dans la mine du Longterne.

La constitution de la société des Hauts Fourneaux du Borinage est du 24 janvier 1837. Elle construisit deux hauts-fourneaux à Pommerœul, qui furent en activité, mais d'une façon intermittente, jusqu'en 1863.

D'autres branches d'industrie surgissent dans le Couchant. M. James Hall Greive établi à Hornu dès 1829, fonde un établissement pour la fabrication des cordes et des câbles plats de mines par des procédés usités en Angleterre. Il se

transforma en 1837 en société des Corderies d'Hornu sous la raison Hauman Greive et Cie. Cette fabrique appartient maintenant à M. De Mot. D'autres corderies existaient dès 1838 à Frameries, Boussu, Wasmes, Dour, Elouges.

En 1837, s'élèvent les verreries du Marais à Boussu, sous la firme Wins-Degorge. L'association fut transformée, deux ans après, en société anonyme. La verrerie du Moulineau à Ghlin fonctionnait dès la fin du XVIII[e] siècle et continua ses travaux jusqu'en 1840.

La fabrication en grand du sucre de betteraves fut introduite dans le Borinage et, croyons-nous, en Belgique par MM. Robette et Wins de Boussu, en 1834. Leur usine fut apportée en 1838, à la Société du midi pour la fabrication du sucre de betteraves à Boussu, sous la raison Maximilien Robette et Cie.

D'aucunes de ces industries, celles de la verrerie et de la sucrerie ont pu se développer dans la région. D'autres, comme la métallurgie, y sont restées pour ainsi dire stationnaires.

L'expansion industrielle, sur laquelle nous venons de donner quelques détails, toucha presqu'à de l'engouement. Et il se produisit ce qui devait arriver. A la surproduction ne répondait pas une augmentation de débouchés. D'ailleurs, vers 1839-1840, diverses circonstances d'ordre plutôt externe arrêtèrent les affaires causant des dissolutions de sociétés, des ruines nombreuses, surtout dans les industries autres que celle des charbonnages.

L'un des effets principaux de cette crise, qui dura presque dix années, fut de spécialiser le travail. Dans le Borinage, il y a certes nombre d'habiles ouvriers de tous les genres, mais c'est le charbonnier qui domine et nul n'ignore combien le travail de la mine est absorbant et tyrannique. Le mineur connait son métier, il sait très bien « carbener », mais il ne peut plus faire que cela, au bout de quelques années.

La création des grandes sociétés anonymes, poussant à la production par tous les moyens, n'a pas été sans influence sur cette restriction des qualités industrielles de nos mineurs. A certains instants, quand le charbon se vendait bien, ces sociétés enregimentaient le plus possible de jeunes gens, même les enfants. Une fois entrés dans le travail minier, c'était pour le reste de leur vie, pour 30 ou 40 ans tout au plus, car alors, ils devenaient par la fatigue ou l'anémie incapables de travail.

C'est pour secourir ces invalides de la mine, leur donner des pensions, que fut créée, en 1840, la caisse de prévoyance des ouvriers mineurs du Couchant de Mons, approuvée par arrêté royal du 30 décembre de cette année.

Nous ne pouvons oublier que ce fut à la suite de la crise de 1839, que l'on se mit à étudier sérieusement les moyens de transport par rail. En dehors du chemin de fer de M. Degorge-Legrand, il n'existait que le réseau du Haut et du Bas Flénu, dont l'inauguration avait été saluée par les huées des populations riveraines. Le réseau dit de Saint-Ghislain desservant les charbonnages d'Hornu, Warquignies, Dour, Boussu, concédé en 1836, ne fut ouvert qu'en 1840.

En 1841, on inaugurait la section du chemin de fer de Bruxelles à Mons ; l'année suivante, la voie était poursuivie jusqu'à Quiévrain.

En 1845, se place la concession du railway de Mons à Manage qui permit aux charbons du Borinage un accès plus facile des bassins du Centre et de Charleroi où l'industrie les demandait en grandes quantités.

En 1857, on inaugure la ligne de Mons à Hautmont qui assure l'exportation de nos houilles vers la Sambre, la ligne de Maubeuge à Creil et vers Paris.

La Compagnie des Bassins houillers, créée en 1866 pour établir de nouvelles communications ferrées industrielles, reprit les réseaux de Saint-Ghislain, du Haut et du Bas-Flénu, d'autres créées de 1847 à 1851 par l'Escouffiaux, le Rieu-du-Cœur, par les Charbonnages Belges. Une loi de 1870 a remis à l'Etat, la plus grande partie de ces lignes. Il les a développées par la création du chemin de fer de Cuesmes à Quiévrain, par Pâturages, Dour et Elouges et par des jonctions permettant de relier tout notre bassin industriel aux gares de Saint-Ghislain et de Mons.

Par rail ou par eau, le Borinage a été mis en communication avec tous les points du pays et avec une grande partie de la France, ce qui lui a permis de lutter contre les conditions défavorables que son industrie charbonnière rencontre dans la concurrence d'autres bassins et des difficultés d'extraction s'augmentant d'année en année.

L'histoire du Borinage pendant ces soixante dernières années se confond pour ainsi dire avec le développement de l'industrie houillère. Rares sont les faits qui ne s'y rattachent pas plus ou moins directement.

La prospérité ou la torpeur des affaires charbonnières amènent la prospérité ou la gène chez ses populations. Et les instants de crise ont pris certainement plus de temps que les années de travail bien rémunéré. Voici quelques chiffres à cet égard.

De 1841 à 1850, le travail n'est vraiment rémunérateur qu'en 1847 ; l'année suivante, la révolution en France amène une grande misère.

De 1851 à 1870, on ne peut guère citer comme bonnes années que 1854, 1855, 1866, 1867 et les premiers mois de 1870. Un mouvement d'arrêt se produit lors de la guerre franco-allemande, mais dès que cette lutte a pris fin, en 1871, naît pour le Borinage une ère de prospérité comme il ne s'en était jamais vu, comme il ne s'en produira peut-être plus jamais. Elle dure jusqu'en 1876, mais alors éclate une crise industrielle qui persiste jusqu'en 1883.

La période de ces vingt dernières années a offert, au point de vue de la production et des salaires des vicissitudes très diverses. On peut citer comme satisfaisantes les années 1884-1886, mauvaises celles de 1887 à 1889, passables 1890-1891, très changeantes et plutôt gênées celles de 1892 à 1896. Il y a amélioration solide de 1897 à 1902, mais cette dernière année semble devoir être moins favorable que ses devancières.

En établissant ces données, nous avons tenu compte de l'offre et de la demande, mais peu d'un autre fait qui a sa répercussion sur la situation

de la classe ouvrière. Nous voulons parler des grèves, tenages-bons qui périodiquement dénaturent la situation économique.

Au commencement du XIXe siècle, les grèves étaient peu importantes et toujours localisées à quelques fosses. Il y avait un genre de suspension forcée du travail plus commun. C'était le *ravaux* ou *ermontemint*, occasionné par le mauvais temps, par un accident, la vente difficile du charbon, le défaut d'argent chez les actionnaires (*parchonniers* ou *panseniers*) pour continuer leur travail. Cela durait quelquefois fort longtemps, et les charbonniers se répandaient dans les localités agricoles du Haut Pays et du pays des Manous (vers Ath) pour solliciter des aliments ou s'employer à des besognes faciles.

La première grève ouvrière pour motif de salaires est de 1833 et dura 8 jours. En 1837, 10.000 ouvriers du Flénu cessèrent leur besogne pendant 15 jours à propos d'un nouveau règlement affiché dans les charbonnages. En 1839, grévette au Flénu. La remise en vigueur de l'obligation du livret causa de véritables émeutes en février et en mars 1841, surtout du côté de Wasmes, Dour et Elouges. Après quelques chômages en 1846-1849, causés surtout par la crise alimentaire, on constate une période relativement calme qui dure jusqu'en 1860.

Les grèves de juillet 1861, de 1862 et 1863 furent presque générales dans le bassin et provoquèrent des collisions sanglantes. Elles recommencèrent en 1867 et en 1869, cette fois s'accompagnant de revendications socialistes prônées par l'Internationale. En juillet 1872, 20.000 mineurs cessent le travail pendant quatre semaines. Dans les années 1874, 1876, 1877, 1879, la grève prend un caractère grave. Une collision se produit le 22 septembre 1877 au nº 6 d'Hornu et Wasmes, et plusieurs ouvriers sont tués ou blessés.

Les grèves n'ont pas cessé au cours de ces vingt dernières années ; elles se produisent en moyenne tous les 3 ou 4 ans, mais avec un caractère plutôt politique qu'économique. Telle fut celle qui éclata en 1893, et qui fut marquée par la sanglante échauffourée que l'on désigne sous le nom de « fusillade de Jemappes ». Tel encore le chômage tout récent d'avril 1902 qui s'est étendu à la généralité du monde ouvrier borain. Nous indiquons simplement ces évènements sans interprèter leurs causes, car ils n'appartiennent pas encore à l'histoire.

Les accidents de mines constituent également des faits importants des annales boraines. On peut dire que depuis quelque temps ils sont devenus relativement plus rares, bien que le personnel ouvrier se soit augmenté dans de fortes proportions.

Les coups d'eau qui ravageaient jadis les galeries minières, sont l'exception depuis le 16 mai 1836, où les eaux de Grisœul firent irruption dans les travaux du puits de Sainte-Victoire, nº 4 de l'Agrappe et noyèrent 29 mineurs.

C'est le grisou qui inscrit le plus de noms au nécrologe de la mine, le grisou s'accumulant dans les vieux travaux ou se produisant d'une façon presqu'instantanée, semblable à une éruption volcanique. Les rapports des ingénieurs ont commencé à nous renseigner sur ces explosions dues à tant de causes fortuites, seulement dès 1821. Et depuis, que de centaines de charbonniers y ont trouvé la mort ?

Notre génération ne se rappelle plus que vaguement des coups de feu de la Grande-Veine du Bois d'Epinois, lesquels, en 1825 et en 1831, occasionnèrent la mort de 40 ouvriers ; de celui du Grand Buisson en 1836, 22 tués ; de la Boule, puits Saint-Félix, en 1841, 28 tués ; de l'épouvantable tuerie qui se produisit le 22 mars 1850 au siège n° 1 du Rieu-du-Cœur, dans laquelle 76 charbonniers trouvèrent la mort; des 100 tués à Longterne-Ferrand et Longterne-Trichères en 1852 ; des 20 morts d'hommes en 1862 au premier de ces charbonnages, des 17 autres survenues par un volcan au Midi-de-Dour en 1863.

Par contre, beaucoup de nos contemporains ont encore un souvenir de l'émotion qui s'empara du pays le 3 février 1865 en apprenant l'hécatombe de 57 ouvriers au Midi de Dour, et de l'élan de charité qui se manifesta alors dans tout le pays. Le 7 août 1868, 55 victimes tombaient pour ne plus se relever, au puits n° 7 des Produits. En ordre de date viennent les explosions d'Hornu-et-Wasmes (1871), 35 tués ; puis, à quatre ans d'intervalle, le 16 décembre 1875 et le 17 avril 1879, les épouvantables massacres que le gaz meurtrier occasionna au puits de la Cour de l'Agrappe : 112 tués dans la première, 121 dans la seconde !

Depuis 20 ans, le grisou a de nouveau ravagé bien des fois nos charbonnages. Au nombre de ces catastrophes plus récentes il faut signaler celles du 4 janvier 1887 à l'Escouffiaux, 35 tués ; du 4 mars de la même année qui causa la mort de 113 ouvriers au puits Sainte-Désirée des Vingt-Quatre actions ; celle de 1892 au siège n° 2 de l'Agrappe, si tristement célèbre, 25 tués ; et le 26 avril 1901, l'explosion au puits n° 3 du Grand-Buisson, 19 victimes.

Le mineur borain qui descend dans l'abîme profond de 600, de 800, voire même de 1000 mètres de profondeur, ne sait jamais s'il en remontera vivant. Le péril l'entoure de toutes parts. Un faux pas, un heurt de la machine, un câble rompu peut le précipiter dans le vide. Dans les galeries qu'il parcourt, dans les chantiers où il s'attaque au roc et à la houille, il a à craindre non pas seulement le grisou, mais les effets meurtriers de l'explosion d'une mine, un éboulement, la chute d'une pierre énorme se détachant du plafond de la voie et venant l'écraser : telle fut la mort d'un jeune et distingué officier des mines, l'ingénieur L. Viernory, tué le 17 juin 1896 dans l'exercice de ses fonctions, en visitant les travaux d'exploitation du Grand-Hornu.

Notre mineur est un fataliste ou un résigné. Le danger n'effraye pas son courage. Les fumées d'une terrible explosion se sont à peine dissipées qu'il vole au secours de ceux qu'elle a frappés, au risque d'être abattu à côté d'eux. Et quelques jours plus tard, il retournera travailler là même où le minotaure de la mine a bu le sang et dévoré la chair de ses compagnons.

Le nombre de ces vaillants ne diminue jamais. Dans nos vingt mines en activité, ils sont maintenant 30.000, et leur travail arrache de la terre 5 millons de tonnes de houille ayant une valeur de 80 à 85 millons de francs. Ce labeur fait vivre 100.000 personnes, active d'autres industries, entretient une fourmillère immense dans une sorte d'aisance relative qui semble plutôt s'améliorer depuis quelques années.

Pour arriver à ce que nous voyons, quelle somme d'efforts n'a-t-il pas fallu,

que de races se sont superposées aux races, de générations aux générations pour défricher notre contrée, la fertiliser, arracher les noirs trésors que renferme son sein ?

C'est ce que nous avons essayé de recliercher et de présenter dans ces quelques pages, résumé d'études plus développées, ensemble de faits épars qu'on nous saura peut-être gré d'avoir rassemblés à l'usage de ceux qui aiment bien leur pays et cherchent à connaître son véritable passé.

Monuments et Souvenirs archéologiques

Les dévastations commises par les armées au XVIe et au XVIIe siècles n'ont guère laissé subsister dans le Borinage de monuments du moyen âge. Les édifices qu'on y rencontre, églises, maisons communales, grandes fermes, châteaux, demeures, édicules, datent pour la plupart de l'époque moderne ou contemporaine, Toutefois, quelques édifices ou parties d'édifices ont conservé de curieux vestiges du passé, des objets mobiliers d'un grand intérêt. C'est une revue de ces objets artistiques ou simplement archéologiques que nous donnons ci-après en les rattachant aux diverses communes où ils se rencontrent.

Audregnies. — Il s'y trouvait un antique château-fort qui a été démoli en ce siècle, de même qu'une ancienne chapelle sépulcrale du XVIe siècle, avec belles voûtes, carrelage céramique, bas reliefs et sculptures remarquables. Tout cela a été détruit et dispersé lors de la reconstruction de l'église en 1871. Il y avait aussi, sur le mont d'Audregnies un monastère de religieux Trinitaires pour la rédemption des captifs, fondé en 1220 par Alard, sire de Ville d'Audregnies, et d'Harchies ; on n'en retrouve que peu de traces.

Athis. — Village mentionné en 1110. La tour de l'église est romane ; le chœur ogival offre une charpente apparente très intéressante. On remarque en cet édifice un porte-lumières pédiculé en fer, datant du XVIe siècle.

Baudour. — Village très ancien, siége de l'une des douze pairies du Hainaut. On y a retrouvé un trésor romain et des sépultures franques. L'église ogivale, construite de 1515 à 1521, offre un porche latéral en hors d'œuvre très curieux. La charpente apparente en chêne sculpté mérite l'attention.

Blaugies. — Dans l'église de style ogival du XVIe siècle, plusieurs objets d'art remarquables: une cuve baptismale romane ; un retable en bois sculpté d'environ 1530 de toute beauté, restauré en 1876 ; deux belles couronnes de lumière, forme pédiculée, en fer forgé datant également du XVIe siècle ; tableau de l'école de Rubens, représentant une Sainte Famille, mais maladroitement restauré.

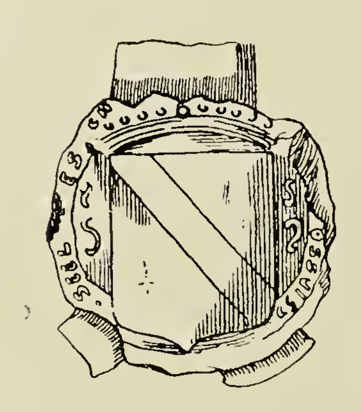
Boussu-sur-Haine. -- C'est la localité du Borinage qui a peut-être le plus de souvenirs du passé. Son château dont on fait remonter l'origine au IXe siècle, fut bâti et rebâti au XVIe siècle par le célèbre sculpteur montois, Jacques du Breucq. On y trouvait des marbres de toute beauté, dont quelques-uns sont conservés en l'église de Sainte-Waudru à Mons. Il reste des parties de cet édifice, la façade postérieure notamment et une partie de la chapelle ogivale. Deux de ses propriétaires, MM. les comtes de Caraman et de Nédonchel, l'ont fait restaurer au siècle dernier. Cette demeure seigneuriale est environnée d'un vaste parc. Une devise inscrite sur une pierre : *Je y seray Boussu* est rapportée à des visites de l'empereur Charles-Quint en 1540 et 1549. En 1655, Louis XIV y installa son quartier général. Les illustres familles de Boussu, de Rumigny, de Fontaine, de Hennin d'Alsace ou Liétard et de Caraman ont possédé la terre de Boussu qui était un fief relevant des comtes de Namur.



L'église paroissiale de Saint-Géry est un monument de mérite dont le chœur date du XIIIe siècle et le clocher de 1511 ; le vaisssau a été remanié à diverses époques. La charpente apparente révèle une grande ancienneté. On y voit un bel autel et deux retables, l'un en marbre, le second sculpté en bois datant du XVe siècle ; celui-ci représente des scènes de la vie de la Vierge et est remarquable parla finesse des détails. Nous le reproduisons ci-contre, en photo gravure. La chaire de vérité a été taillée par Latour de Boussu. Sur les murs de l'église, s'étalent de curieuses pierres tombales. Derrière le chœur, on voit une croix de cimetière en fer forgé sur base de pierre du XVIe siècle. Un joli épi en métal ouvragé surmonte le faîte d'une chapelle absidale.

Au côté droit du chœur, se voit la tribune des anciens seigneurs de Boussu et leur chapelle sépulcrale de style roman datant de 1278. Une grande plaque de cuivre porte gravés les noms de 29 membres de la famille de Hennin et de Caraman donne accès à un vaste caveau, voûté en pierre, qui a servi à leur sépulture. Cette crypte renferme toute une série de cénotaphes et de sculptures. Une de celles-ci rappelle le souvenir de Thierry de Hennin dit de Boussu, décédé en 1430 à Venise, en revenant de Jérusalem. Un tombeau superbe en marbre, œuvre du sculpteur Luc Petit de Valenciennes, rappelle Jean de Hennin,

Liétard, comte de Boussu, sire de Blaugies, Athis, etc, chevalier de la Toison d'or, capitaine général des armées de Charles-Quint, décédé en son château de Boussu, le 12 février 1562 et Anne de Bourgogne. Haut de 6 m. sur 3,90 m. de large, il n'offre pas moins de dix statues. Sous le sarcophage gît le corps d'un homme mort recouvert en partie d'un linceuil, œuvre traitée admirablement et que l'on attribue généralement au ciseau du célèbre Jean Goujon. Remarquable aussi, le mausolée en pierre polychromée de Maximilien de Boussu, amiral, mort le 26 juin 1578 et de son fils Pierre de Boussu, général de l'artillerie, mort le 21 avril 1598 ; il est orné d'un bas-relief et de cariatides. Celui de Maximilien, comte de Boussu, mort le 8 décembre 1625, est orné de fines sculptures. Non loin là, se une trouve effigie en marbre représentant un cadavre dont les chairs rongées par les vers laissent apercevoir le squelette. Cette œuvre saisissante de réalisme est de Jacques du Breucq ou de Jean Goujon.


Sceau de Boussu

Un calvaire placé dans la Grand'Rue, offre deux bas-reliefs du XVe siècle en pierre bleue.

Parmi les édifices modernes signalons : l'Hospice Guérin pour les veillards, installé dans une belle habitation ; l'Hospice de la vieillesse en style ogival du XIIIe siècle, construit sur les plans de M. Béthune de Gand ; l'Hôtel de ville, style Renaissance italienne, bâti sur le projet de M. Joseph Hubert, architecte à Mons et inauguré en 1876.

L'ancien hôpital d'Hanneton, fondé au XIIIe siècle, est occupé aujourd'hui par les bâtiments d'une ferme.

Ciply. — Nous avons rappelé plus haut le beau musée de M. Léopold Bernard qui renferme une magnifique collection d'objets préhistoriques, gallo-romains et francs, retrouvés sur les territoires de Ciply et de Mesvin.

Le château de M. Dezomberg à Ciply, bâti au XVIIIe siècle, en grande partie avec des débris de l'église des Jésuites de Mons, renferme le cénotaphe en marbre du maréchal de camp et gouverneur de Mons pour Louis XIV, Nicolas de la Brousse, comte de Vertillac, tombé le 4 juillet 1693 au combat de Boussu-lez-Walcourt.

Dans l'église paroissiale moderne, on retrouve quelques sculptures du XVe siècle, malheureusement abîmées et des bas-reliefs incrustés dans les autels latéraux, qui paraissent être de l'école de Jacques du Breucq.

Cuesmes. — On ne retrouve plus de trace de l'église ancienne située près du Pont de pierre, ni de l'hopital Saint-André, qui avait été érigé avant le XIVe siècle. L'église actuelle, l'hôtel de ville, les écoles et le presbytère forment un ensemble bâti en 1847, en style gréco-romain. Au hameau du Cérisier, temple protestant gothique.

Dour. — Ancien village mentionné au VIIe siècle. On y a retrouvé beaucoup d'antiquités romaines et franques. L'ancien château seigneurial a été démoli en 1883; il offrait un certain caractère architectural.

La chapelle de Notre-Dame des Cocars, près d'Elouges, datée de 1769,

servait à un ermitage jadis renommé dans la région pour son école. Des légendes ont créé une sorte de renommée à cet oratoire près duquel se tient chaque année une ducasse très courue.



Elouges. — Village très important à l'époque romaine et franque. On y a trouvé les vestiges d'un camp de légionnaires, un cimetière et quantité d'objets très curieux qui ont été rassemblés par M. Charles Debove dans un musée, conservé aujourd'hui par Madame veuve Debove.

La tour Doye, très ancienne est croît-on un reste d'un château féodal.

Il y a deux églises à Elouges, mais reconstruites en 1865 et 1879. Celle qui se trouvait au hameau du Monceau, démolie en 1878, conservait un clocher roman très ancien du IXe ou du Xe siècle. Lors de sa démolition, on trouva d'antiques sépultures franques et un silo gallo-romain renfermant des céréales et des pois absolument carbonisés mais ayant encore conservé leur forme. On trouvera ci-contre un dessin de ce monument.

Erquennes. — Eglise de Saint-Ghislain du XVIIe siècle. Elle renferme une belle croix triomphale de style ogival, ornée de personnages et d'ornements sculptés en haut relief.

Eugies. — Aux limites de cette commune se trouve la Belle-Maison, villa des évêques puis archevêques de Cambrai qui possédaient à Eugies la seigneurie de Colfontaine et de Bois l'Evêque. Le célèbre Fénélon séjourna quelques temps en cette demeure.

Le Bois de Colfontaine est un centre d'attraction pour tout le Borinage le lundi de Pâques. On y tient une sorte de ducasse-foire, animée de guinguettes.

Frameries. — Le vaisseau de l'église offre des traces de style ogival du XVe siècle, le reste est de 1717. Cet édifice est surmonté d'un clocher massif qui se voit de très loin. On y trouve un beau tableau de Germain Hallez, natif de ce village, qui représente Sainte-Barbe.

On ne trouve plus de trace de la maladrerie (léproserie) et de l'hôpital de Frameries, deux institutions fort anciennes. L'ancienne commanderie de l'ordre des chevaliers du Temple datant de 1142 et la ferme de Flegnies (appartenant au chapitre de Sainte-Waudru) sont remplacées par des fermes.

Le « Noir Bonhomme » rappelle une légende superstitieuse qui avait cours dans toute la région comprise entre Ciply, Noirchain et Frameries. C'était une sorte d'homme noir, un Templier en peine disaient les uns, le Diable d'après les autres, qui apparaissait sur le monticule de Montavaux, ou sur un talus buis-

sonneux de la vallée suivie par la route de Ciply à Frameries et qui pour cette raison, portait le nom de « Tienne du Noir Bonhomme ». M. le lieutenant-colonel Lheureux, un enfant de Frameries, a rappelé cette légende dans ses souvenirs si curieux sur son lieu natal.

Ghlin. — Station de l'âge de la pierre. Pierre celtique mentionnée. De nombreux objets d'origine romaine et franque s'y sont retrouvés.

Chapelle et ermitage du Moulineau datant du XIIIe siècle où s'installa en 1781, une verrerie à bouteilles. L'oratoire très ancien est de style gothique ; on y voit un petit mais très curieux bas-relief en marbre.

Hainin. — Eglise de 1731 avec tour de 1626. Ce village appartenait à une famille d'Hainin qu'il ne faut pas confondre avec les de Hennin, sires de Boussu.

Hautrage. — L'église Saint-Sulpice moderne avec clocher du XVIe siècle renferme des bas-reliefs très curieux, notamment un ensevelissement du Christ avec nombreux personnages.

De l'hôpital d'Hautrage, fondé en 1432, par Jean Sourive, il ne reste que la chapelle. On y remarque une superbe croix en pierre de style ogival.

Il y avait également à Hautrage un monastère de tertiaires fondé en 1509 par Jean Hanot, bourgeois de Mons et bailli de Ville. Ces religieux desservaient l'établissement hospitalier qui a été remis de nos jours à une Commission des Hospices.

Hensies. — Village dont les origines sont antérieures au IXe siècle. Son église est l'une des plus antiques de la région. Le chœur seul est moderne. La façade est du XIIe siècle, la nef est du XIIIe, le transept avec bras inégaux est du XVe mais bâti sur soubassement plus ancien.

Une cuve baptismale romane du Xe ou du XIe siècle y est conservée ; elle est d'un caractère très archaïque et porte, sculptés sur ses quatre faces, des dragons enlacés, des arcades en cintre, un lion fantastique ; huit têtes humaines garnissent les angles.

Hornu. — Ce village ancien et jadis très étendu, n'a conservé aucun monument du passé. Son église ogivale avec colonnes en fer date de 1840. L'établissement du Grand-Hornu, dont nous avons parlé plus haut, comprend une cité ouvrière bâtie sur les plans de l'architecte Bruno de Tournai. Dans une cour centrale, on remarque la statue en bronze de M. Degorge-Legrand.

Jemappes. — Des antiquités en nombre ont été découvertes dans le sol de cette commune, mais elle n'a conservé acun édifice ancien. Sa belle église romane a été rebâtie en 1863 sur les plans de M. J. Van Yzendyck de Bruxelles. L'hôtel de ville de style renaissance date de 1877. L'école industrielle est établie dans la demeure de feu M. Goffint.

Au-delà du canal se voit le château de M. Honoré, aujourd'hui M. Paternostre, avec parc bien dessiné, rempli de fabriques dans le style Empire.

La Bouverie, ancien hameau de Frameries, a été érigé en commune par la loi du 30 mars 1845.

Montrœul-sur-Haine. — Des ruines de son château féodal, appartenant à la famille de Ligne et détruit par le roi de France Louis XI, se voyaient encore il y a quelques années, non loin de l'église. Celle-ci ne date que de 1840, mais elle renferme quelques objets anciens, des tableaux funéraires peints sur bois, des objets d'orfèvrerie, un lustre en dinanderie d'une facture élégante.

Noirchain. — L'église est de style ogival primaire avec portail sculpté et charpente apparente.

Onnezies. — On a retrouvé en ce village des antiquités de divers genres et notamment un vase gallo-romain de toute beauté, avec figure humaine, qui se trouve actuellement au musée d'antiquités de Bruxelles.

Le donjon du château féodal d'Onnezies a été conservé et offre quelqu'intérêt.

Dans l'église ogivale reconstruite en 1847, on voit une antique statue de Saint-Pierre que l'on fait remonter au XIIe siècle.

Pâturages. — Son territoire, dépendance de Quaregnon, ne fut érigé en paroisse et en commune distincte qu'à la fin du XVIIe siècle.

L'église, d'assez vastes dimensions, a été construite en 1770-1771, sur les plans de Jean Malengreau, maître maçon à Quaregnon.

Quaregnon. — On y a découvert des sépultures, ainsi que de nombreux vases romains et francs.

Le Château du Diable (Castiau del Diable) est un ancien édifice dont il n'existe que le soubassement. L'appareil de sa construction dénote un âge très ancien. Ces ruines ont exercé l'imagination populaire qui y a vu une sorte de château hanté. Elles paraissent appartenir à l'ancien oratoire de Saint-Quentin, construit, dit-on, par Saint Ghislain et Sainte Waudru au VIIe siècle et qui comportait un hospice pour voyageurs. On prétend aussi que cet édifice est construit sur un antique tumulus.

L'église paroissiale, également dédiée à Saint-Quentin, n'a d'ancien qu'une tour ogivale très svelte datant du XIVe et du XVe siècle. A l'intérieur se trouve une cuve baptismale assez curieuse.

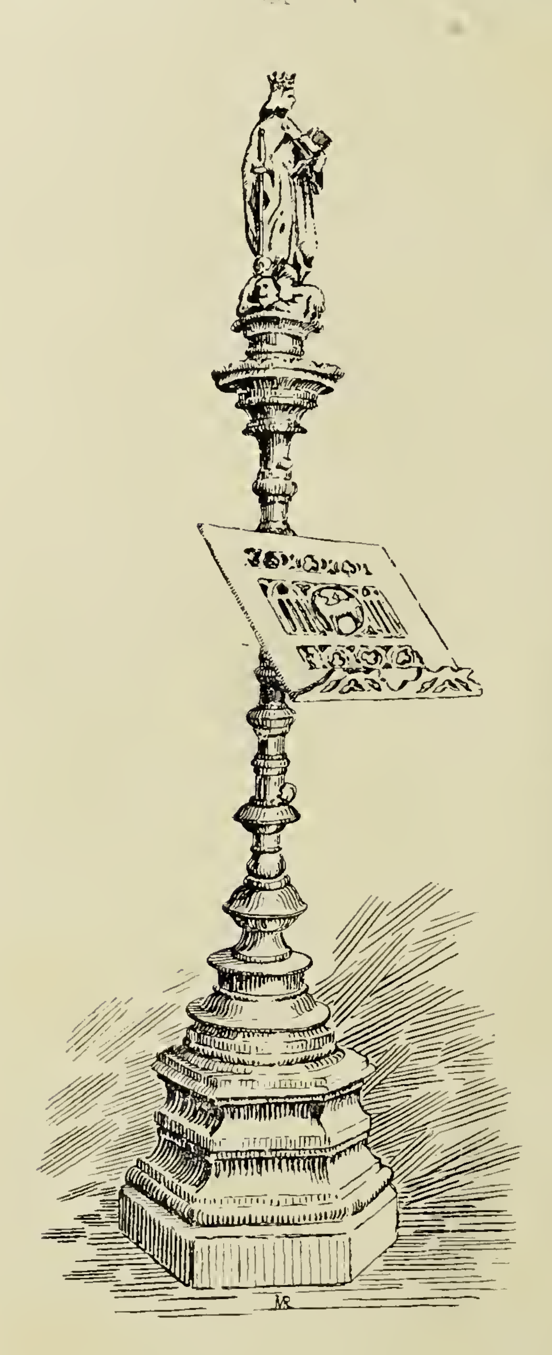
Quiévrain. — Dans ce village, mentionné dès le Xe siècle, un tumulus existait au lieu dit le Tomboit. Aux environs, on a rencontré une grande quantité d'objets préhistoriques et romains.

L'église possède un chœur ogival datant de 1500. Le vaisseau est du XVIIe siècle, de même que le clocher qui a été bâti en 1680 par Louis de Longpont, architecte de Valenciennes.

Quiévrain possédait un hôpital de Saint-Jacques fondé au XVe siècle par Jeanne de Lalaing. Son serment d'archers de Saint-Sébastien, institué en 1415 par Simon de Lalaing, seigneur de ce village, subsiste encore et conserve un beau collier de roi en argent, datant du XVIe siècle.

Saint-Ghislain. — Il ne reste que des parties insignifiantes des bâtiments de la célèbre abbaye fondée par Saint-Ghislain au VIIe siècle. Ils avaient été érigés en 1714 par Gabi, architecte de Lille et De Brissy, architecte de Mons. Les derniers vestiges des remparts dont cette ville était entourée ont disparu il y a 40 ans.

L'église paroissiale, de style ogival, date de 1565, et a été restaurée il y a quelques années. C'est le but d'un célèbre pélérinage des mères de famille et des enfants. On y trouve des objets d'art de valeur : une châsse romane du XIIe et du XIIIe siècle, ornée de ciselures et d'émaux champlevés représentant des vertus. Un lectrin aigle, œuvre de dinanderie que nous attribuons au XIVe siècle, car il porte les armoires de Gillion Le Ramoneur, prévôt de Mons, puis de Valenciennes (1317-1340). Il est supporté par un socle en marbre sculpté, style Renaissance; spendide chandelier pascal en cuivre, crénelé et ajouré, muni d'une broche sur lequel, hors du temps pascal se fixe une belle statuette de Sainte-Catherine. A la tige est fixé un lectrin ajouré avec l'Agnus Dei. Cet objet a été fondu en 1442 par Wuillaume Le Febvre, fondeur de laiton aux frais de Marie Follete, veuve de Jean Gervais. L'église de Saint-Ghislain a vendu ce chandelier à l'Etat, mais celui-ci en a fourni un surmoulage; couronne de lumières pédiculée portée sur un trépied, XVIe siècle ; repositoire ou ciborium du XVIe siècle dans la sacristie ; il se ferme par une porte en cuivre ouvragé représentant la Cène ; tryptique de 1607 représentant un gouverneur de la ville, sa femme et ses enfants, d'un bon mérite. En outre, l'église conserve une chaire de vérité et des boiseries en chêne Renaissance d'assez bon style, et une chasse en bois des SS. Lambert et Bellère, disciples de Saint Ghislain.



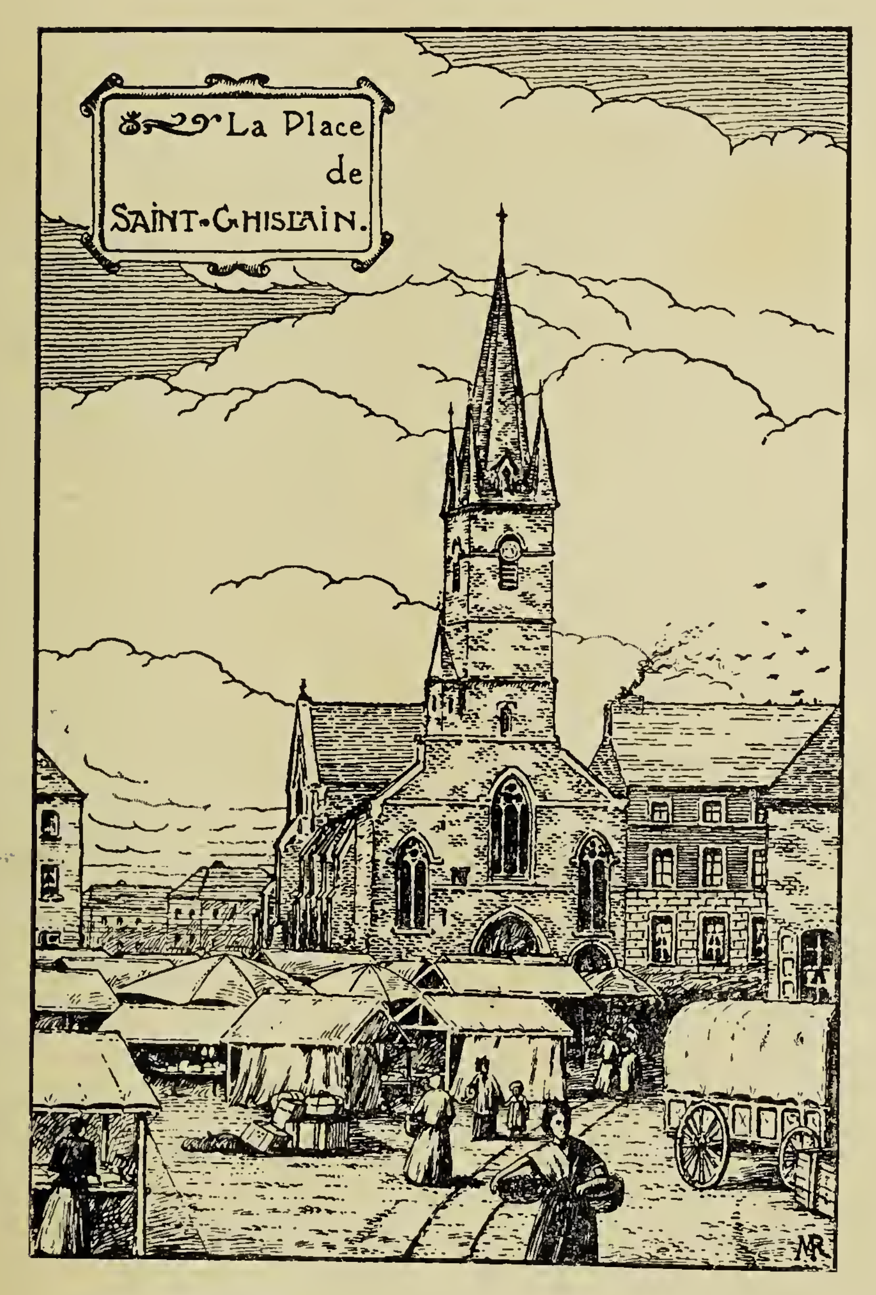
Chandelier pascal

Sur la place, on remarque un bâtiment de joli style construit de 1752 à 1753, sur les plans de Dom Durot, moine de l'abbaye. Il servait de halle au blé et d'hôtel communal. Il s'orne d'un coquet campanile avec crosse abbatiale, indiquant que l'abbé de Saint-Ghislain l'avait fait construire pour la ville.

Presque vis-à-vis, adossé à une pompe, se voit une sculpture gothique grossière représentant une ourse allaitant deux oursons, allusion aux supports des armoiries de Saint-Ghislain, qui sont une ourse et un aigle. C'était la base du pilori seigneurial. L'abbé était en effet prince de l'Empire et de Wihéries, comte de Basècles, seigneur de la ville de Saint-Ghislain et de dix-sept villages.

Un bel hôtel-de-ville, bâti depuis une dizaine d'années, s'élève à front de la place et a remplacé la porte d'entrée et des dépendances de l'abbaye.

Derrière le moulin, se trouve, sur la Haine, une arche très ancienne dont la pierre de clef porte une sculpture curieuse.



L'ancien hospice de Sainte-Elisabeth, fondé en 1560 et desservi par des sœurs hospitalières, possède une église bâtie en 1725-1729; on y conserve des objets venant de l'abbaye : douze toiles représentant des apôtres, peintes par André Davesnes artiste montois du XVIIIe siècle; deux tableaux de mérite figurant des scènes de la vie de Saint-Ghislain; un panneau vétuste, le « Martyre de Saint Jacques le Mineur »; enfin des chasses en bois de Saint Ghislain et de Saint Sulpice, de 1713 et 1737.

Signalons encore à Saint-Ghislain une gare, l'une des plus importante du pays, avec façade très ornée en pierre mais d'un caractère un peu lourd, une école moyenne renommée, des habitations modernes d'un joli style.

Sars-la-Bruyère. — Cimetière romain au bois du Temple, fouillé par M. de La Roche de Marchiennes. Sur ce village, existait avant 1310, une ancienne préceptorerie des Templiers, celle du Fliémet, qui devint ensuite la propriété des chevaliers de Malte.

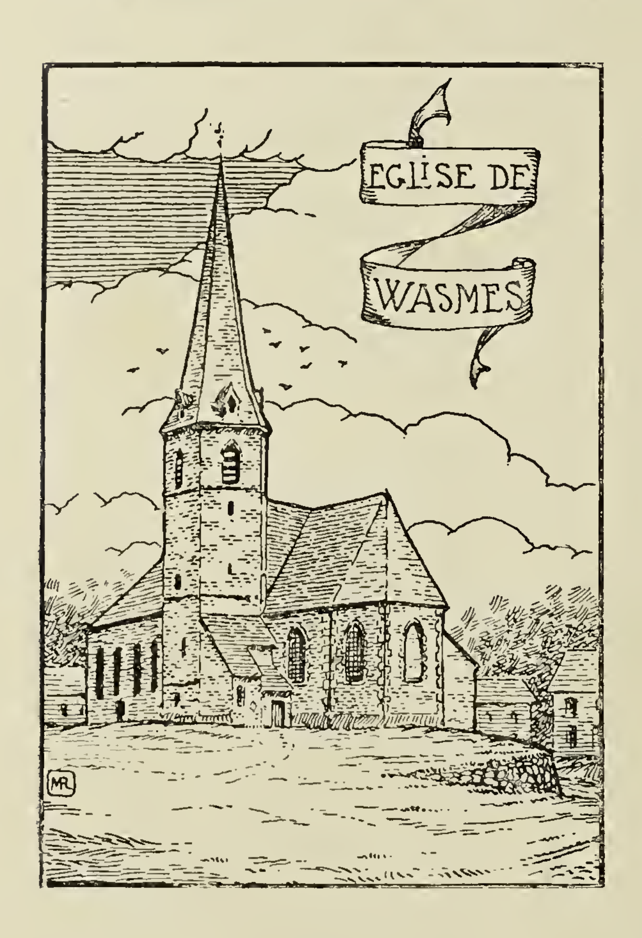
Thulin. — Cimetière belgo-romain au lieu dit le Marais, vers Montrœul-sur-Haine. Il a fourni des centaines de médailles et quantité d'objets curieux.

L'église bâtie en 1856 par M. l'architecte Louis Dethuin de Mons en style Renaissance italienne, ornée de stucs, est l'un des plus remarquables temples érigés de nos jours dans le pays.

Warquignies. — L'ancien château a été converti en brasserie ; c'était au siècle dernier, la résidence des seigneurs de Warquignies, appartenant à la famille des de Grouff d'Erkelenz, qui créa les charbonnages de la Grande Veine et des Tas sur ce village. On y éleva une machine Newcommen dès 1765.

Wasmes. — Village connu dès le VIIe siècle. On y a retrouvé nombre d'antiquités des âges romain et franc.

L'église est en grande partie du XVIe siècle. Le clocher est daté de 1606 ; il renfermait d'après la tradition, les plus belles cloches du Hainaut. Quant au portail de style classique, il a été élevé en 1828 par l'architecte montois Lefèvre père. Cet édifice conservait jadis de belles verrières historiées, figurant le chevalier Gilles de Chin, de curieux tableaux avec inscriptions se rapportant au combat qu'il aurait soutenu contre un dragon. Ils se trouvaient dans la chapelle de Notre-Dame, qu'il avait fondée. On ne les retrouve plus ; à leur place, se voit une grande toile de Van Lathem ayant pour sujet, ce combat légendaire.



Deux pierres sépulcrales du XVe siècle subsistent dans la muraille de cette chapelle et offrent des bas-reliefs à personnages. L'un rappelle Vital Lancelot et Jeanne Jonnette, sa femme, décédés en 1429 et 1445. Une autre dalle funéraire raconte l'emprisonnement à Audregnies et la mort de Pierre Druart, mayeur de Wasmes, tué par les Français en mai 1676. Il y a quelques années, on trouvait et on doit trouver encore dans cette église un curieux monument : c'était une sorte de charte lapidaire constatant le partage des bois de Wasmes entre l'abbaye de Saint-Ghislain et la commune, le 28 mai 1754, en suite de sentence du conseil souverain de Hainaut ; le sceau communal de Wasmes y était insculpté. La cuve baptismale, de forme hexagonale avec couronne de feuille ciselée est un beau morceau du XVIe siècle.

La ferme de la Cour-à-Wasmes, avec porte d'entrée et élégant colombier de 25 mètres de hauteur est occupée aujourdh'ui par les bureaux de la Compagnie des Charbonnages Belges. Elle a été reconstruite en 1772 par Jean Malengreau, entrepreneur à Quaregnon.

La légende de Gilles de Chin tuant un dragon dans les fonds de Wasmes est très populaire dans ce village et aux environs ; le fait qui y donne lieu est revoqué en doute et l'on croit généralement aujourd'hui que ce vaillant chevalier tua un crocodile ou un lion de haute stature en Palestine où il s'était rendu lors de la première croisade. Quoiqu'il en soit, la croyance vulgaire avait donné lieu à une figuration de combat semblable à celle du « Lumeçon » de Mons ; elle se donnait à la Pentecôte. Aujourd'hui encore « la Pentecoûte de Wasmes » est célèbre dans tout le Borinage. Le lundi, a lieu la procession de la Pucelette,

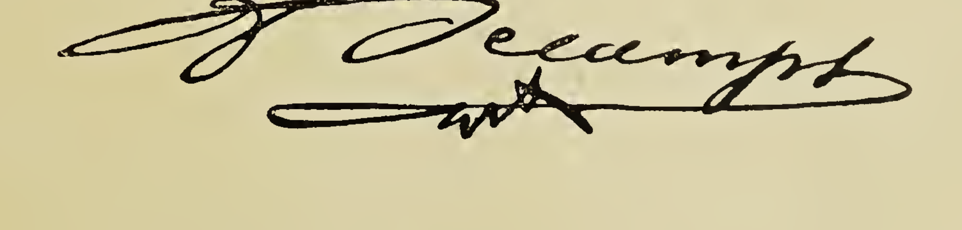
petite fille qui représente la Vierge, d'après les uns, une demoiselle sauvée de la gueule du dragon par Gilles de Chin, d'après d'autres ; un cortège va la chercher processionnellement à la demeure de ses parents pour la conduire à l'église, d'où elle est ramenée avec la même solennité.

Sceau de Saint-Ghislain

Le lendemain a lieu la procession du Tour Notre Dame ou de Wasmes, cortège qui part à 3-4 heures du matin du calvaire de Wasmes, va à l'église de Warquignies, puis à celles d'Hornu et de Wasmuël et revient par Quaregnon au dit Calvaire. Des savants ne sont pas éloignés de croire que cette cérémonie est très ancienne et se serait substituée au VIe siècle à une antique lustration païenne.

Wasmuël. — On y retrouve les traces d'une villa romaine sur le champ des Grands Euwis. Wasmuël était une dépendance de Wasmes au point de vue féodal et religieux.

Wihéries. — L'abbé de Saint-Ghislain s'intitulait prince de cette localité. Dans l'église, on voit un beau tableau du peintre montois Desoignie représentant une scène de la vie de Saint-Eloi. A remarquer aussi une belle ferronnerie gothique sur la porte de la Sacristie.





COUTUMES ANCIENNES

☘ PAR VALENTIN VAN HASSELT





Jadis le Borinage possédait bien des coutumes savoureuses. Hélas, elles tendent à s'effacer de plus en plus et à disparaître sous la poussée de la vie uniforme qu'engendre le cosmopolitisme de la modernité enfiévrée ! Que d'intéressantes et curieuses pratiques déjà perdues, qui, cependant, firent encore la joie de notre enfance et de notre jeunesse ! Que d'usages abolis qui donnaient au Borinage sa caractéristique spéciale ainsi que sa note pittoresque et attendrissante ! Notre vieux patois, lui-même, si rude, si imaginé et si savoureux, n'est-il pas en voie de déchéance ? Telles les races qui, par des croisements et des alliances impurs, s'abatardissent et perdent insensiblement les caractères essentiels qui les distinguaient.

Si pour beaucoup de nos coutumes, les vieillards, que nous interrogeons, doivent déjà actuellement faire de grands efforts de mémoire, quand nous faisons appel à leurs souvenirs, il en est d'autres dont la vision lointaine est nette encore et qui se présentent immédiatement à l'esprit quand nous évoquons les temps passés.

Ainsi, il ne faut pas remonter bien haut encore pour avoir entendu dire avec un soupir d'envie, par quelque brave femme, à un bambin : « Toi, au moins, tu seras heureux ! » Et dès qu'on l'interrogeait, la vieille commère répondait sans hésitation : « Tiens ! C'est parce qu'on a beaucoup crié : «*Screppe Salière!*» à son baptême. »

Et l'on aurait pu s'assurer aisément que, lors du baptême de cet enfant, ses parents avaient très bien fait les choses. En sortant de l'église, ils avaient largement distribué aux mendiants et à la marmaille empressée, *des liards, des mastoques, des bobons-marraine et des pois de chuque.*

Les gamins s'étaient battus et roulés dans le ruisseau, pour en attrapper le plus qu'ils avaient pu et ils s'étaient égosillés à chanter :

Crottes de tché ! Crottes de cat !
Si on n'rue gnié, l'aifant mourra !
El' parreingn'
C'ess't'ein crombeingn' ?
Ell' marraine
C'ess't'enn' crombenne !
Screppe salière !

Screppe salière ! Screppe salière ! C'est-à-dire « bonheur et vie douce pour le nouveau-né ! »

Les parents prenaient déjà, de cette manière, même les plus pauvres, par des générosités prévoyantes, certaines précautions pour l'avenir de leurs enfants ; ils ne tardaient pas à envisager avec inquiétude les maladies qui les pouvaient atteindre.

Les pélérinages à la Fontaine de Sars-la-Bruyère, à la Chapelle du Coron, et à la Chapelle de Saint-Ghislain, depuis longtemps reputés, étaient donc fréquentés très assidûement. Ne fallait-il pas par l'intervention supérieure de personnages sacrés, se mettre à l'abri des convulsions et de tous les accidents de l'allaitement et de la dentition ? Ne fallait-il pas leur protection bienveillante pour permettre aux bébés de faire rapidement leurs premiers pas ?

On complétait ces mesures de prudence, en faisant porter aux nourrissons des colliers faits de gousses d'ail ou de baies de rosier. L'on appendait aussi sur leur poitrine, un petit sachet de toile renfermant soit la patte de devant d'un *fouan* (taupe) — la patte gauche bien entendu — ou mieux encore un peu de *terre des trois pallées.*

Cette *terre des trois pallées* jouissait autrefois de vertus magnétiques et incomparables Sa réputation est, d'ailleurs, encore prônée aujourd'hui dans les campagnes voisines. Pour se la procurer, il fallait séduire un fossoyeur qui vendait, à cher prix, la terre des trois premières pelletées jetées dans une tombe comblée le jour de la Toussaint.

Hélas ! toutes ses multiples précautions n'empêchaient pas toujours les enfants de succomber à des accidents convulsifs ; et, dès que la mort avait clôs à jamais les yeux de ces pauvres petits êtres, on ne manquait pas de retourner contre la muraille, tous les miroirs de la maison.

Mais aussi, heureux et combien choyés, ceux qui, bien portants, grandissaient bercés dans le giron maternel, et s'endormaient aux sons de la vieille chanson, tant de fois dite et quasi oubliée :

Nannan, Ninette,
Racachez Barbette !
Barbette n'est gnié çi,
Ell' ess't'au fond dou courti,
Qu'elle cache à puns pourris
Eyé à poires blettes...
    Pou qui ?
Pou l'aifant qui brait toudis !
Nannan, Ninette !

Et la chanson, rhytmée par le balancement régulier de la chaise, se prolongeait indéfiniment jusqu'à ce qu'un souffle doux vint déceler à la mère attentive le moment de coucher Ninette dans sa corbeille d'osier.

Il est ainsi des airs qu'on aime à fredonner et qui éveillent dans les cœurs des souvenirs émus.

En grandissant, on allait chercher ses premières leçons à l'école du Magister du Village ou chez quelque vieille fille qui apprenait l'alphabet dans la *Croisette*. Ce livre qui était celui des débutants, avait inspiré ce quatrain drôle, aux générations anciennes :

Croisette,
A Bilboquette,
D'ai de sous
Tout plan m'malette !
Croisette !

Comme tous les refrains naïfs de cet âge, il ne vaut que par les assonances. L'enfance est riche en chansons de ce genre.

N'est-il pas amusant aussi, ce chant que l'on disait, par les doux soirs de Mai, en poursuivant les hannetons ?

Vicha par ci, hann'ton tondu !
N'vas-t'in gnié par là,
T'aras d'l'imbarras !
    Vicha par çi,
    T'aras dou plaisi !

A cet appel printanier, correspondait le méchant quatrain d'hiver qu'on lançait au passage des corbeaux :

Noirs Carbeaux,
Gris manteaux,
Roug's bounets,
Voleurs de blé !

Mais voici qu'une requête est clamée dans toutes les rues du village. C'est la Saint Jean. *A l'air d'ell' nuitte*, c'est-à-dire à la tombée du jour, les gamins vont de porte en porte, par bandes chantantes.

Seint Pierre a queyu d'vins l'puche,
Seint D'jean l'a rattrapé.
Bayez-nous enn' bott' de s'tragne
Pou rinscauffer ses piés !
Vive Seint-D'Jean !



« Les enfants vont chanter de porte en porte »

L'on quémande du combustible, et on reçoit abondamment des bottes de paille, des branchages et des fagots. De grands feux s'allument et flambent dans les carrefours. Des rondes s'organisent autour des bûchers. Partout, ce ne sont que chants et que danses, car c'est bien joyeusement que la Saint Jean est fêtée.

Plus tard, on ne se borne plus à demander de la paille et du bois, on mendie des boulets de charbon et la chanson se modifie ainsi :

Seint Pierre a queyu in l'puche,
Seint D'Jean l'a rattrappé !
I nous faut enn' briquette pou l'rinscauffer,
Ein maillet pou l'assoumer !

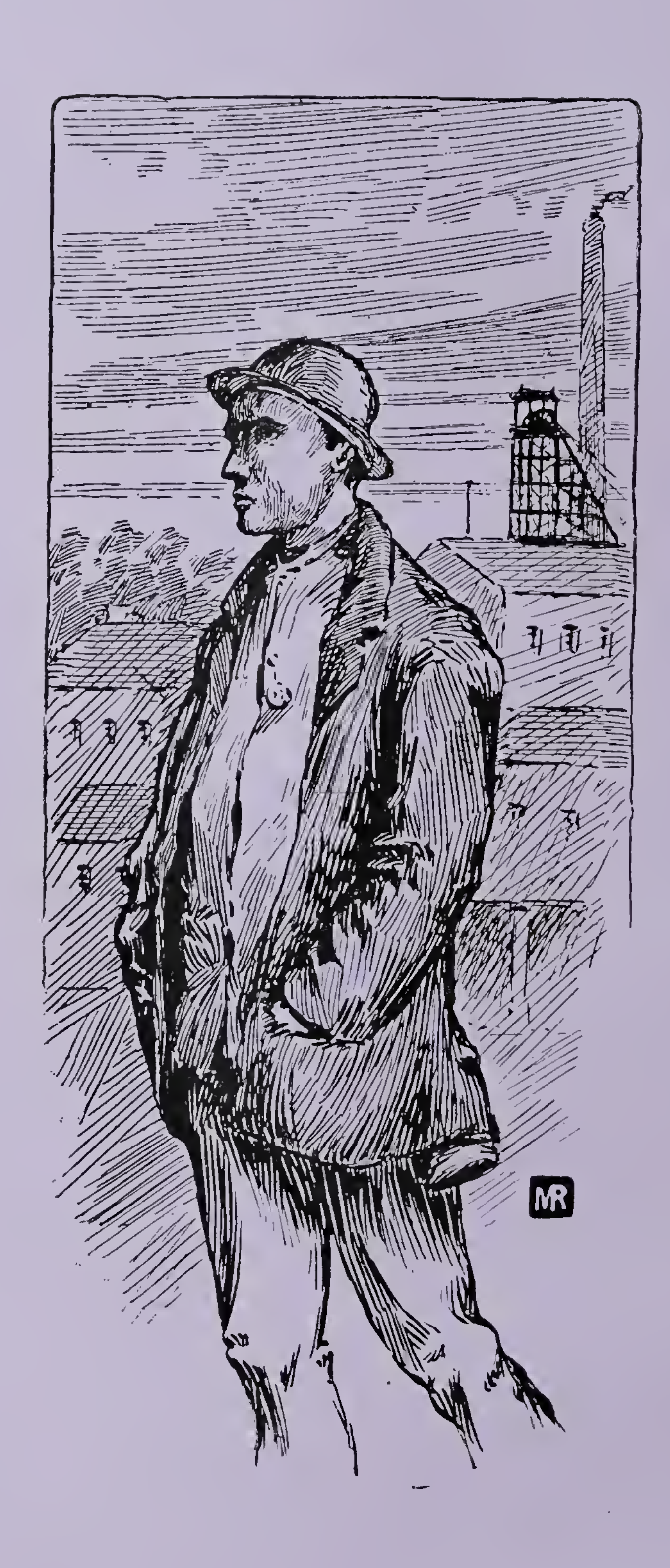
Mais, pourquoi, diable ! vouloir assommer à coups de marteaux Saint Pierre que le brave Saint Jean a sauvé de la noyade en le retirant du puits ?....

Si dans la région charbonnière, on célébrait ainsi la Saint Jean, à pareille époque, à Bougnies, en pays agricole, on allumait le *Grand Feu* ou *Feu Heureux*, avec de la paille également mendiée dans les fermes ; et l'on dansait au milieu des champs, jusqu'au pétillement de la dernière étincelle.

Quelque temps avant cette date, avait lieu la cérémonie de l'*Escouviou*...

Ah ! que cet *escouviou* doit rappeler de courses échevelées, de gambades, de cheveux roussis et de brûlures aux doigts à ceux qui y participaient et qui attendaient avec impatience son retour annuel !... Cet *Escouviou* constituait une pratique ancienne, en apparence bien étrange.

On allumait de grands feux dans les courtils, et chacun, garçons et filles, allaient arracher au foyer un brandon flambant ; puis, en avant, on s'élançait, et on jetait dans les ramures des arbres, surtout dans les vieux pommiers tordus. La torche s'élevait vivement d'un jet, cognait aux branches en dégageant un



TYPE DE MINEUR BORAIN

pétillement d'étincelles et retombait lourdement sur le sol. Vite, on la secouait pour raviver la flamme, et l'on se dirigeait à toutes jambes vers un autre arbre : tous ainsi,à leur tour, recevaient les baisers du feu. D'un verger à l'autre, les cris répondaient aux cris, les chants de joie retentissaient, tandis que dans la nuit, on voyait de toutes parts, jusqu'aux villages voisins, la flamme des brandons sillonner les ténèbres.

Et voici la menaçante prière qu'on adressait :

A l'Escouvion ! A l'Escouvion !
Porte pungn's ! Porte poires !
Porte chérises toutés noires !
Porte pungn's comm' dés boulets
Porte poires, plan dés catoires !
Poiriers, pumiers,
Si t'es bié querquié,
De t'virai vol'tiers !
Si tou n' baill's rié,
De t'abattrai,
De t' descomp'rai
In gros bastons
Pou l'Escouvion !
A l'Escouvion ! A l'Escouvion !

Puis, la coutume se modifiant, ce furent des torches enflammées, des falots faits de bouts de corde goudronnée que l'on jetait ainsi dans les arbres fruitiers.

Il y avait deux *Escouvions* : le petit qui avait lieu le premier dimanche de Carême, et le grand qu'on célébrait huit jours après.

A Wasmes, on disait : « *Escouviage* », et la chanson était celle-ci :

On s'couveye les pungn's et les poires ;
Les cherises s'ront toutes noires ;
Qui d'viess'nt'té comm' dés tiett's dé t'ché !
Dés p'tits, dés p'tits comm' dés radis.
Si tou port's bié, ed' t'ém'rai.
Si tou n'port's gnié, dé t' tû'rai,
De t' fricass'rai !

Des deux côtés, c'est la même prière pour obtenir une belle récolte de pommes, de poires et de cerises ; ce sont les mêmes menaces à l'adresse des plantations. La seconde chanson doit avoir été adultérée dans son texte et dans ses expressions ; elle est plus moderne de forme, moins patoise et moins bien coordonnée dans son ensemble.



Dans notre contrée, *Escouvion*, *feux St Jean*, et plus tard *Guinguette* et *Alion* marquent d'une façon indéniable la trace de la domination des Romains, qui y installèrent leurs mœurs, leurs coutumes et leurs croyances.

Vers le deuxième et le troisième siècle, ils occupaient notre pays et les marques de leur passage et de leur établissement se retrouvent partout encore.

Le camp romain de Givry, si merveilleusement conservé, le camp romain de Paturages et le camp romain de Roisin en font foi. N'avons-nous aussi les grandes chaussées Brunehault, qui, de Bavai, rayonnent dans le Couchant de Mons ? Que de monnaies, de tuiles et de poteries ont été trouvées dans notre Borinage ! A Givry, on a découvert des casques romains, et tout récemment encore, une superbe statue en bronze du Dieu Mercure.

Dirons-nous, vers Ciply, les cimetières gallo-romains qui ont été explorés, et dans les tombeaux desquels on a relevé toutes les armes, les urnes et les bijoux de cette époque ?

Notre patois lui-même porte encore l'empreinte de leur passage. Que dire, par exemple de cette phrase : « *Ravaitiez sus l'*ESTAULE, *comm' les* ARONDES *faît'nt daller leus* P'NAS ! ». Puis cette autre plus caractéristique encore : « *Les* GÉLINES *sont d'vins lés* PIONNES ». Combien de Borains comprendraient encore ces expressions presqu'oubliées aujourd'hui, qui signifient que « les poules sont dans les pivoines ».

Estaule, *aronde*, *ep'na*, *gélnes* et *pionnes* sont des mots purement latins. Et combien d'autres encore on pourrait ajouter à ceux-là !

Les Romains eurent un camp retranché à Paturages, à l'endroit appelé : « *Castiau dou Diâpe* », c'est-à-dire « Château du Diable ». Ce nom fut donné aux restes d'une villa dominant leur enceinte. Les anciens habitants de la commune, qui ne pouvaient s'expliquer la présence et la construction de murailles semblables en ce lieu, en attribuèrent l'érection au Diable ; et quoique tous les vestiges en soient aujourd'hui disparus, le plateau continue à porter ce nom. Ainsi se forment les légendes.

Les Romains séjournèrent longtemps dans notre contrée ; ils apportaient avec eux — les guerriers surtout — non pas la religion de leur pays, mais une religion qu'ils avaient adoptée au cours de leurs expéditions, et qui, grâce aux conquêtes de l'Empire, vint d'Asie, gagna la Germanie, la Gaule et l'Angleterre même : c'était la religion du Soleil, dont on relève les traces dans le voisinage de tous les camps et des chaussées.

Ces guerriers adoraient le Soleil et le Feu. « L'œil du soleil est le bienfait suprême », dit un hymne de Véda.

Le Dieu-Soleil, c'est le Mythra de Perse, le Baal de Tyr, l'Hélios des Grecs, l'Apollon de Rome.

Les hommes primitifs tremblaient devant le Soleil aux rayons d'Or, devant l'éclair de la foudre, en face des étoiles innombrables du firmament ; ils cherchaient à deviner le secret des planètes ; leur esprit vagua dans l'immensité des mondes ignorés, se confondit devant ces phénomènes incompréhensibles pour eux, en resta obsédé, confondu et en fit des divinités.

Le Soleil devint un Dieu. Au printemps, n'est-ce point lui qui fait fuir les sombres nuages de l'Hiver ? N'embrase-t-il pas le Ciel ? Ne réchauffe-t-il pas la

Terre ? Ne vivifie-t-il pas toutes les semences ? Ne fait-il pas germer les moissons, animer les forêts, fleurir les campagnes, et ne dore-t-il pas les fruits mûrs ? N'imposait-il pas ainsi à l'homme des premiers âges une admiration et un respect sans bornes ?

Chaque jour, le Soleil souverain jaillissait de l'Orient, fier et victorieux ; il régnait, il animait, fécondait, et vêtu d'une pourpre royale, il descendait au Couchant sur son char d'or, pour prendre un repos bien gagné.

La nuit, le feu devenait l'ami du foyer ; il les protégeait contre les froids de l'hiver, en illuminant gaiement les parois de la caverne ou de la tente. Les Dieux Lares l'entretinrent ensuite constamment, comme plus tard, les Vestales veillaient à son éclat perpétuel.

La Lune eut aussi sa place au rang des divinités : elle présidait aux enchantements, à la Magie, aux incantations, ainsi qu'à toutes les œuvres ténébreuses et démoniaques.

Déesse infernale, elle dirigeait les esprits malins et les monstres, faisait aboyer les chiens, provoquait les apparitions et menait le sabbat ; et les sorcières déroulaient leurs rondes fantastiques au clair de lune, dans les carrefours déserts.

Il n'y a pas bien longtemps encore que les sorcières de Warquignies, aujourd'hui disparues, tenaient, durant les nuits sombres, leurs réunions diaboliques sur les terris abandonnés et dans les clairières du bois.

Les sorcières de Sars-la-Bruyère avaient leur sabbat régulier au Rond-point des Chasseurs, dans le Bois-de-l'Evêque.

Les *Leus-Waroûes* (loups-garous) abondaient dans nos régions : ils parcouraient les campagnes vêtus de peaux de bêtes, secouaient des chaînes, grimpaient sur les saules, poussaient des cris lugubres pour apeurer les passants attardés.

Ces sorcières de Warquignies, de Sars-la-Bruyère et d'autres lieux encore, ces loups-garous étaient encore des vestiges des superstitions que nous léguèrent les soldats romains.

Nos ancêtres, d'ailleurs, eurent vite fait d'accepter ces idées étrangères. Ils lançaient des flèches contre le Ciel quand l'orage grondait ; ils allumaient des bûchers énormes à l'époque de la Saint Jean, pour saluer le retour du Soleil ; ils jetaient des branches enflammées dans les arbres, parce que le Feu, pensaient-ils, en provoquait la croissance.

Leurs coutumes se sont ainsi perpétuées à travers les siècles, sans que l'on en recherchât la signification, que des savants patients et ingénieux ont aujourd'hui étudiée et pénétrée.





Cette incursion dans les temps passés ne doit pas nous faire oublier la principale et la plus pittoresque des cérémoniques du Printemps, la véritable fête du soleil, concordant toujours avec l'Equinoxe : l'*Alion*.

L'air de famille que présente ce mot *Alion* avec le mot Hélios, Dieu

du soleil chez les Grecs, saute immédiatement aux yeux et aux oreilles. L'époque de la fête, son but, son caractère l'apparentent tout à fait avec les rites Romains, célebrant le retour de la fécondité annuelle.

Il y a quelques années, des amateurs curieux tentèrent de remettre en honneur cette vieille et licencieuse coutume sans parvenir à la faire réadopter.

La plus grande vogue allait à Paturages, aux *Alions* de la *Ceurière* et au *Cayat*, puis à l'*Alion Nicaise* à Wasmes, c'était l'*Alion Pâque*, puis l'*Alion Fasse*. On s'y pressait, on y dansait, on y chantait très librement, et on s'y énivrait.

Comme pour l'*Escouvion*, les fêtes de l'*Alion* débutaient le premier Dimanche de Carême.

Ce jour-là, vers une heure de l'après-midi, un long cortège se formait au cabaret, dans lequel devaient avoir lieu les danses. Sur une chaise fixée sur une civière, on installait une fillette tout de blanc habillée, couronnée de marguerites et portant à la main un bouquet de fleurs artificielles, entouré d'une dentelle de papier.

Huit *ménoires* formaient l'escorte. Les *ménoires* étaient les anciennes prêtresses de l'Alion : elles *menaient* les rondes, disaient les airs, initiaient les novices en leur apprenant les chants et en leur enseignant les gestes à accomplir.

Quatre des *ménoires* prenaient la civière sur leurs épaules ; les quatre autres les accompagnaient. Puis venait derrière elles, une longue troupe de femmes et de jeunes filles. Aucun homme ne pouvait prendre place à ce défilé.

On se mettait alors en marche, en chantant à l'unisson :

Nous d'allons qué l'Alion,
D'vins l'pochette D'jean Maton !

Elles annoncaient ainsi qu'elles allaient chercher l'Alion. Le second vers avait un sens local, se rapportant sans doute, à une personnalité autrefois en jeu.

Alors on entonnait une des rondes les plus entrainantes du répertoire obligé en cette circonstance. Les voix aiguës des *ménoires* au repos lançaient les couplets et toute la bande reprenait le refrain en sautant. Après avoir ainsi parcouru quelques unes des principales rues du village, on débouchait sur la Grand'Place, où les commères farandolaient gaiement autour de la civière jusqu'à la sonnerie des cloches annonçant aux fidèles l'ouverture des vêpres.

A cet appel pieux, le cortège se reformait, et toujours chantant, toujours gambadant et tournoyant, il se rendait à l'église.

On installait alors le trône et l'Alion sur une estrade disposée au milieu du chœur. Le prêtre chantait ses psaumes habituels ; il aspergeait la filette d'eau bénite, et toutes les femmes en joie, se remettaient en route à la suite des *ménoires* et de l'*Alion* sanctifiée cette fois, en criant plus fort leurs audacieuses chansons.

Mais maintenant elles entonnaient leur hymne d'allégresse :

V'là l'Alion r'trouvé,
O gué !
Preux chevalier !

Elles ramenaient triomphalement leur *Alion bénit*, en entrecoupant leur retour de stations et de farandoles jusqu'à la Salle de Danse.

Là, sur une large table, dans la plus vaste des chambres du cabaret, on avait édifié une espèce de baldaquin, dont les montants étaient ornés de papiers polychrômes et de fleurs en verroterie. Aux angles du dais, flottaient des nœuds de lustrine éclatante. Sous ce dais, s'asseyait la fillette personnifiant l'Alion.



Chaque branque évoluait autour de la déesse fleurie.

Tels étaient le temple, l'autel et la jeune déesse fleurie. Autour de celle-ci, évoluait, toute la soirée, en dansant pesamment en ronde, en balançant les bras et la tête, chaque *branque* formée de couples qui répétaient en chœur le refrain d'une chanson égrillarde, dont une *ménoire* disait les couplets sur un ton animé, avec des gestes malicieux et oseurs.

Une *branque* était formée de plusieurs couples et composée de *capiaux* et de *blancs-bonnets*, c'est-à-dire d'hommes et de femmes.

Chaque *branque* dansait à son tour, sa ronde en disant ses airs préférés. Souvent un accordéon pleureur accompagnait de son chant grêle, les cris des *branques* en goguette, et le refrain obligatoire, scandé par les piétinements des danseurs.

V'là l'Alion r'trouvé,
O gué !
Preux chevalier !

Les complaintes dernières ont perdu la grâce charmante et l'audace naïve des anciennes chansons : *Biau chevalier ! - La saison que tout' est in fleur. - Au d'bont de nou courti. - L'aloëtte cante ! etc. etc.*

La plupart de celles qui nous ont été transmises, sont perverties dans leur texte et dans leur sens ; plusieurs d'entr'elles sont amalgamées ; les plus récentes sont volontairement et brutalement licencieuses. Mais de la plus ancienne à la plus neuve, on constate aisément qu'elles sont empreintes des mêmes caractères : le réveil des passions et des désirs du cœur ainsi que leurs manifestations naturelles y coïncide avec le réveil de la nature et la poussée des bourgeons printaniers.

Aux temps plus reculés, ce n'était point une fillette qui se trouvait installée sous le baldaquin, mais bien une statue informe faite de pâte de froment. Alors, sur le coup de minuit, le dernier jour des cérémonies, ce pain était découpé en tranches qu'on distribuait à tous ceux qui prenaient part aux danses, et il était le plus souvent emporté et conservé précieusement au fond du tiroir de la vieille *dresse* de chêne.

Une signification spéciale, inexpliquée jusqu'ici, devait certainement être attachée à ce dernier détail, très particulier, d'une cérémonie tout au moins singulière dans sa mise en scène, dans sa célébration et dans son symbolisme.

C'est que nos populations Boraines naïves et crédules à l'excès, ont adopté toujours avec une facilité extrême, toutes les croyances plus ou moins mystiques et plus ou moins mystérieuses qui impressionnaient leur cerveau enfantin.

Si nous retrouvons dans ces rites simples, tous les vestiges de l'antiquité romaine, nous pouvons également constater l'influence lointaine des siècles disparus, sur toutes les manifestations extérieures de la joie publique.




insi en est-il de la *Guinguette*, aujourd'hui déformée et déviée de sa signification primitive, par le caractère de Kermesse villageoise qu'on lui a donné à tort.

Que viennent faire les Carrousels, les Diseuses de bonne aventure, les Saltimbanques et les Lutteurs en cette réjouissance printanière ?

La *Guinguette* ancienne se composait simplement de longues théories de promeneurs accourus de tous les coins du Borinage ; ils défilaient joyeusement et bruyamment dans les sentiers du Bois de l'Evêque, alors que les premières feuilles venaient de se montrer à peine dans les taillis, et que, dans l'herbe jeune, on voyait poindre les anémones roses, les primevères et les *ayets* (narcisses) d'or.

De toutes parts, on venait admirer la nature, s'énivrer d'air et de soleil, et manifester son contentement profond de l'*ervenue du temps*.

L'*ervenue du temps*, c'etait le retour du printemps, la réapparition du soleil sur l'horizon, ramenant la montée puissante des sèves nouvelles et ardentes dans les arbres et dans les cœurs.

Ah ! ce bois de l'Evêque si beau et si pittoresque avec ses sentes capricieuses se perdant dans les vallées, suivant les sinuosités imprévues des ruisseaux bavards et escaladant les versants accidentés, ses allées courant de la *Cave du R'mite* en passant non loin de la Fontaine, jusqu'au Pavillon, s'égarant vers Blaugies ou revenant vers le premier Rond-point, ses chemins herbeux filant sous les taillis, vers le cabaret Croatte, ou vous ramenant par la *Baraque-à-Ramons*, vers le jeu de quilles Blondiau ! Que de couples endimanchés ! Que de groupes joyeux et fous! On eût dit la prise de possession du Bois par tous les amoureux du Borinage.

Au XVIe siècle, ce bois était la propriété de la commune d'Eugies. Vers 1700, Fénélon, alors évêque de Cambrai, fut mis en disgrâce par le Roi Louis XIV,

dont il avait été le précepteur ; il s'était attiré l'hostilité de Mme de Maintenon et et la défiance de Bossuet. Un livre de Fénelon sur l'*Explication des Maximes des Saints* fut soumis à l'examen du Pape qui le condamna, et l'auteur dut quitter la Cour et se réfugier au fond de son diocèse, dans un coin duquel il trouva une retraite douce et calme. Fénelon vint se cacher à la *Belle-Maison* à Eugies, paroisse de son diocèse.

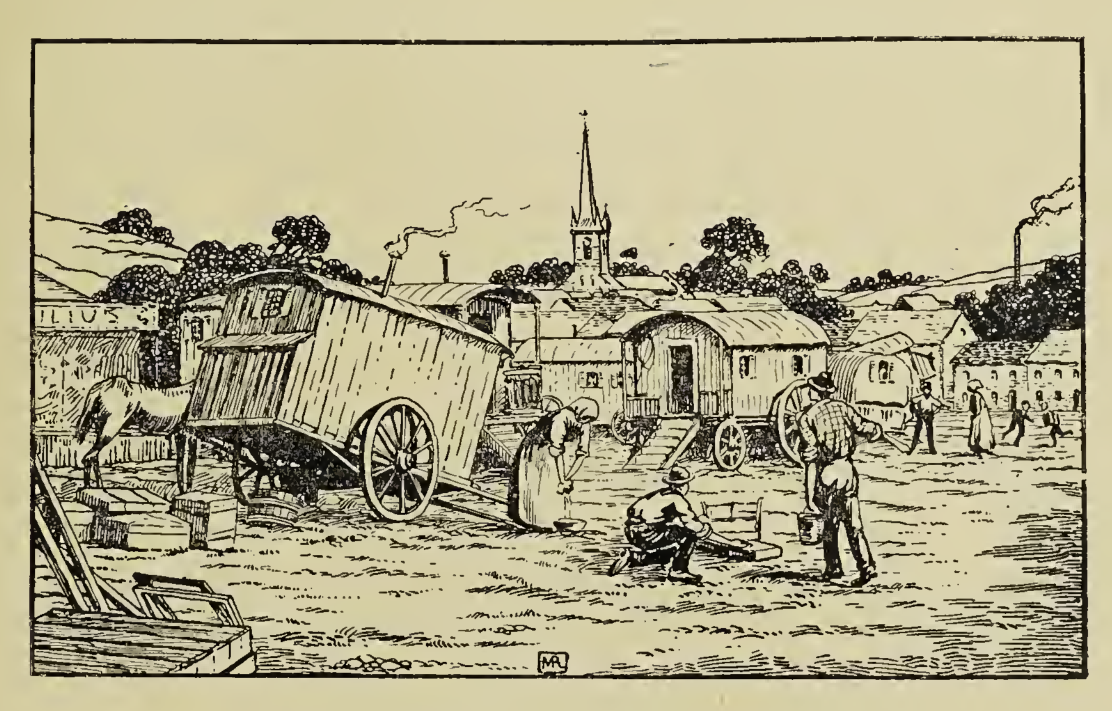
Pendant cet exil forcé, l'Evèque que l'adversité avait, dit-on, rendu bon et sensible, reçut en cadeau ce bois qui porte son nom.

Lors de la Révolution Française, le Bois de l'Evêque devint propriété nationale, et fut acheté quelques années après par M. Degorge d'Hornu, le créateur du charbonnage de cette commune.



Bien vite, cette fois, les Pâques nous amenaient à la Pentecôte, à *l' fameuse Pint'coûte de Wasmes*, qui constituait, après la Guinguette, la seconde grande réunion festivale du Borinage.

Ducasse, il est vrai ; mais cérémonie religieuse et légendaire surtout.



Les Pâques ramènent l'époque heureuse des ducasses.

N'est-ce point là-bas dans les fonds de Wasmes, quelque part du côté de la rue du Bois, en quelqu'endroit mal précisé de la vallée, que « *Messire Gielles de Chin, chambellan du Haynnau, seigneur de Berlaymont aussi de Chièvres et de Sars, de par sa femme Dame Ydon, occy, au XIIe siecle, un Dragon qui faisait grand Degast au terroir de Wasmes* ». La lance de Gilles délivra la commune et les environs de la terreur qu'y répandait le monstre dévorateur d'enfants, et permit en même temps de sauver la vie à une fillette retrouvée en la tanière.

Est-ce un fait réel ? Est-ce une légende bâtie sur un brillant exploit de chasse ? Quelle part l'ardente imagination du peuple et sa crédulité simple a-t-elle eue en cet évènement ? Nous n'avons pas ici à juger, puisque nous ne faisons que raconter d'antiques coutumes, mais nous nous souvenons avoir vu à la bibliothèque communale de la ville de Mons, la tête dudit Dragon, laquelle n'est autre qu'une tête de crocodile. Ce serait donc un crocodile que Messire Gilles de Chin aurait occis d'un coup de lance.

L'épitaphe de Gilles de Chin existe encore en l'abbaye de Saint-Ghislain où il fut inhumé. De cette inscription, il ressort que ce vaillant chevalier fut tué à son tour d'un coup de lance,à Roullecourt, vers la mi-août 1137, et qu'on lui fit des obsèques aussi solennelles que celles qui eurent lieu à la mort du *Roy Dagobert, fondateur de l'égle* (église) *de Saint-Ghislain.*

De ce haut fait, par lequel Gilles de Chin, sous la bienveillante protection de la Vierge de Wasmes, tua si adroitement le Dragon, est né un pélérinage, dont la célébration régulière et toujours fastueuse, se perpétue à Wasmes depuis cette époque.

Une jeune fillette représente l'enfant sauvée de la férocité du monstre. Le lundi de la Pentecôte,alors que commence le pélérinage,on présente cette *Pucelette* — ainsi la nomme-t-on — aux nombreux pélerins venus de toutes les communes des environs, et massés avec le public curieux autour du parvis surélevé de l'église. Toute gracieure dans sa robe blanche enrubannée de bleu, la fillette, debout sur une estrade, salue à la ronde, sourit et envoie de sa menotte blanche des baisers à la foule. Après quelques minutes d'exposition, elle rentre dans l'église, où se chantent des hymnes dévotieux.

Quoique déjà, le dimanche et le lundi, des pélerins aient fait, seuls et sans apparat la promenade obligatoire, ce n'est que le mardi que débute le grand jour du pélérinage.

Dès quatre heures du matin, après avoir entendu une messe, la foule croyante part pour faire le tour de la commune ; elle suit les confins étendus du village ; elle marche à la suite de la statue de la vierge, qui va de calvaire en calvaire, de chapelle en chapelle, se reposer et s'offrir à la vénération de ses fidèles, clamant des Ave et les répons des Litanies : au passage de cette vierge miraculeuse près du territoire de leur paroisse, les curés des communes voisines viennent, en grande pompe, la saluer et la bénir.

L'aube est née, colorée et brillante, et le cortège roule encore par les rues jonchées de sable, de roseaux, de feuilles et de pétales de fleurs. Aux toits flottent des drapeaux et des bannières. Sur les fenêtres sont érigés de minuscules autels formés de statues pieuses, de crucifix et de bouquets, entourés de chandelles à flamme tremblante.

Par les chemins poussiéreux et par les sentes des campagnes, quand le soleil, haut déjà sur l'horizon, brûle les nuques, les pélerins vont toujours, fatigués, lourds, énervés, priant d'une voix enrouée. On les voit défiler à la débandade, pieds nus, leurs gros souliers accrochés à l'épaule, dans les trèfles rouges et les avoines vertes.

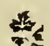


UNE OUVRIÈRE DE CLIQUAGE

Vers onze heures, aux sons bruyants des cloches, une procession brillante se rend au Calvaire à la rencontre du pélérinage. Le cortège s'avance majestueusement, musique en tête, menant triomphalement la gente *Pucelette.* Des prières sont dites auprès du grand Christ du Calvaire, et l'on ramène la statue de la Vierge et les pélerins à l'église.

De nouveau, la Pucelette, diadèmée de plumes, s'offre, dans sa robe brodée d'or, à l'admiration de la foule. Elle salue et sourit, puis, le prêtre jette sa bénédiction à la cohue des pélerins. Aussitôt, ceux-ci se dispersent sur le champ de foire, en quête d'un appel de saltimbanques ou d'un coin d'ombre pour avaler leurs maigres croûtes qu'ils trempent d'une pinte de bière.

Aujourd'hui la vogue du pélérinage et de la procession persiste encore. La population féminine est avide du spectacle, attendrissant pour elle, qu'offrent ces bambines frisées et pomponnées défilant en bon ordre, aux battements rhytmés des tambours de confréries, tandis que les mères tressaillent d'orgueil, en essuyant des larmes de joie, dissimulées à peine.



Un jour de douleur, quand le malheur ou le deuil frappait à leur porte, l'esprit désespéré, les membres rompus, les épouses et les mères ont formulé des vœux, afin que revienne la chance, que renaisse la santé ou que réapparaisse le bonneur. Réfugiées dans leur piété naïve et simple, asile de leur misère grande, elles courent aux Vierges réputées porter l'offrande de leurs lamentations, de leurs prières incomprises et de leurs maigres ex-votos.



Réfugiées dans leur piété naïve et simple, les femmes malheureuses courent aux Vierges réputées porter l'offrande de leurs lamentations.

On les rencontre par groupes pitoyables à la Chapelle de Notre Dame de Pitié, soit à la Chapelle de Wasmes, à la Chapelle du Coron, ou près de la Châsse du Grand Saint-Ghislain.

Et leurs tristesses s'endorment et se fondent à l'égrènement monotone de leurs chapelets de buis.



Il est un élément essentiel de ces cortèges antiques, qui est aujourd'hui disparu. On ne revoit plus, en effet, dans les processions, les corporations naguères vivantes et prospères qu'étaient les *confréries.*

Il y avait la Confrérie de la Vierge, celle de Ste-Barbe, celle de St-Arnould,

celle de St-Roch ; puis St-Martin, St-Eloi, St-Sébastien avaient aussi la leur. Bref, tous les Saints de l'église et tous les patrons des différents corps de métiers étaient honorés par tous les Confréries particulières.

Chaque année, ces associations présidées par leur *Mambour* respectif, participaient à un tir à la perche afin d'élire leur *Roi*. Les Confrères, l'arc sur l'épaule et le carquois au poing, défilaient derrière le tambour et le fifre, sous la soie flottante de leur drapeau brodé, et se rendaient sur la plaine où s'élevait leur *apâá*. Chacun des membres lançait à son tour une flèche, afin d'abattre quelqu'oiseau embroché à l'extrémité effilée des *vergueyons*. Quand le tir finissait, celui qui avait fait tomber le dernier oiseau était proclamé *Roi* de la Confrérie. A lui était échu l'honneur de parer sa poitrine de la *Toison d'argent* insigne de son autorité, et de parader à l'église ainsi qu'aux processions.

Aux chants aigüs du fifre, scandés par la sourde batterie du tambour, les Confrères, en pantalon blanc, en sarrau bleu et coiffés d'un chapeau haut, s'avançaient lentement et cérémonieusement, fiers du rôle important qu'ils croyaient remplir.



Derrière eux, marchait à cette époque, dans le cortège religieux, une autre confrérie bien plus importante : c'était celle de nos braves *Capitaines de Ducasse*. Confrérie indispensable, celle-là, car sans elle, pas d'aubades, pas de danses, pas de kermesses !

Pour être élu *Capitaine*, il fallait aussi faire preuve d'une grande adresse et d'une vigueur corporelle bien développée.

Quelques semaines avant les fêtes annuelles, on plantait au milieu de la Grand'Place, une perche au haut de laquelle était fixé un gros oiseau de bois.

Tous les concurrents venaient successivement jeter à tour de bras, une buche — un *berleingn'*, comme ils disaient — pour décrocher la *Biette* perchée à la pointe du mât. La lutte ne se passait pas sans péripéties drôles et amusantes, ni sans échanges d'invectives acerbes et pittoresques. Mais dès qu'un adroit joûteur avait fait choir la *Biette*, il y avait des explosions insensées de joie, de la part de ses partisans. L'heureux vainqueur devenait pour toute l'année, *Mèneux de Ducasse* et choisissait à sa préférence, les camarades qui devaient l'aider dans sa tâche convoitée.

Ah ! quant au cours de la semaine qui précédait la kermesse ils arrivaient décharger sur la Place leurs grands chariots remplis de sapins verts, abattus dans le bois de Ghlin, c'était déjà comme de la joie, qu'ils apportaient dans les branches ! Les gamins désertaient l'école pour courir à leur rencontre et pour les suivre dans leur travail.

Aussitôt nos *Capitaines* se mettaient à l'œuvre. Ils encadraient la place de hauts sapins ; ils en plantaient deux — les plus beaux — à la porte du *mayeur* ; puis ils dressaient les autres près des demeures des notables de la commune. On payait cher, alors, cet honneur. Ce sapin constituait une distinction qui désignait

les gens comme étant les plus huppés ; et la vanité aidant, les sapins montraient leurs têtes vertes dans toutes les rues.

Le Vendredi, il s'exhalait de toutes les maisons, des odeurs appétissantes de pommes et de pruneaux cuits. Les ménagères confectionnaient leurs tartes, et bien avisées, elles semaient de la farine en croix sur le devant du four, avant d'y introduire leurs belles patisseries dorées et les quelques *pagnons au chuque* fabriqués avec le surplus de la pâte.

Dans les rues circulaient des marchands porteurs de hottes et de bâtons à lanière, venus de Strambrüges et de Quevaucamps, criant : « *Piaux d'lief' ! Piaux d'lapeîn !* » et achetant les peaux des animaux sacrifiés pour les régals prochains. Plus avant, le marchand de cerises tapait sur le dos de son baudet qui portait deux énormes paniers plein de fruits rouges ; et il hurlait à tûe-tête : « *A cherises ! A cherises ! Pou dou fier et des claux* ! » Derrière eux arrivaient les *Capitaines*. Ils allaient donner des aubades et collecter l'argent nécessaire aux frais de la ducasse. Partout, ils étaient les bienvenus. N'apportaient-ils pas déjà un peu d'allégresse et l'espoir de grosses réjouissances ? Aussi, pour eux, était la première tarte retirée du four, la plus chaude et la plus odorante. On la leur faisait manger, en l'arrosant de lampées de bière mousseuse.

Mais qu'ils étaient beaux le Dimanche ! Coiffés de bicornes emplumés et la taille serrée d'une large ceinture rouge frangée d'or, bien tendue sur leur redingote noire, gantés de blanc, tenant une mince badine de jong cravatée d'une faveur rose, ils marchaient, fiers, à petits pas, pour ne point souiller la blancheur immaculée de leur pantalon. Chacun était accompagné d'une fillette frêle dans sa robe blanche et dans ses nœuds écarlates, qui était sa *Dame-de-place.*

Dès le matin, précédés de leur musique, ils arrivaient à l'église prenaient place au Chœur, pour la grand'messe, et tenaient rang après les confréries dans la procession, car ils étaient, eux, les héros du moment.

Quand ils avaient dîné chez leurs *Dames*, mangé la saucisse aux épinards, le lapin aux oignons et le jambon traditionnel, sans compter les tartes, ils promenaient les fillettes aux cadences de leur orchestre bruyant.

Le soir venu, ils menaient les danses ; ils formaient le rond, rangeaient les quadrilles, commandaient aux musiciens et percevaient à chaque ronde une dîme légère.

Leur gaieté tapageuse et leur jeunesse mettaient peu à peu en branle tous les *ducasseurs* et d'un coin de la place à l'autre, se déroulait une sarabande interminable.

Trois jours durant, ils poursuivaient ainsi leurs promenades, jusqu'à la nuit, avec leurs petites *Dames-de-place* et, toute la soirée, avec tout le village en fièvre autour d'eux, ils faisaient leurs sauts, tandis que leurs musiciens haut perchés sur des planches, lançaient aux échos leurs entraînantes variations.

La première Kermesse ainsi follement achevée, les vaillants Capitaines remisaient leurs jolis costumes jusqu'au *Seint-Muchet* (Saint-Michel) : leur rôle

devenait plus important encore pendant cette période, car elle se terminait le Mercredi par la fameuse journée des *Durmenés*, à laquelle devait succéder quinze jours plus tard le *Raccroc* et le *brûlage de l'Homme de s'tragne.*



Nos *Meneurs de Ducasse* recommençaient leurs rondes, leurs aubades et leurs danses avec un entrain plus endiablé et une fougue plus sauvage, et, quand se levait le jour des *Durménés* toute la population était sens dessus-dessous.

Etait-ce, ce jour, la revanche des petits et des malheureux que la misère tenait forcément éloigné des régalades et des goinfreries festivales, et qui, ce Mercredi, grâce à la générosité de tous, pouvaient à leur tour, s'emplir la panse de viandes, de tartes et de bières ? Etait-ce la revanche des époux tenus habituellement en laisse par les femmes, et qui, ce joyeux Mercredi, rompaient toute attache, quittaient leur foyer, pour une journée de gaieté pétulante d'ivresse et de folie ?...

Les *Durmenés* Paturageois n'offrirent jamais de point de ressemblance avec ceux de Jemappes, qui promenaient sur un âne, le visage tourné vers la queue, le dernier marié de l'année, grotesquement accoutré. Ils n'avaient point de parenté avec ceux de Cuesmes ou de Peissant, près de Binche.

Le jour des *Durmenés* était surtout la journée des pauvres qui pouvaient bien aussi goûter à bon marché aux réjouissances dont ils étaient privés le restant de l'année.

Journée de régals, de rasades, de farces naïves, enfantines et grossières !

Déguisés, grimés, peints, bariolés de rouge, de noir, de bleu, jambes nues et teintes, ou bien enveloppés de jupons, caracos et de cendrinettes blanches, les Durmenés s'organisaient par groupes derrière une viole ou un harmonica, ou un tambour, soit même une grosse caisse, et dès le matin, ils allaient de maison en maison, où on leur remettait des quartiers de tarte, des morceaux de jambon et de ròti, ainsi que des tranches de pain, qu'ils mettaient dans des paniers ou dans des hottes dont ils étaient porteurs. Ils absorbaient sur place la bière qu'on leur servait. Leur course était entre coupée de danses sauvages, de cris bruyants et de chansons drôles.

A midi, les plus sages rapportaient à leur famille le produit de leur quête, et tous s'en régalaient largement.

Puis les bandes se reformaient plus tapageuses et plus excitées que le matin. Et c'étaient alors des contorsions effrenées et des mélopées barbares qui se confondaient avec les timbres plus ou moins enroués des violes et des trompettes. Ainsi se passait la journée, en des saturnales sans retenue, en une orgie de boustifailles, de beuveries et de clâmeurs.

Le soir venu, tous les groupes revenaient sur la Grand'Place pour assister au *Compage d'ell'Boche.* De toutes les rues arrivaient des bandes de *Durmenés* en goguette, dont la démarche dansante et lourde était rhytmée encore à grand'-

peine par les tambours, les harmonicas, les orgues, les fifres et les grosses caisses. La cohue en liesse s'augmentait de tous les curieux du village et des alentours. A ce moment là, il se formait un tassement énorme, comme une houle humaine, marquée par les têtes et les épaules qui s'élevaient incessamment pour retomber aussitôt. Le sautillement sur place était, malgré la brutalité des bousculades, sans arrêt et sans repos.

Curieusement on se pressait autour du petit kiosque, au haut duquel, les acteurs connus allaient représenter le court et grossier Mystère du *Compage d'ell' Boche*.

Le patient, porteur d'une bosse énorme constituée par une vessie pleine de sang, était étendu sur une table et maintenu puissamment par des aides. Alors, le sacrificateur s'affublait de larges bésicles et mesurait de son compas le volume de la gibbosité ; il en établissait la largeur et la longueur à l'aide de son mètre ; il la répèrait, puis, après avoir longuement réfléchi, il tentait d'y appliquer la scie, ensuite il s'efforçait d'y faire mordre la varlope ; et, pendant ce temps, sous le théâtre, l'océan humain roulait ses vagues oscillantes, aux sons déchirants et et sauvages de l'enragée musique, toujours infatigable.

A plusieurs reprises, l'opérateur recommençait ses tentatives infructueuses : et, rien n'était effrayant comme le spectacle de tous ces visages rougis, noircis ou bariolés, mal éclairés par la flamme fumeuse d'un falot, et courbés sur le malheureux patient que l'on semblait vouloir cruellement torturer.

Enfin, la réflexion ayant porté ses fruits, le bourreau souriant et décidé, enfonçait profondément d'un coup de maillet, une gouge dans la vessie tendue ; et tout aussitôt giclait un large jet de sang qui inondait les spectateurs les plus rapprochés.

Ainsi débarrasée, la victime se redressait d'un bond vigoureux, et, là-haut, sur l'estrade branlande, s'élevaient des cris et des hurlements de victoire au milieu de sauts furibonds. La sarabande échevelée se continait ainsi, pendant que de toute la foule montaient des clâmeurs plus perçantes et des résonnances plus assourdissantes de musique, dans des poussées plus frénétiques et plus brutales.

Une heure plus tard, tout dormait au village, à part les ivrognes titubant dans l'obscurité des rues et des ruelles.



L'acte dernier des réjouissances annuelles était terminé : il ne restait plus à jouer bientôt, qu'un épilogue très touchant dans son symbolisme.

Le *Raccroc*, le vieux *Raccroc* allait mettre encore un peu de joie dans les cervelles, et beaucoup de mélancolie dans les cœurs.

Après un dernier Dimanche de plaisir, on voyait, dès le Lundi matin, la bande des *Capitaines* commencer sa dernière promenade ; pour la dernière fois de l'année, les galants lurons allaient parader et semer leurs aubades joyeuses, en exhibant l'*homm' de s'tragne*, c'est-à-dire, l'homme de paille. Ce dernier était

représenté par un manequin formé de paille dont on avait bourré des vêtements de houilleur et qu'on avait accroché au haut d'une perche.

Cet *homme de s'tragne* personnifiait la Kermesse. La lamentable défroque était promenée dans toutes les rues, entrainant à sa suite tous les garnements du village. Au soir, quand les beaux Capitaines avaient donné le signal de l'envol dernier des danses coutumières, ils faisaient accomplir à l'*homme de s'tragne* sa dernière tournée à travers la foule assemblée sur la Place, aux sons lugubres d'une marche funèbre pleurée par l'orchestre ; puis, formant au milieu de la cohue, une large enceinte, ils érigeaient la perche à laquelle pendait déformé, le triste symbole des joies accomplies.

Tout-à-coup, la flamme jaillissait, léchait en crépitant l'*homm' de s'tragne*, le pénétrait partout, le dévorait et s'élevait, victorieuse, dans le ciel noir, en craquantes étincelles... L'*homm' de s'tragne* n'était plus ; ses cendres chaudes jonchaient le sol battu par les danses. Les Kermesses étaient mortes, et leurs cendres parsemées — dès que le soleil du prochain printemps réapparaitrait à l'horizon — renaîtraient de nouvelles kermesses jeunes et vivaces, toujours chères à la jeunesse et aux cœurs énamourés.



Des pratiques similaires ont lieu dans beaucoup de communes. Ainsi, à Hyon, près de Mons, on enterrait la ducasse le jour des *Durmenés*. On recueillait tous les reliefs des repas copieux des jours de bombance, dans un grand cercueil, et du haut du pont, on le vidait dans la rivière.

C'était dans une charrette traînée par des ânes que l'on allait à Thieusies ramasser de maison en maison les restes des tartes et des jambons. Ensuite, toute cette mangeaille était étalée au milieu de la Grand'Place, sur des tables, et chacun pouvait aller se régaler à sa fantaisie, mais surtout, ceux-là que leur pauvreté empêchait de manger à leur appétit chez eux.

A Chercq, à Celles, on enterrait au centre de la Place, une large tarte que l'on avait processionnée dans toute la commune.

Dans le Haut-Pays, on personnifiait également la kermesse, par un grand bonhomme de paille affublé d'oripeaux grotesques. A Quévy-le-Petit, l'homme s'appelle *Béria* ; à Aulnois, on le nomme *Lambert*. Le dernier soir de la fête, on brûle *Béria* et *Lambert* aux sons d'une marche funèbre qu'accompagnent les gémissements moqueurs de la foule qni danse une ronde lente...

Ainsi, le peuple marque à sa façon — caractéristique, toujours — les sentiments qu'il éprouve.



Tout est éteint. La musique a tu ses accords lugubres... Octobre frappe à la porte du calendrier. Brrr ! !... Le vent froid commence à souffler et à mordre les oreilles.

La journée de travail accomplie, chacun rentre en sa demeure et

s'assied au coin de l'âtre, sous le haut manteau de la cheminée à bavolet rouge, près de la niche conservée encore, dans laquelle, autrefois, trônaient les Dieux Lares quand ils veillaient sur les foyers de nos ancêtres.

L'hiver est là avec ses giboulées, ses gelées et ses neiges ; il s'avance à grands pas. Alors est arrivé dans tous les villages borains, le moment si doux des *eschriennes*. On va s'assembler en rond autour de la cheminée hospitalière de la maisonnette du voisin. A la lueur d'une chandelle ou d'une pauvre lampe — souvent d'un crachet fumeux — les femmes tricotent automatiquement ; les aïeules font tourner la roue du char à filer et préparent la toile bise ; on redit les cancans du village ; on raconte les anciens exploits de Moneuse, ou ceux plus extraordinaires de Saint Pierre ; on récite des *faufes* ; on tremble au bruit des chaînes qu'agite, dans le verger un loup-garou méchant; parfois, on joue aux cartes ; on boit un gobelet de café, ou bien, les jours de grande fête, on vide une pleine jatte de vieille bière bouillante et bien sucrée, fleurant bon la cannelle, ce que les vieux appellent le *pet-de-vessie*.


Escrienne, à la lueur d'une chandelle ou d'une pauvre lampe, les femmes tricotent...

Alors, pas bien tard, car les veillées sont courtes, bien emmitouflé, la lanterne au poing, pour se guider dans le noir des ruelles, chacun rentre au logis calme et satisfait, sans souci et sans ambition.

Les *eschriennes* ne sont interrompues que le jour des Morts. Ne faut-il pas — devoir sacré — revêtir le grand mantelet sombre, et s'en aller allumer des chandelles et prier sur les tombes des aimés trop tôt disparus ?



Mais bientôt, pourtant, dans tout le Borinage, les *Campes* résonneront, les fusils et les pétards tonneront bruyamment, et les chants de joie retentiront... Saint Eloi est venu, annonçant l'arrivée de Sainte Barbe.

Forgerons et charbonniers se *bistoqueront* mutuellement, se régaleront les uns les autres de grandes chopes et orneront leur boutonnière de menus bouquets de fleurs artificielles multicolores. Ils assisteront en corps à la

Grand'Messe patronale, et partiront ensuite à pied à la foire de Mons, acheter pains d'épices et jouets.

Dès la veille, les mineurs n'auront pas oublié de descendre au fond de chaque puits de fosse, une statuette de Sainte-Barbe, dont la présence doit, selon eux, éloigner tout accident durant l'année.

Peu de jours après, les enfants que la visite de Sainte Catherine et de Saint Nicolas aura réjouis, attendront avec impatience la Noël, afin que le petit Jésus dépose sur leur oreiller une belle et grande *cougnolle*.

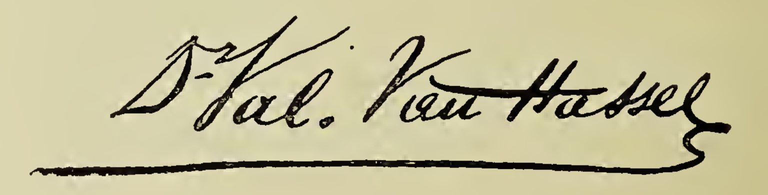


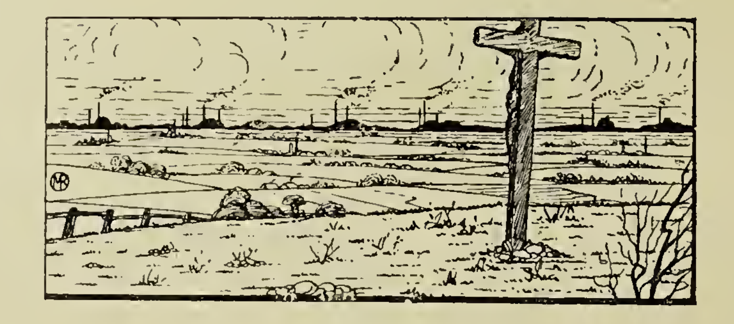
Le cycle annuel va recommencer alors avec le jour si désiré des *Bon-ans*, pendant lequel on psalmodiera partout la vieille antienne :

Bon An, Bonne Année,
Em' panche est troée ;
Bayemm' enn' auflette
Pou mett' tout' au d'vant,
Eié ein gros Bon An
Pou mett' au mitant !

Bientôt recommenceront les courses au travers des guérêts durcis ; on crossera et l'on suivra à perdre haleine une *cholette* (soule) de néflier bien pesante.

Ainsi, l'on atteindra la venue du soleil nouveau qui réchauffera les ardeurs engourdies, et qui fera éclore à souhait les réjouissances vivement attendues.





Le Martyrologe du Travail

☘ par Valentin Van Hasselt





uand on voit vivre la houillère, on ne peut s'empêcher de la comparer à un être gigantesque fonctionnant sans repit, dans le travail et dans le sommeil, jusqu'à l'heure de la mort. Elle respire, se meut et s'agite, se repose et pâtit des grèves et des catastrophes, puis, guérie de ses souffrances, se reprend à peiner avec plus d'activité et d'énergie.

Elle est, aux jours de labeur, semblable à une ruche immense où bourdonnent d'infatigables abeilles.

Il est impressionnant et admirable, le spectacle de son vaste chantier, où roulent sourdement les wagonnets, où résonnent les pontons sous la foulée claire des sabots des hiercheuses, où se déverse à grand fracas le charbon brillant, et où se rassemblent en groupes animés les mineurs prêts à descendre dans ses entrailles. Là, ces vaillants aiguisent les outils qui doivent attaquer la roche ; là, ils vont chercher leurs lampes, et là, au bord du gouffre, ils s'entassent à demi-ployés, dans les cages prêtes à plonger au fond du puits.

Là-haut, le mécanicien serein et impassible, concentre toute son attention sur le maniement du levier de sa machine ; sur lui repose le soin de vies nombreuses ; sa main, son œil et son cerveau agissent avec une merveilleuse précision.

Ici, les taqueurs musculeux surveillent l'assise des cages, s'arcboutent aux

chariots pleins, que de fortes filles vont renverser dans de larges trémies.

Plus loin, résonnent sur l'enclume les marteaux de la forge. Ce ne sont que heurts, que tapages, que cris, que chants ! Quelle intensité de vie, qui, par le long câble d'acier mouvant se communique au réseau compliqué des artères sombres de la mine !

Dans ces voies souterraines, dans ces bouveaux profonds et dans ces tailles sans fin, face à la roche qui résiste, ou au charbon qui s'éboule sous le pic, quelle dépense d'énergie et d'intelligente sagacité, quelle exubérance d'appels, de colloques et de refrains !

O la belle humeur, le courage tranquille et l'insouciance du danger !

Les chariots roulent, les sonnettes tintent, les cages montent et descendent. Le cœur de la mine bat puissamment, à rythmes égaux et répand dans toutes les directions un sang généreux et vivifiant.

Mais la corde se rompt, l'eau envahit les voies, le grisou éclate, asphyxie, brûle et renverse tout sur son passage... La houillère meurtrie souffre, gémit et se plaint... Alors, dans les corons du voisinage jaillissent d'amères larmes et de toutes les gorges sortent des hoquets et des gémissements poignants...

La Mort a passé par là, emportant avec elle, les victimes qu'elle a faites.



Ah ! qu'il serait long et pitoyable à dresser le Martyrologe de nos charbonnages ! qu'il serait pénible à établir le nombre des familles frappées au cœur par la disparition soudaine de ses enfants chéris ! Qu'il serait navrant le spectacle des veuves endeuillées et des fillettes en pleurs !

Comme la mer et comme l'usine, la Houillère frappe en aveugle et broie ceux qui l'aiment et qui se nourrissent d'elle !

Si le cœur humain qu'on dit inconsolable n'enregistrait pas des impressions de durée limitée, et si les évènements, dans leur marche successive, ne venaient pas effacer peu à peu, les peines et les regrets, les larmes ne tariraient jamais et les crêpes resteraient arborés perpétuellement.

Mais l'oubli est un baume bienfaisant, puisqu'il efface vite du souvenir les malheurs passés et qu'il ne laisse qu'une place bien restreinte pour les chagrins présents, conservant encore à tous, assez d'énergie pour se raidir contre la souffrance et pour recommencer de nouvelles luttes contre le sort.

Ainsi est faite l'humanité.



Dresserons-nous une nomenclature avide des catastrophes dont fut témoin le Borinage ? Non ! Mais nous voudrions rappeler quelques-unes des plus importantes et des plus dramatiques.

D'anciens houilleurs ont perpétué le souvenir d'un accident qui sur-



DEVANT LA BARAQUE

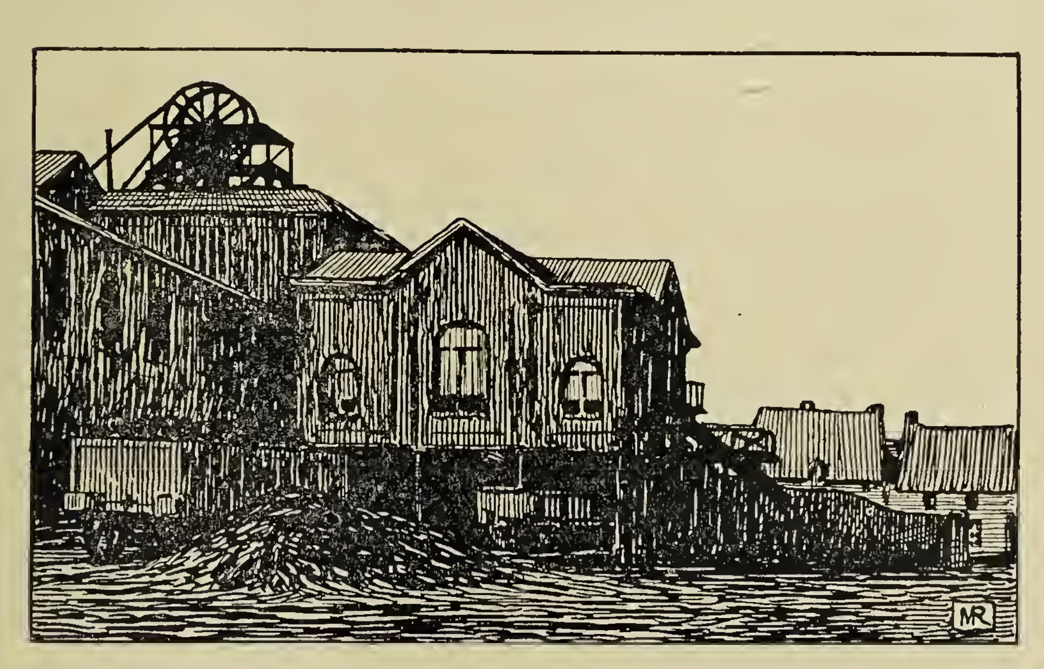
CLICHE DE M. V. VAN HASSEL

vint en 1818, au puits Monseigneur à La Bouverie, en face de la fosse actuelle du Grand-Trait. L'eau envahit subitement un bouveau situé à la profondeur de 103 mètres. Quelques ouvriers furent noyés, et d'autres purent se sauver au sommet d'un cayat, haut de 70 mètres, où ils restèrent bloqués, pendant deux jours, sans lumière et sans pain. On put enfin les ramener, après épuisement de la mine.

Si, au milieu de tant d'autres, ce sinistre n'a pas été oublié, c'est qu'un fait particulier qui frappa fortement l'imagination populaire, l'accompagna. Un prêtre vint, en surplis blanc, réciter, auprès du puits, l'Evangile St-Jean ; il roulait une clef entre ses doigts ; la clef tomba par terre ; et le prêtre déclara que cet incident présageait qu'il y avait encore au fond des créatures vivantes. Son oracle se réalisa.

Mais, en 1837, au puits de Ste-Victoire, quand un semblable accident fit 27 victimes, la prédiction du curé ne fut malheusement pas suivie de sauvetage. L'abîme ne rendit aucun ouvrier vivant ; même, on ne put atteindre les cadavres, dont quelques uns furent seulement retrouvés en 1863.

De ces époques lointaines, on rappelle encore l'accident sensationnel de 847, qui eût lieu à la Cour de l'Agrappe, puits qui devait être, plus tard le théâtre de tant de catastrophes retentissantes. A cette époque il n'existait pas encore de ventilateur, et l'aérage des mines se faisait au moyen de grands foyers. C'est à l'un de ceux-ci, qu'un courant énorme de grisou vint s'enflammer. Une gerbe de feu jaillit de la bure, fit sauter le bâtiment d'extraction et projeta au loin d'énormes madriers qui retombèrent jusque dans les maisons du voisinage.



La Cour de l'Agrappe.

Nous possédons des détails précis et circonstanciés au sujet des explosions de grisou, surtout à partir de l'année 1866.

Ces explosions sont rangées en différentes catégories, suivant la cause qui les ont provoquées ; elles sont occasionnées surtout par l'emploi des explosifs, par la rupture accidentelle d'une lampe, ou par l'émission subite d'une quantité considérable de grisou venant s'enflammer à un foyer extérieur.

Ce fut une cause de cette dernière catégorie qui provoqua en Février 1865,

à la fosse de St-Catherine une catastrophe qui eut dans tout le pays un retentissement profond. Un dégagement instantané de grisou eut lieu à l'étage de 468 mètres ; le gaz fit érruption avec une telle violence, qu'il envahit immédiatement tous les travaux, et qu'il s'éleva, en passant par le puits d'extraction à la surface.

En passant à l'étage de 443 mètres, le grisou s'alluma à une lampe défectueuse, fit périr tout le personnel de ce niveau, soit 57 hommes, puis s'alluma au jour, à un foyer, dans le bâtiment de la machine, brûla les ouvriers, fit sauter la toiture et mit le feu au câble d'extraction.

Déjà antérieurement, en 1863, au même puits, 17 ouvriers avaient perdu la vie, dans des circonstances identiques.

Ce coup de grisou de St-Catherine est un de ceux qui font encore frémir les cœurs, dans le Borinage, quand on en évoque le pénible souvenir.

En 1866, l'explosion d'une mine, dans un bouveau, au Grand-Trait, détermina la mort de 14 mineurs. La même cause provoqua, en 1868, la catastrophe du charbonnage des Produits. Ici, à un moment donné, et sans qu'on eût le temps de s'en apercevoir, la voie s'était remplie de grisou, filtrant par des fissures, d'une couche inférieure abandonnée depuis longtemps.

Un dégagement instantané tua, en 1874, au charbonnage de Belle-Vue à Dour, 9 ouvriers.

Que de vies ont éteint ces échappées accidentelles et imprévues de grisou.

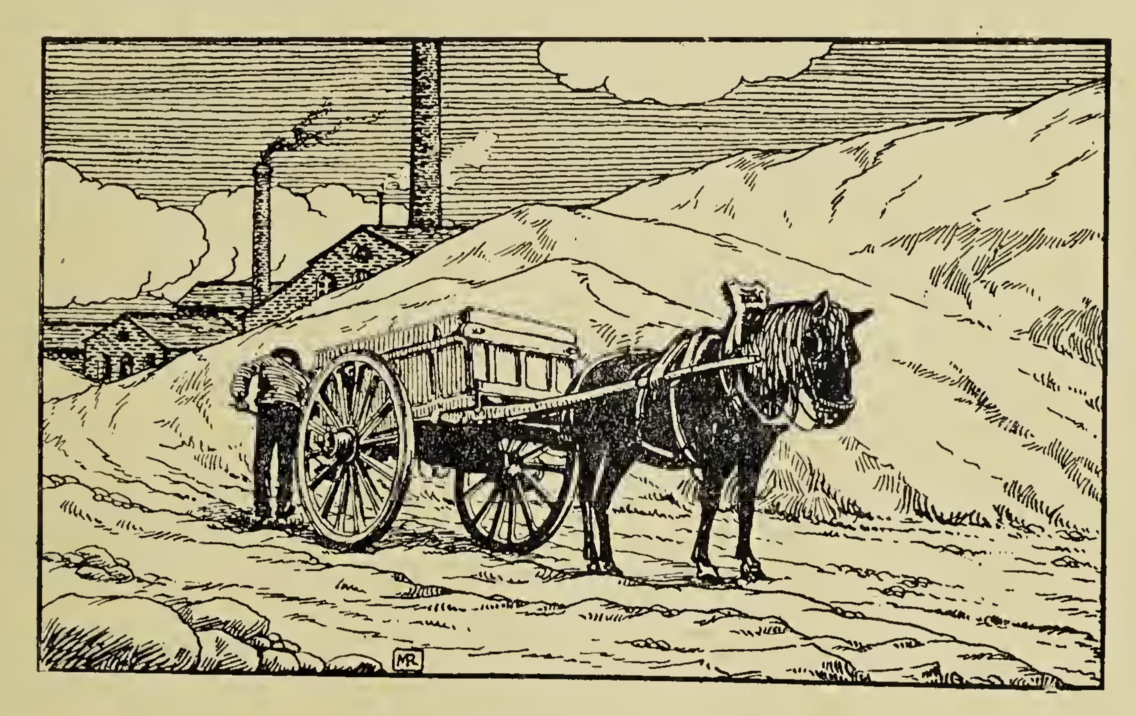
Le 29 Juillet 1874, à l'étage de 180 mètres, au puits de la Cour de l'Agrappe, il se produisit une éruption subite de gaz accompagnée de la projection d'un volume considérable de charbon pulvérisé. Le grisou remonta dans le bouveau, puis dans le touret et gagna le puits d'extraction où il vint s'enflammer aux lampisteries de 520 et de 405 mètres, et brûla les ouvriers et les chevaux qui se trouvaient aux accrochages de ces niveaux. Les six hommes du bouveau de 180 mètres périrent asphyxiés.

Ce fut 112 cadavres que l'on remonta du fond de ce même puits, en 1875, aux étages de 520 mètres et de 560 mètres. Cette catastrophe resta mystérieuse entre toutes ; ni les investigations les plus minutieuses, ni les hypothèses les plus ingénieuses ou les plus osées ne parvinrent à en établir la cause. Un seul détail fut à retenir de l'enquête, et ce détail est épouvantable : la veille du sinistre, une main avait écrit grossièrement à la craie, sur le flanc d'un wagonnet, cette phrase menaçante : « Demain, tout sautera ! » Les ouvriers qui lurent ces mots n'y attachèrent aucune importance ; mais le lendemain, tout avait sauté, et de nombreuses victimes innocentes jonchaient le sol des galeries.

Il devait être maudit, ce puits de la Cour ; et les mères et les femmes ne devaient le regarder qu'avec des yeux remplis de haine et d'effroi. Insatiable dans ses tueries, il faisait, le 17 avril 1879, 121 cadavres à la fois. Il se produisit alors une véritable explosion volcanique qui fit sauter les bâtiments, qui les incendia, et qui bouleversa tous les travaux du fond. Les péripéties effrayantes de ce drame durèrent près d'une semaine.

Vers 7 heures et demie du matin, les ouvriers du jour virent que l'aérage

avait changé de direction, et qu'il sortait du puits des nuages de poussière ainsi que du gaz. Tout-à-coup, le grisou, envahissant le bâtiment, s'alluma au foyer du mécanicien, situé à 23 mètres de distance de la fosse, remplit de flammes toutes les chambres et brûla quatorze personnes, dont trois succombèrent à leurs lésions.



Chargeur de terril.

Immédiatement, le feu prit aux charpentes et au châssis à molettes ; leurs débris enflammés obstruèrent, en tombant, l'orifice du puits aux échelles, et rendirent ainsi inabordables les abords des puits d'exhaure et d'extraction.

Le grisou continua à sortir du puits avec violence, en formant, à chaque irruption, une gigantesque colonne de flammes qui redoublaient l'intensité de l'incendie du bâtiment extérieur. Vers dix heures, quand cette gerbe s'éteignit enfin, on entendit une détonation violente qui venait de l'intérieur de la mine. Cinq autres explosions, tout aussi fortes, eurent lieu successivement. Puis, vers midi, une dernière détonation terrible éclata, qui, montant des profondeurs de la houillère, se répercuta brutalement au dehors et renversa une muraille.

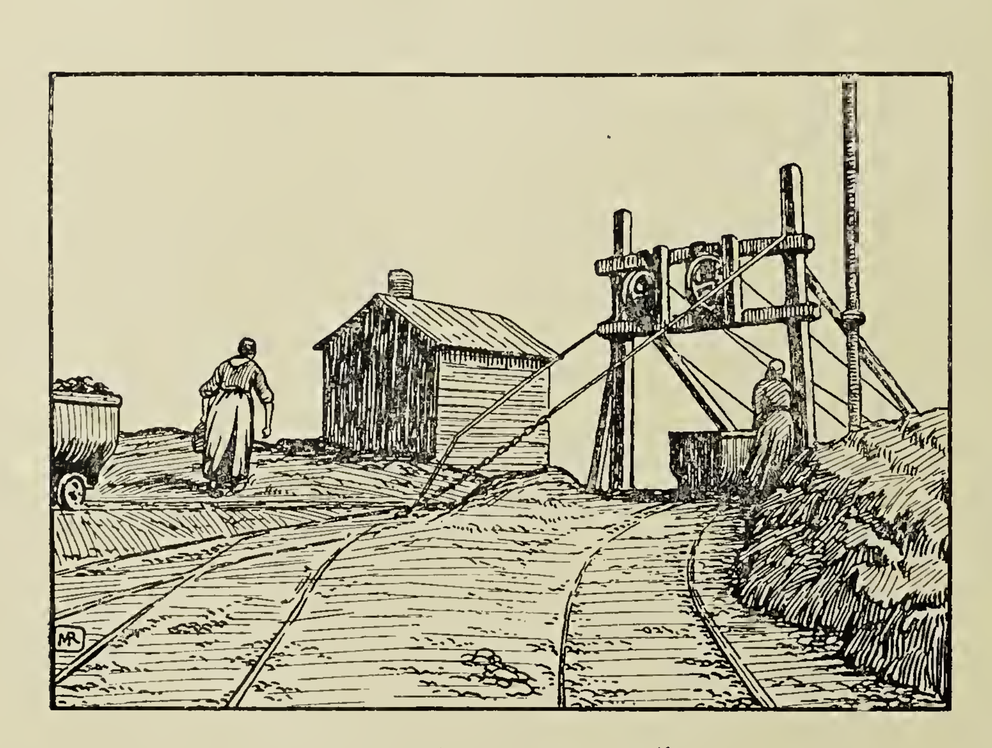
En face de phénomènes aussi terrifiants, aussi soudains, aussi prolongés, aussi divers dans leur épouvantable manifestation, que pouvait-il être advenu des deux cent neuf personnes qui se trouvaient dans les travaux intérieurs ? C'est ce que se demandaient avec une anxiété croissante, non seulement les ingénieurs du charbonnage et du corps des mines, mais surtout ceux-là qui composaient la foule immense et terrifiée, qui, du village et de tous les coins du Borinage, était tassée autour de la houillère.

Dès les premiers temps de l'incendie, M. Bouchez, le directeur des travaux des Charbonnages Belges, avait fait arrêter le ventilateur pour permettre à l'air pur de descendre dans la mine, puisque le dit ventilateur ne pouvait plus apporter aux ouvriers emprisonnés que les gaz qui sortaient du puits d'extraction.

Cette manœuvre sauva de l'asphyxie les hommes dont on opéra plus tard le sauvetage

Enfin, vers trois heures de l'après-midi, on put localiser l'incendie et déblayer l'entrée du puits aux échelles. Il fallait alors un courage héroïque pour s'aventurer dans les dédales de cette mine en feu, qui récélait sans doute des dangers innombrables. M. Jules Jacquet, ingénieur au corps des mines, et M. Arthur Delsaux, conducteur des travaux au charbonnage n'hésitèrent pas, et les premiers, ils descendirent. Leur avancée fut lente et pénible ; sur leur parcours, ils rencontrèrent des outils, des calottes de cuir abandonnées qui leur démontrèrent que des ouvriers avaient tenté de se sauver par cette voie, qu'ils s'étaient avancés jusque non loin de l'orifice, et que, pour une cause quelconque, ils étaient redescendus. Au premier touret, à 82 mètres de profondeur, ils trouvèrent 19 mineurs asphyxiés. Enfin, vers 8 heures du soir, ils remontèrent, ramenant 87 ouvriers vivants qu'ils avaient trouvés derrière la porte que masquaient les cadavres.

Les explorations furent reprises, mais au-delà de 405 mètres, des éboulements considérables arrêtèrent les sauveteurs. Par le puits d'exhaure, les mêmes obstacles fermaient la route, à partir de 465 mètres.



Ouvrières sur un terril.

Le 19 Avril au matin, soit au troisiéme jour de l'accident, les hommes revinrent du puits d'exhaure racontant qu'ils avaient entendu des cris lointains, mais qui paraissaient provenir de l'étage de 550 mètres. En effet, après quelques tentatives, on fut convaincu de l'existence de cinq houilleurs, bloqués derrière un éboulement à proximité du puits, Aussitôt, on hâta le placement d'un châssis à mollettes provisoire dont on avait antérieurement commencé la construction et le soir même au milieu d'une foule émue et attentive qui avait envahi les ruines du bâtiment, M. l'ingénieur Bouchez, accompagné de deux porions, Grégoire Rousseau et Félicien Lheureux, prenait place dans le cuffat et tentait l'exploration du puits d'extraction. Elles semblèrent longues et anxieuses, les quelques heures qu'ils passèrent avant de revenir à la surface... Ils n'avaient pu descendre au-delà de 430 mètres, tant le puits était obstrué par des sommiers et par des

débris, tant l'eau tombait sur eux de toutes parts et parce qu'il ne leur restait plus qu'une seule lampe allumée.

Mais ils avaient pu faire parvenir des vivres aux survivants.

Le lendemain, les cinq *escappés* furent heureusement remontés.

A ce moment seulement on put aborder la mine sur différents points à la fois. Les 87 ouvriers échappés le premier jour, avaient déclaré que ce n'était ni a l'étage de 550 mètres, ni à l'étage de 520 mètres, que s'était donné le coup de grisou. Quand ils avaient vu le renversement de l'aérage, tous les hommes de l'étage de 550 mètres étaient revenus au puits où tombait des débris enflammés, puis ils étaient remontés à l'étage de 520 mètres. Comme le grisou avait éteint leurs lampes, ils restèrent un certain temps, rassemblés, dans l'indécision ; un grand nombre, y compris les porions et les surveillants grimpèrent par le puits aux échelles ; mais les 83 restants qui avaient craint de les suivre furent victimes des explosions qui se produisirent dans la suite. Même quelques-uns furent projetés dans le puits d'extraction.

Les explosions éboulèrent complètement les travaux des étages de 520 mètres.

On découvrit la cause première de l'accident, dans la veine l'Evêque, à 610 mètres de profondeur. Là avait eu lieu un dégagement instantané de gaz, d'une violence sans exemple dans les annales des accidents des mines, dégagement qui projeta 4200 hectolitres de charbon pulvérulent. Le volume du grisou dégagé par le volcan avait dû être énorme.

Chaque année apporte avec elle ses catastrophes et ses deuils.

En 1880, un coup de mine tue 9 houilleurs dans la Grande-Veine du Bois de Saint-Ghislain à Dour et un autre, provoqué par l'inflammation d'un fêtu de mine, fait 15 victimes au Grand-Buisson à Hornu. Dans ce dernier charbonnage, 6 ouvriers trouvent la mort, dans les mêmes circonstances, en 1881.

Au puits Sainte Désirée du Rieu-du-Cœur, l'explosion d'une mine fait 8 cadavres dans la Couche Toute-Bonne, en 1883 ; tandis qu'en 1884, six ouvriers perdent la vie, à Sainte Hortense (Société Bonne-Veine) à Paturages.

Le 8 novembre 1884, un coup de grisou éclate au puits Sainte Julie du Rieu-du-Cœur, et l'on remonte 25 cadavres brûlés. Quelle est la cause de l'accident ? L'enquête hésite entre la déflagration d'une mine et une lampe accidentellement brisée.

Mais au milieu de tous ces drames du grisou, voici que survient, cette même année, un coup d'eau au puits n° X de Grisœul des Charbonnages Belges. Un trou de sonde donne issue à une nappe considérable d'eau qui, en quelques instants, envahit tout l'étage inférieur du puits. A la hâte, les ouvriers purent se sauver, excepté une jeune fille qui fut emportée par le courant et noyée.

Quand on fit le recensement du personnel, on s'aperçut que 5 personnes manquaient. Des recherches furent entreprises dans toutes les directions, dans les travaux non atteints par l'inondation. On ne retrouva les disparus qu'au quatrième jour, et ils racontèrent qu'ils avaient erré sans lumière, au hasard des

voies, sans conscience aucune du temps qui s'écoulait. L'un d'eux, pris de folie, avait d'abord voulu battre ses compagnons ; puis il s'était jeté la tête en avant contre les parois de la roche, et s'était ainsi assommé.

Tous, à part une gamine blessée, étaient bien portants. Mais, de même que les escappés de la Cour de l'Agrappe, en 1889, ils demandèrent, aussitôt arrivés à la surface, qu'on leur accordât en grâce une pipe de tabac... Ce désir était plus impérieux en eux que la faim et la soif.

L'année suivante, huit mineurs sont relevés dans la Couche Luquet, au charbonnage de l'Escouffiaux, à Hornu : l'explosion d'une mine avait déterminé l'inflamation du grisou. Au même charbonnage, dans la Veine Abbaye, le 4 janvier 1887, le bris accidentel d'une lampe de sûreté provoqua une explosion violente. Des 36 personnes présentes dans le chantier, 31 furent tuées sur le coup et deux seulement échappèrent à l'asphyxie ; deux autres, remontées grièvement blessées, moururent le lendemain. Outre les victimes du chantier, deux ouvriers furent tués dans le bouveau.

Mais combien douloureusement retentit, non seulement dans toute la région charbonnière, mais dans le pays tout entier, l'épouvantable catastrophe qui survint le 4 mars 1887, dans la Couche Toute-Bonne, au puits de la Boule du Rieu-du-Cœur à Quaregnon. L'explosion de grisou, occasionnée par la déflagration d'une mine, se développa dans tous les chantiers de l'étage de 495 mètres, se propagea dans certaines voies du niveau de 404 mètres, gagna le bouveau de 303 mètres, et s'éleva jusqu'à la surface. Autour de l'orifice des puits, les becs de gaz furent éteints, des plaques de fer furent soulevées et culbutées, un ouvrier fut projeté à une longue distance. La violence de la sortie du gaz fut énorme.

Immédiatement, le directeur M. Tillier et ses porions Carbeau et Brohez, descendirent dans les travaux, mais ils ne purent ramener que bien peu d'ouvriers en vie. Pendant près de huit jours, on travailla à débarrasser les victimes, et successivement 113 cadavres vinrent s'aligner dans le vaste hall préparé dans le bâtiment des machines.

Quel pitoyable calvaire eurent à gravir les mères et les épouses !

La série funèbre n'est pas close encore. En 1888, c'est à Dour, à la Grande Machine à Feu, dans la Veine Grand Luquet du puits Frédéric, qu'une explosion de grisou foudroie 32 personnes.

Alors, pendant quelques annés, les catastrophes semblent diminuer de fréquence et d'intensité.

Mais en 1892, un volcan asphyxie 28 ouvriers au puits de la Cour de l'Agrappe. Puis le grisou éclate à Crachet-Piquery et, quelque temps après au charbonnage du Grand-Buisson ; et les victimes qu'il fait viennent grossir le chiffre du Martyrologe Borain.

Une cage est précipitée dans le puits de Bonne Espérance à Wasmes ; elle emporte dans sa chûte 17 ouvriers qui trouvent la mort. Enfin, semble s'atténuer un peu la violence des sinistres : une période de calme relatif perdure, sans que

cependant le minotaure charbonnier ne cesse de réclamer de temps en temps quelques proies isolées.

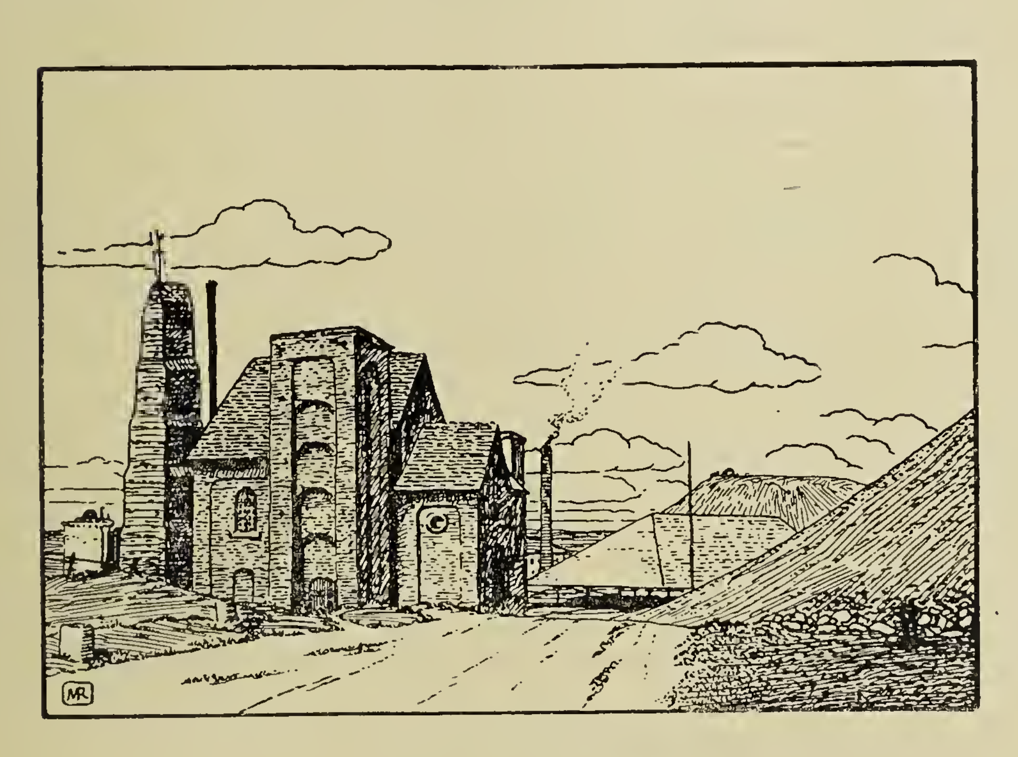


Qu'il est long et poignant ce nécrologe pourtant incomplet encore ! Que de larmes et de misères sont contenues en ces quelques pages !

« La nature, a dit G. Lebon, ne connait pas la pitié : elle fait périr le faible au profit du fort, et l'univers n'est en réalité qu'un éternel champ de bataille. »

Hélas ! ils sont partis, les braves, pour la contrée inconnue dont nul ne revient ; ils sont partis, et leur vie d'âpre travail continuera dans la vie de leur descendance, ainsi que l'épi se perpétue dans l'humble grain qu'on confie au sillon, pour le bien de l'humanité !

Ces morts impitoyables renferment d'inoubliables enseignements. N'est-ce pas sur les tombes des martyrs que s'échafaude péniblement tout progrès ?



Un Ventilateur à Quaregnon.

Car le progrès n'est pas seulement l'œuvre de quelques esprits supérieurs, mais il est dû surtout aux efforts incessants des milliers et des milliers d'hommes de toutes les couches sociales : ce n'est pas le génie d'un seul qui le réalise, mais bien le labeur lent et incessant de tout un peuple.

Aussi est-ce une consolation grande de constater que les prévisions des hommes sont de moins en moins déjouées, et que leur prévoyance se développe de plus en plus. Les statistiques démontrent, en effet, que le nombre des accidents diminue depuis 1821, dans une progression constante, quoique les difficultés et les dangers des exploitations s'accroissent de plus en plus à mesure qu'augmente la profondeur des mines. On doit l'attribuer au progrès scientifique et au progrès moral tout à la fois.

Au progès moral qui développe chez les hommes un plus grand amour du prochain, qui les pénètre plus intimement de leurs devoirs sociaux, qui donne à l'évolution civilisatrice une impulsion telle que des techniciens éminents modi-

fient la législation et l'instituent pour les avantages économiques du plus grand nombre.

Au progrès scientifique qui ne cesse d'apporter des réformes ainsi que des améliorations ingénieuses et constantes dans le machinisme industriel, qui développe l'application pratique des découvertes les plus récentes, qui incite à l'étude et à l'observation plus minutieuse des phénomènes souterrains ainsi qu'à leur relation avec les phénomènes terrestres ou célestes.

C'est avec raison qu'un grand orateur disait récemment : « La science ne nous a pas seulement révelé d'infinis espaces, peuplés d'innombrables mondes ; des temps indéfinis peuplés d'innombrables existences ; des organismes infinis, jusqu'alors invisibles, mais délicats, irisés, charmants ; elle a fait mieux encore, elle s'est comme un grand archange de miséricorde, dévouée au service de l'homme. Elle a travaillé,— ses disciples ont travaillé,— non à accroître le pouvoir des despotes ou à augmenter la magnificence des cours, mais à étendre le bonheur sur la terre, à économiser l'effort humain, à éteindre la souffrance humaine. Là, où autrefois des hommes peinaient, demi-aveugles, demi-nus, devant la gueule d'un fourneau embrasé, pour malaxer le fer chauffé à blanc, elle a subtitué l'action mécanique de l'air invisible. Elle a montré au pauvre mineur comment il peut travailler en sécurité, même ou milieu du feu grisou explosible de la mine. Elle ne propose pas à notre admiration les pyramides bâties durant les siècles pénibles par des nations misérables et épuisées, mais le phare et la vapeur, le chemin de fer et le télégraphe. Elle a prolongé la vie ; elle a diminué le danger ; elle a mis le mal sous ses pieds. Et pour toutes ces raisons, je pense qu'aucun de nos fils ne grandira entièrement ignorant des études qui, à la fois, élèvent la raison et enflamment l'imagination, qui façonnent en même temps qu'elles forgent et qui peuvent à la fois nourrir et remplir l'esprit. »

En face du passé, encombré de désastres, la Science se dresse pour clâmer à tous, aux petits et aux humbles surtout, un appel sublime à l'Espérance.

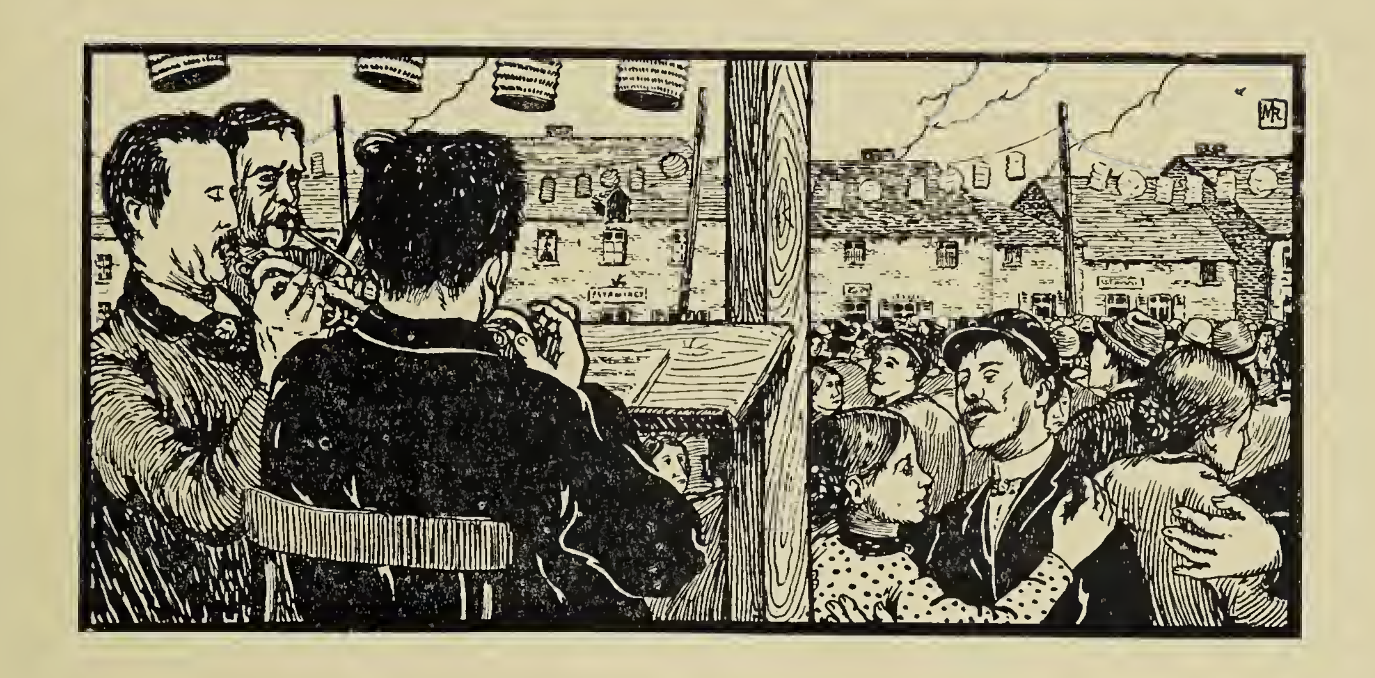
Dr Val. Van Hassel



QUELQUES TYPES



Par Oscar GHILAIN



Hiercheuses



L'évocation de quelques types savoureux de la terre boraine serait incomplète, si elle ne comprenait pas le souvenir de cette fille de la plèbe, la *hiercheuse*, digne descendante des carbenières du temps jadis et peinant, il y a quelques années encore dans l'enfer des charbonnages. C'est un souvenir ému qu'il sied de consacrer à cette vaillante, voire même un regret à la leçon de courage et de croyance à la vie qu'elle apportait toujours malgré l'âpreté de sa terrible tâche.

Ah ! il ne fallait pas choisir de mignonnes demoiselles à collerette, doucereuses et pâlottes, aux frêles mains blanches, pour aller comme les *hiercheuses* de jadis, *querquier à l'taille* dans un charbonnage. Nous ne parlons que du passé, car grâce à des lois, bien humanitaires, les *hiercheuses* disparaissent et celles que la mort arrache à la *veine* ou celles qui abandonnent le *damâche* ne sont plus remplacées, le progrès bienfaisant ayant mis fin à cette intrusion de la jeune fille dans un labeur terrible.

Ce n'était cependant pas la force qui manquait à ces rudes amazones du travail charbonnier et bon nombre d'entr'elles auraient pu remettre des points aux plus robustes des *sclauneurs* ou des *taqueurs*. C'est qu'il faut une solide organisation des muscles, une énergie et une opiniâtreté sans égales, une vigueur inébranlable dans les reins, pour résister, durant des journées longues, à cette tâche qui se nomme, dans la bure, *querquier à l'taille*.

Non loin des porions sévères dont le regard perçait à travers la lueur issue des lampes pâlotes, la *hiercheuse*, *pau râte* pour envoyer aux sclauneurs les *cars* chargés de houille, donnait à la large *escoupe* qu'elle tenait au bout de ses bras raidis, une activité jamais lasse. Elle n'interrompait son travail ardu que pour mordre, à belles canines, en de volumineuses tranches de pain qu'elle comparait à des *gambrets* et boire, à même, le café contenu dans le flacon de fer blanc, inséparable compagnon de la *malette* traditionnelle... Assurément non, qu'elle ne faisait pas de *longts dints !...*

Et c'était tous les jours — nuits éternelles pour elle dans les saisons où le matin s'éveille dans les ténèbres — c'était tous les jours la même destinée qui s'offrait : là-bas, la silhouette d'une *avaleresse* avec des clartés mobiles de-ci de-là ; le gros souffle des machines à feu haletantes ; des bruits, des chocs, des heurts infernaux ; des freins se tendant et se distendant ; un indéfinissable brouhaha et, à travers tout cela, l'espoir d'un salaire gagné par tant d'efforts et de sueurs ; la *maide* pleine de farine, les *catôirs* avec leurs ronds de pâte, le fours ouvert : du pain ! Du pain !!

La hiercheuse paraissait insouciante de cette perspective. Alors que tout dormait encore profondément en dehors des *corons* charbonniers, que tant de gens se mettaient seulement *sur le bon costé*, elle devait se lever, passer rapidement la culotte, mettre ses gros *chabots* sur des chaussettes rapiécées (quand il y en avait), endosser la courte veste de toile grise aux manches courtes ; nouer au cou le *fichu* de couleur voyante ; emprisonner la chevelure dans le serre-tête ; faire un repas sommaire, — *s'estrâner presque* — siroter la tasse de *rinscauffé* de la veille, avec un morceau de sucre *candi* jeté dans la bouche comme un dé dans une *godinette* et croqué avec de petits bruits secs ; prendre le flacon et la *malette* ; crier : *à r'voir mâen !* et partir sans murmurer, quelquefois seule, souvent avec des compagnes et des compagnons de *taille*.

— C'est hue !

Et par tous les temps, mauvais ou bons, secs ou pluvieux, vent sur Ghlin ou sur Frameries, par toutes les saisons clémentes ou inexorables ; en hiver, sous la neige tombant en gros paquets et couvrant les épaules des pauvres filles réduites à réchauffer leurs mains en les croisant sous leurs vestes ; en été, devant le consolant spectacle du soleil élevant là-bas, à l'Orient, son immense disque d'or, dans le concert matinal qui montait des nids en l'honneur de l'aurore, la hiercheuse et ses compagnes marchaient toujours, marchaient inconsciemment vers la fosse. Quelquefois même, l'une ou l'autre entamait une chanson, langoureuse et naïve, dont le refrain, repris en chœur, s'envolait au ciel bien au-dessus de la fumée noire des *avaleresses*.

Et au retour, aux longs jours de l'année, quand les champs lui offrait des fleurs et des épis, on n'aurait pas cru qu'elle avait produit une telle somme de travail et de richesse. La fatigue, qui n'avait guère de prise sur elle, paraissait s'évanouir quand une première bouffée de l'air du jour avait pénétré dans ses poumons. La *querquieuse* sautait de sa berline, telle une élégante de son landau. Le petit mot discret lancé au cocher, elle le lançait au *taqueur* sous forme d'une boutade quelconque dite *rébut* du jour ; comme par exemple : *à r'voir grand'pée !*

Ce retour de la hiercheuse était souvent d'une gaîté folle. Ce n'était quelquefois que romances, cantilènes, chansons, grivoiseries, niches faites aux passants ou aux compagnons, agaceries inoffensives contre tout et contre tous. Fréquemment, un bon mot inédit soulevait d'immenses éclats de rire : un nouveau RÉBUT était né. Le lendemain, cela se répétait dans le coron, puis dans le coron voisin et, au bout de huit jours, dans le Borinage tout entier. Si la bonne fille allait à la kermesse prochaine, vêtue de sa robe claire à pois, impuissante pour cacher cette légère courbe du dos et cette marche un peu balançante de la *querquieuse à la taille*, elle ne manquait pas de faire *mousser* son *rébut*. Et, après chaque portion de frites, chaque *mastoque* d'amandes, chaque tour de *tourniquet*, le *rébut* partait comme une fusée. Au bal du soir, entre deux verres de *Louvain*, l'éternel *rébut* battait son plein, toujours le même, toujours provoquant le fou rire.

C'était le bonheur insouciant, enfantin, de la brave fille ; rien ne le troublait. Il était celui des âmes douces et simples, des bonnes créatures, divines dans l'adversité, autant que dans la prospérité, capables de tous les dévouements aux heures des catastrophes.

Rachaneuses

C'est le printemps. Le soleil, longtemps voilé par les nues hivernales et les brumes grises, fait risette là-haut, et sa gaieté réjouit tous les cœurs. Les promeneurs s'en vont, gais comme des pinsons, à travers la campagne.

Soudain, derrière la haie d'aubépine longeant la *piedsente*, ils entendent de joyeux chants mêlés d'éclats de rire argentins, comme si devait passer une adorable ribambelle de petites pensionnaires insouciantes et n'ayant pour toute mission que de respirer de l'air pur et du bonheur ! Est-ce une volée d'oiseaux qui fredonne ainsi ?

Attendons. La voici, cette volée d'oiseaux enchanteurs.

C'est le cortège des *rachaneuses* en haillons, plus noires que des négresses, robustement musclées, fortes comme des lutteurs, s'avançant pieds nus ou chaussées d'espadrilles déchirées ou de chaussons indiscrets laissant entrevoir la chair des orteils meurtris, coiffées de primitifs serre-tête de grosse toile grise, ayant, attachée au front saillant, comme le joug aux cornes des bœufs, l'*hourde* pesante bourrée de *refles* amassés avec tant de peine sur les *terrils* enflammés.

Avec quelle joie ces travailleuses, si admirables dans leur philosophie naïve, retournent chez elles lorsque, loin des regards investigateurs des inexorables *wardes*, elles sont parvenues à déterrer, pour les ajouter à la lourde charge, quelques *gaillettes* égarées qui auront le don d'augmenter de quelques sous la recette du jour. Avec quel appétit tranquille elles pourront mordre dans la grosse tranche de pain rassis couvert de margarine.

Amère dérision, ce sont ces pauvres filles qui respirent l'acide carbonique, le mauvais gaz tueur de santé, qui chantent ainsi en revenant du terril avec des frivolités de jeunesse heureuse. Ce n'est pas seulement chez elles que l'on remarque cette insouciance si naturelle, cette indifférence du sort injuste. On l'observe aussi chez les *hiercheuses*, chez les *tchons*, chez toutes ces bonnes créatures boraines qui vivent de la fosse.



Rachaneuse revenant du terril

D'ailleurs, voyez-les aux jours de fêtes, suivez-les aux kermesses animées. Vous ne sauriez trouver nulle part gaieté de meilleur aloi, joyeuse turbulence plus communicative. Avec leurs toilettes un peu criardes, même si gauches quelquefois, mais d'une exquise propreté, d'une fraîcheur irréprochable, vous ne pourriez jamais deviner de quelles chrysalides ces charmants papillons de joie sont sortis. C'est à croire qu'aux rares jours de réjouissance, la houillère, au lieu de pousser son charbon au jour, métamorphose ses veines en filons de pierres multicolores, étincelantes de lumière, et fait fleurir en l'âme des ouvrières la bonne joie, le réconfort et l'oubli.

La Marchande de bonbons

C'est *ducasse*. Un coin de la place est resté vide, car il est réservé à Catherine, la vieille marchande que tous les enfants connaissent de longue date.

Et la voici qui vient courbée sous le poids d'un vaste panier attaché à son dos par des bretelles, en manière de hotte et qui renferme toutes sortes de choses. Sous les bras, elle tient un tréteau pliant, une longue manne toute plate en osier et un vieux parapluie *de famille*. Un passant de bonne volonté aide la vieille, *querquiée comme ein baudet*, à se débarrasser de son lourd fardeau, et Catherine s'installe.

Elle place son tréteau de la façon la plus stable, ajuste au-dessus la manne qu'elle recouvre d'une large nappe à grands carreaux blancs et bleus, ouvre un à un les nombreux paquets entassés dans son panier, et édifie à petits soins menus et drôles son étalage.

Ici, les figottes, les noix et les noisettes sèches voisinent avec les amandes dorées et les *raisinets* enfermés dans de petits *saclots* pointus. Là, des macarons

roux, des *moques*, encadrant des caramels en papillotes. Puis, viennent les *bernardins*, les *patiences*, les *pas de cheval*, les *éclairs*, les *espagnolettes*, les *oublies*, les *cornets à la crème*, les tartelettes saupoudrées de sucre blanc, les *tablettes en cartes* — le grand régal —, les *bablutes*, les *morceaux d'avis*, les *bâtons de sucre d'orge*, les *piquantes*, les *boules de gomme*, les *succâdes* variées.

Quelques oranges complètent souvent l'alléchant et pittoresque éventaire.

Sur un coin de table se trouve une petite boîte oblongue, sans couvercle, ayant jadis contenu quelques jouets d'enfants. Dans le fond de la boîte, deux dés en os semblent dormir. C'est le joli jeu de *pus d' sept*. La vieille Catherine connaît le faible des gens pour les jeux de hasard ; elle veut qu'il y en ait pour tous les goûts, et, du reste, ne peut-elle avoir à ce jeu autant de chance que les amateurs, si ceux-ci sont d'une loyauté parfaite ? Mais Catherine juge les gens d'après elle. Le croirait-on ? Il se trouve des gaillards assez dépourvus de scrupules pour tromper la brave femme, un peu sourde malheureusement :

— *M' psept !*.. dit un drôle en jetant les dés !

— *Çà y est !*... ajoute un compère...

Le tour est joué. Catherine croit de bonne foi le compère. Elle encaisse la mise et s'exécute : elle verse, dans les mains larges ouvertes du trompeur, tout le contenu de la tasse couverte des macarons et des caramels qui constituent la prime.

— *Allons, èfants, à qui l'tour ?*

Catherine a une patience d'ange. Elle reste en place de longues heures, ne se levant de temps en temps que pour remettre un peu d'ordre dans la boutique et combler les vides faits par les acheteurs, ou bien pour tancer quelques gamins qui regardent l'étalage de trop près, empêchant ainsi la pratique d'approcher :

— *Passé vos qu'mègne*, leur dit-elle en roulant des yeux sévères...

Elle exerce placidement son négoce, et n'a pas besoin de réclame, tellement elle est connue et appréciée. C'est à peine si, au passage d'une connaissance, elle murmure :

— *Hé ! vos n' mé faites nié vinte ?*...

Et cet appel si simple est presque toujours entendu. Catherine ne s'inquiéte ni du bagoût désordonné des débitantes de coco, de foie ou de saucisse et des marchands de *guernades* ou de *criques*. Elle se soucie peu des confrères bruyants qui l'entourent, et qui vantent leurs spécialités avec de grands éclats de voix :

— *Dix bellés gailles pou n' mastoque !*

— *Au resse, au resse, el marchand s'in va !*

— *A prunes, à prones, é quart'ron pou é gros sou !*

Elle n'entend même pas le joueur de *godinette* criant à tue-tête :

— *Qu' ist-c' qui fait ungne ?*... pendant qu'il fait cliquetter les dés dans le gobelet de fer blanc.

Non, Catherine, la bonne vieille mémée est connue. Elle a sa clientèle bien

caractérisée, sa pratique à elle. Celà lui suffit, et il est rare qu'elle doive, pour épuiser sa provision, tenir longtemps allumée la petite chandelle d'*un liard* fixée dans sa minuscule lanterne. La journée a été bonne, Catherine est satisfaite. Elle replie son matériel, reporte la chaise de bois qu'on a eu la bonne obligeance de lui prêter, bavarde un moment, mange une grosse tranche de pain beurrée, avec une jatte de café qu'on lui offre et retourne chez elle, le cœur content, avec le ferme espoir de retrouver la même veine le lendemain, le surlendemain et au raccroc.

Mais ce n'est pas toujours *ducasse*. Aussi Catherine a-t-elle eu soin de louer une petite habitation à proximité d'une école, et, l'emplacement étant bon, elle en profite et y trouve une ressource permanente. Elle a ses habitués qu'elle choie et qu'elle dorlote en raison de l'importance de leurs dépenses qui varient du gros sou aristocratique au *d'jique* prolétaire. Jamais elle ne répond à l'acheteur : « *On n'in fait gnié* ! » Les petits ruisseaux font les grandes rivières ; les centimes font des francs.

Et ainsi, la brave vieille dorlote une existence de joie et d'oubli, sans tracas et sans misère, d'une passiveté heureuse que ne peut éveiller ni les gamineries des *djambots* ni les folies des ducasses dans le ronron des ritournelles.

Le marchand de peaux de lapins



Marchande de *blank pierre*

Avec les rayons d'or du soleil revient le temps aimé des ducasses, des pittoresques kermesses boraines. Et voici que par les chemins des types passent, les *baraquiés*, les marchandes de *blank pierre* avec laquelle on fait si proprets les ustensiles de ménage, les joueurs d'accordéon, les débitantes des foirails, tant et tant d'autres. Mais l'un de ces types les plus intéressants de ces gagne petit, est à coup sûr le marchand de peaux de lapins.

Entendez donc dans les rues son cri curieux : Piaux d'ies, piaux d'lapés !

Sans le traditionnel lapin, que serait le dîner de ducasse du brave ouvrier borain ?... Certes, la saucisse appétissante et sa servante fidèle, la *porée*, ne sont pas à dédaigner... Mais le lapin, oh ! le lapin !... Le lapin, avec son indispensable cortège d'oignons, de prunes, voire même de cassonade... C'est pour cela que, parcourant les rues et les *piedsentes*, le

vieux marchand de peaux de lapins contribue à la popularité du délicieux habitant dè nos garennes...

C'est un malin, que ce vieux bonhomme, un expert habile dans le négoce qu'il a choisi. Il ne se trompe pas, voyez-vous, sur la valeur de la marchandise et, après examen *des taches*, il ne cède pas facilement les deux ou trois *mastoques* qui doivent assurer son bénéfice quand il ira porter, au magasin de gros, ses paquets de peaux attachés aux deux bouts du bâton qu'il porte gaillardement sur l'épaule. C'est ducasse pour tout le monde : il faut que ce soit ducasse pour lui aussi, comme de juste. Le bonhomme a bien raison.

Quand les affaires ne marchent pas, que les salaires sont minimes, que le lapin se fait rare, quelle tristesse dans la voix du vieux !

« *Piaux d'ies, piaux d'lapés* »

On dirait une mélancolique complainte sortant d'une tristesse cassée. Mais aussi quand tout va, que l'on peut à la bonne franquette se rincer le gosier d'un bon verre de *France*, quelle verve dans son cri classique !... Ce serait à réjouir les lapins immolés eux-mêmes !

Le marchand de sable

Nous nous revoyons encore à ce temps si regretté de l'enfance, où polissons adorés de nos parents, nous suivions le vieux marchand de sable, à la figure hâlée, aux vêtements bariolés et constellés d'étoiles de rapiéçages, poussant devant lui, à vigoureux coups de bâton, une demi-douzaine de roussins d'Arcadie, portant tant bien que mal sur leur dos pelés des tas de petits sacs d'étoffe grise semblabes à de minuscules sacs de farine. Ces sacs, étaient peu copieusement remplis de sable blanc destiné aux bonnes ménagères, heureuses de ne pas user trop vite les dalles bleues de la maison et les carreaux rouges du *cabinet*.

Inconsciemment, nous nous faisions quelquefois les petits courtiers du marchand de sable. Nous poussions malhonnêtement (sans le vouloir, bien entendu), à la consommation et quand nos mamans n'achetaient qu'un nombre restreint de sacs, nous étions navrés, le dépit se lisait dans nos yeux, car plus le marchand vendait, plus la récompense etait forte pour nous. Et cette récompense, c'était une promenade à califourchon sur les braves baudets délivrés de leur charge : moins il restait de sacs, plus longue était la course convoitée. Dès lors, vous saisissez le secret de nos enfantines combinaisons commerciales.

Hélas ! le type du bon marchand de sable a presque disparu du Borinage. Ses pauvres baudets sont allés rejoindre ceux du marchand de cerises *pou du vieux fier*, et du *racheteur de vieilles loques* qui troquait ses petits poteries et ses *rossignols* de terre cuite contre des chiffons que nous avions pu ramasser après de longues recherches, à travers les greniers et les fournils.

Et ici, confessons-nous : il y a prescription, du reste, — combien de fois n'avons-nous pas taillé, en misérables malfaiteurs que nous étions, dans des jupons non usés, dans des pantalons presque neufs, pour trouver la quantité de *loques* nécessaire à l'obtention d'un de ces chers *rossignols !...*

Ah ! c'était le bon temps.

Chanteurs et Danseurs

Il est minuit. La ducasse a été très animée, grâce à un temps exceptionnellement propice. On entend encore au loin le grand orgue du *tourniquet*, moulant des airs bien plus mélancoliques qu'entraînants. De temps en temps éclatent quelques pétarades de forains, essayant d'attirer vers leurs loges les rares promeneurs qui sillonnent encore la grand'place et les retardataires se sont réfugiés dans un cabaret un peu à l'écart.

Si l'on n'observait pas les physionomies, cette enluminure caractéristique produite par l'abondance des chopes et des petits verres, on ne croirait guère qu'il se fait tard. Mais c'est fête ; il n'y a pas de retraite. On peut donc faire le *dint d'tché*, quitte à rendre compte de l'emploi de son temps lors de la rentrée au foyer domestique.

Françoise, la grosse cabaretière, n'a garde de chasser les clients. C'est une commerçante bien avisée et ce n'est pas parce que la *laïette* regorge *de blanc* et de monnaie qu'il faut finir la recette ! Que la fète continue, ce sera bon profit !

— « Allons ! crie une voix de Stentor, allons ! *Djoseph, perdons-in n'pétite* !... »

Djoseph se fait un peu prier. Mais tout le monde prélude en sourdine sur le ton de la romance favorite et, l'artiste sollicité doit bientôt se rendre à la demande générale. Du reste, il ne demande pas mieux, satisfait de montrer ses talents.

Djoseph se lève. Chacun sait que sa fille a un jour participé à l'exécution des chœurs d'un cercle de la localité, dans un opéra en vogue. Elle s'en est tirée de façon fort satisfaisante, dit-on. Aussi Djoseph a-t-il retenu ce que sa fille *cantot si bié* et il y met l'expression voulue. Son regard devient presque poétique et ses doigts se crispent. C'est un succès vous dis-je...

Djoseph en reprend *une autre*. Mais celle-ci a des *larira larirette* à la fin de chaque couplet. Il n'en faut pas plus pour que se forme immédiatement un *rond* autour du chanteur et commence une danse cadencée. On applaudit. On bisse avec enthousiasme.

C'est au tour d'un autre. C'est d'abord Louis, le chanteur burlesque, espèce rare, car le Borain donne la préférence aux romances sombres, plaintives ou héroïques et aux complaintes mélancoliques. Il y a cependant des exceptions :

quelques gais compères font valoir avec raison le répertoire des chansonniers borains.

Le silence rétabli, le comique *en prend une* de dix couplets. Malheureusement il n'en sait plus que cinq ou six et avec la permission de l'auditoire, *il cante toudis çou qui sait.* Il reprend une autre *ariette* mais au milieu de la deuxième strophe, nouvel arrêt ! Fâcheux contretemps ; hier, il l'a encore chantée deux fois d'un bout à l'autre sans *aroquier*. Brave Louis ! Le voilà qui recommence et, cette fois, la mémoire revenue, la verve s'en mêlant. on ne sait plus faire taire Louis le prodigue trouvère qui débite même des monologues.

— « *Sapré Louis, aïus qu'il in va r'quer tout çà ?...* »

Après Louis, c'est Tafe, c'est Gustin, c'est Tutur, c'est Ugène, les chanteurs de romances :

« Au service du Roi de France,
« Pendant trente ans j'ai combattu ..»

Puis encore :

« Je sens venir le terme de ma vie ;
« Vers le tombeau mon front s'est abaissé...»

Et même les Stances de Flégier :

.... « en levant les yeux.
« J'aperçois au ciel une étoile... »

Et enfin la complainte désespérée :

« Bonjour, mon capitaine,
« Me voilà de retour,
« Puisque Jeannette est morte,
« Je servirai toujours... »

Le tout, avec reprise, en chœur, des derniers vers, reprise en laquelle éclatent des voix qui veulent dominer l'ensemble, même l'organe de l'acteur principal et qui révèlent parfois des talents ignorés.

Ensuite se présentent des artistes de génies spéciaux : le faiseur de tours de cartes, en proie souvent aux niches des gêneurs, qui connaissent le truc et qui prétendent passer pour plus malin que les autres ; le siffleur qui *fignole* des fantaisies musicales de haute envergure ; l'imitation des cris d'animaux ou de chants doiseaux ; le débiteur d'histoires et d'anecdotes pour faire rire *à tout scleffer* ; celui qui imite le matophore en se donnant des chiquenaudes sur la gorge ; celui qui parie d'enlever un sou placé sous le verre sans toucher à ce dernier ; celui qui s'engage, moyennant pari encore, à faire soulever une bouteille bouchée par un chat ; celui qui, n'en sachant pas plus, s'amuse à attacher des affiches aux vestons et aux redingotes qui passent devant lui,... et encore tant et tant d'autres.

Mais voici quon s'est aperçu de ce que, dans la compagnie, se trouvent les *danseurs de pas*, les virtuoses admirables des fameux *assauts*, du Borinage. Ah ! ces danses pittoresques du terroir !

— « *Un concours d'assauts* ! *Un concours d'assauts* ! »

Il n'y a pas de musique : pas d'orgue de barbarie, pas d'accordéons, pas de tambour, pas même un malheureux clarinettiste égaré ! Qu'importe ? L'orchestre sera vite organisé. Il y a les chanteurs, le siffleur, l'on accompagnera, sur un mode rythmique, avec les poings labourant les tables ou les portes, la queue du billard à neuf billes, le manche de la brosse auxquels des mains habiles donneront, en frappant le sol, une cadence inattendue...

Et l'on s'installe.

Un loustic a proposé la constitution d'un jury. On pose une table dans un coin près de la porte d'entrée et les plus grands farceurs de la bande s'installent avec, devant eux, — quand il y a moyen — tout ce qu'il faut pour prendre des notes. On trace, à la craie, une large ligne sur le pavement.

C'est hue !

Une, deux, trois, quatre. Le signal est donné. Voilà le premier concurrent qui s'avance, la tête haute, comme un funambule sur la corde raide. Il crache deux fois dans ses mains, les frotte l'une dans l'autre et en avant ! L'orchestre improvisé va d'abord piano et le danseur esquisse de gentils petits pas bien gracieux, de mignonnes enjambées de demoiselles. Il y a là-dedans presque de la délicatesse de ballerine. Le danseur a du sourire plein les yeux et sur les lèvres. Mais la scène s'anime : il fait une manœuvre d'orteils. Il se hausse, il s'abaisse, tourne, tourne encore avec de légers sauts ; peu à peu l'animation devient plus vive. Le gaillard fait claquer sur le pavement sans trop de bruit dans le début, les semelles et les talons savamment dirigés. Il croise les pieds, les genoux, lève les bras comme pour jongler avec des boules imaginaires. Ensuite, les mouvements s'accentuent, se précipitent. Les pirouettes succèdent aux pirouettes ; les sauts sont plus élevés, plus saccadés, plus précipités, au fur et à mesure que les poings tambourinent avec plus de force, que les manches de rosses et les cannes martellent plus énergiquement le sol.

Bientôt, à ces instruments d'occasion se joignent des bruits de chopes, de plats de fer blanc, d'ustensile disparates et dissonnants recrutés de-ci de-là dans la maison, au grand dam de la cabaretière. L'orchestre devient une cacophonie sans nom, un tintamarre d'où sortent des cris, des hurlements de tous genres. Le danseur ne veut pas se laisser démonter et il prétend dominer l'indomptable mouvement ; on l'applaudit, du reste, à tout rompre. Il se sent entraîné par une force invincible. Une véritable fièvre s'est emparée de lui ; il se retourne, monte, descend, remonte, court, galoppe, trépigne, lance les pieds, les jambes, le corps, en avant, en arrière, avec une fougue inénarrable ; on le croirait devenu fou furieux...

Tout à coup l'accompagnement s'évanouit comme par enchantement, après un formidable crescendo ; le danseur donne un grand coup de talon capable d'enfoncer le pavement dans la cave. C'est le point final ; c'est tout.

Le concurrent essoufflé, s'éponge :

— *A ein aute, ess'caup-ci !*

Et c'est un autre, puis deux autres, puis dix quelquefois qui lui succèdent.

Les jurés, majestueux, délibèrent en vidant des chopes, et comme le concours ne peut finir trop vite, il ne décernent que quelques rares *distinctions* au milieu des bravos enthousiastes, décidant même que certains autres concurrents doivent *rebarrer* et se soumettre à une nouvelle épreuve.

Mais souvent se passe aussi un incident joyeux. Pendant que les concurrents se préparent à la nouvelle lutte, les membres du jury sortent pour un motif quelconque, après avoir payé leur consommation en cachette, et — bonsoir ! — on ne les revoit plus...

Le lendemain, ils apprennent qu'en les attendant, on s'est *chamaillé* ferme et que *si on ne les avait pas retenus*, les concurrents se seraient battus, que certains des danseurs dépités *ont tiré leur paletot* et ont voulu entraîner un *adversaire à la porte* et que, finalement, on a dû aller chercher des *champêtres* pour mettre tout le monde à l'ordre et... à la porte. Mais rien de grave, en somme. Et puis c'était un soir de ducasse...

Le pêcheur

Le poisson, disent les zoologistes, est un vertébré aquatique, à sang froid, à peau écailleuse et pourvu de nageoires. Pour le pêcheur borain, tout cela n'est que du *flamind :* le poisson est une bête, très bonne à frire, qui se nomme percot, rosse, aupielle, anguille, brochet, peu importe ; qui nage dans le canal ou dans la rivière et qu'on attrape difficilement, si l'on n'est pas expert en l'art de manipuler le pain à l'huile d'olives, de préparer les asticots, de choisir les vers, de s'approvisionner de *cazéles*, de combiner les amorces pour amener les victimes près de l'appât, et, enfin, découvrir les bons endroits où abondent les *mordâches*.

Il est bien entendu que nous ne nous occupons que de la pêche à la ligne et non de ces modes de pêche clandestins dont l'*arivolant* est un des plus perfides ornements. Ces procédés, du reste, sont presque toujours des spécialités de *gavieux*.

Bien que l'on ait jadis insinué que certains borains ne pêchent que pour avoir l'air de faire quelque chose et pour ne pas être considérés comme des *fâtes*, on doit reconnaître que, pour passer des nuits entières sur la rive d'un cours d'eau ou se laisser rôtir en plein jour sous les rayons inhumains d'un soleil de plomb, aux seules fins d'observer les mouvements d'un bouchon indicateur flottant à la surface de l'eau, il faut être pourvu d'une bonne dose de courage doublée d'une patience sans égale.

Le pêcheur borain possède, en son cerveau, un véritable bulletin météorologique, et il peut prédire s'il reviendra *bredouille* ou si ce sera *camelote*.

Notons, en passant, cette différence de signification entre le mot *camelote* borain et le même mot français, plutôt désavantageux.

Le pêcheur sait donc que le vent est bien ou mal mis et, si dans le second cas, il se décide malgré tout à partir pour la pêche, c'est avec l'espoir secret *qu'il ira mieux* tantôt, qu'un miracle quelconque bouleversera le baromètre en sa

faveur. Il a, disons-nous, la profonde expérience de la nature et il l'applique adroitement à l'art dont il est si féru et dont il connaît le fonds et le tréfonds.

Dès le matin, il prépare ses boîtes et ses petits *potisses* dans lesquels le pain, les vers, les casets, les asticots, sont précieusement enfermés. Il choisit ses meilleures lignes, aux fils de crin ou de soie, qu'il a confectionnées lui-même. Il se munit de deux grosses tranches de pain bis que la ménagère a enduites d'une couche épaisse de frais *monfroumâche* préalablement salé et poivré. Une gousse d'ail complète parfois les virves. Le tout est introduit dans une carnassière ou un sac que le pêcheur suspend à son épaule, au moyen d'une vieille courroie ; puis on ajoute la *malette* destinée au produit de la pêche. Le bonhomme constate qu'il n'oublie pas sa pipe, son paquet de tabac et les quelques *rolles* indispensables aux trop longues heures d'attente. Une petite *chique* cela ravigote. Et alors, *à r'voir, grand'pée* : le pêcheur se met en route, heureux comme un actionnaire de Belle et Bonne. Il a l'air si débonnaire que les carpes elles-mêmes, si elles n'étaient muettes, le féliciteraient de sa bonne tenue. Il va se placer à son endroit de prédilection et, surtout, pas trop loin du petit cabaret où il pourra aller, de temps en temps, *chuffler* le *verquin*, complément du succès ou consolateur des déceptions.

Il lance enfin, d'une main experte les fils conducteurs des matelotes rêvées ; plante une ou deux lignes dans le sol et en tient ordinairement une à la main.

La parole est alors à la chance... et à la patience ; nous ajouterions volontiers et *au silence*, le silence ayant en ce moment solennel une certaine éloquence.

Bientôt les bouchons accusent des mouvements significatifs, de petites secousses presque imperceptibles ; puis leurs mouvements s'accentuent jusqu'à la submersion totale. C'est l'instant décisif. Le pêcheur tire la ligne et voit, tantôt avec dépit, remonter l'hameçon dépourvu d'appât ; tantôt avec joie, un joli poisson d'or et d'argent se débattant comme un diablotin qui, détaché avec de grandes précautions, s'en va mourir au fond de la *malette* fatale.

Il arrive quelquefois aussi, qu'après un séjour un peu prolongé au cabaret, le pêcheur constate que l'un des bouchons a disparu sous l'eau et que le roseau de la ligne est fortement plié. *C'est au moins une baleine qui mord.* Et, en effet, c'en est une... de vieux parapluie cassé ; à moins que ce ne soit une bottine ou... un hareng-saur amené là par une main *amie*.

Le pêcheur borain ne dédaigne aucune proie. Grands et petits poissons sont favorablement accueillis. Tout fait farine au moulin ; on fait bien des gros plats avec de fins morceaux. Il n'a pas lu La Fontaine :

« Petit poisson deviendra grand,
« Pourvu que Dieu lui prête vie ;
« Mais le lâcher, en attendant,
« Je tiens pour moi que c'est folie...

Mais ce que La Fontaine a écrit, a été répété en termes qu'il comprend mieux :

« Cont's de pichon, cont's de pâpâe,
« Vaut mue in djône in s'mâen, que deux su l'hâe...

Et encore :

« El petit pichon grandira.

« Si l'bon Dieu né l'fait nie morie ;
« Mais d'conseille au si qui l'perdra,
« D'ni compter là d'sus pou l'lachie,
« Parqu'en sait çou qu'on pierd, mais nie çou qu'on ara... »

Quand l'onde a été ingrate envers lui, que pas un *mordâche* ne s'est manifesté, le pêcheur est évidemment vexé ; mais il n'en laisse rien paraître et, si un passant lui demande :

— Hé bé ! on n'a co rié attrapé ?...

— Oh ! d'viés seul'mint d'arriver, répond-il, bien qu'il soit au poste depuis de longues heures.

Le pêcheur borain a ses diminutifs : les djambots que l'on rencontre en foule, dans les prés le long des fossés, à l'ombre des saules, pêchant à *z-espinoques* et ceux qui vont dans les rivières peu profondes, pieds nus et pantalon retroussé jusqu'au genou, guettant, armés de fourchettes, les *cabots* réfugiés sous les pierres.

Famille boraine

Françoise est une ménagére boraine comme il y en a beaucoup. Ni meilleure ni pire qu'une autre. Elle a les qualités d'une voisine, les défauts d'une deuxième voisine, le caractère complet d'une troisième.

Elle a beaucoup de *ruses* pour lier les deux bouts ensemble dans son ménage ; mais elle *trime* ferme et elle parvient à ses fins. Songez donc : on est à six dans la famille. *Elle*, tout d'abord ; puis son homme, une *djône fie*, un *djône homme*, *el djambot*, cinq, et la *maison*, six.

Son homme, c'est Antoine, le crosseur renommé bien qu'il soit gaucher ; vous savez, celui qui fait des trajectoires invraisemblables à chaque coup de *solette*, même quand celle-ci n'est pas *in belle* ; celui qui ne donnerait pas son *mercredi des cendres* pour tous les biens de la terre ; mais qui a l'immense tort, aux yeux de Françoise, de revenir à la maison avec des *berdouilles* jusqu'à ses bretelles. Au demeurant, homme rangé, travaillant tous les jours, *remettant sa semaine tout entière*, et qui, en dehors du *crossage, tourne* lui-même ses *soules* et arrange ses *fûts* et ses *fers*. C'est plaisir de voir sa *crosse* magnifique garnie d'une riche poignée de ficelle et de velours, rehaussée de clous dorés.

Il se plaint amèrement de ce que les *belles parties dans les camps* disparaissent à cause des *ceinsiers* qui, à son avis, deviennent *grignards*, et interdisent l'accès de leurs terres. Les concours *à la planche* n'ont rien d'attrayant pour lui, car il a le bon grand air sain en moins

On ne les verra plus, dit-il, ces *grands défis* de jadis, à travers les champs borains, auxquels participaient les plus forts champions des environs ! Quelle superbe envolée que celle de ces solettes de *bus* ou de *néflier*, lancée par des bras vigoureux, lesquelles, après avoir *chifflé* à travers l'espace, comme des balles de fusil, venaient *s'esclaquier* sur les portes ou les fenêtres barricadées des petits cabarets chéris des crosseurs !

Antoine se rappelle encore le temps où des cabaretières, gaillardes et joufflues, s'en allaient aussi, le jour des cendres, faire la partie de crosse avec les habitués, et, ma fois, elles donnaient d'aussi *fels* coups que bien des hommes.

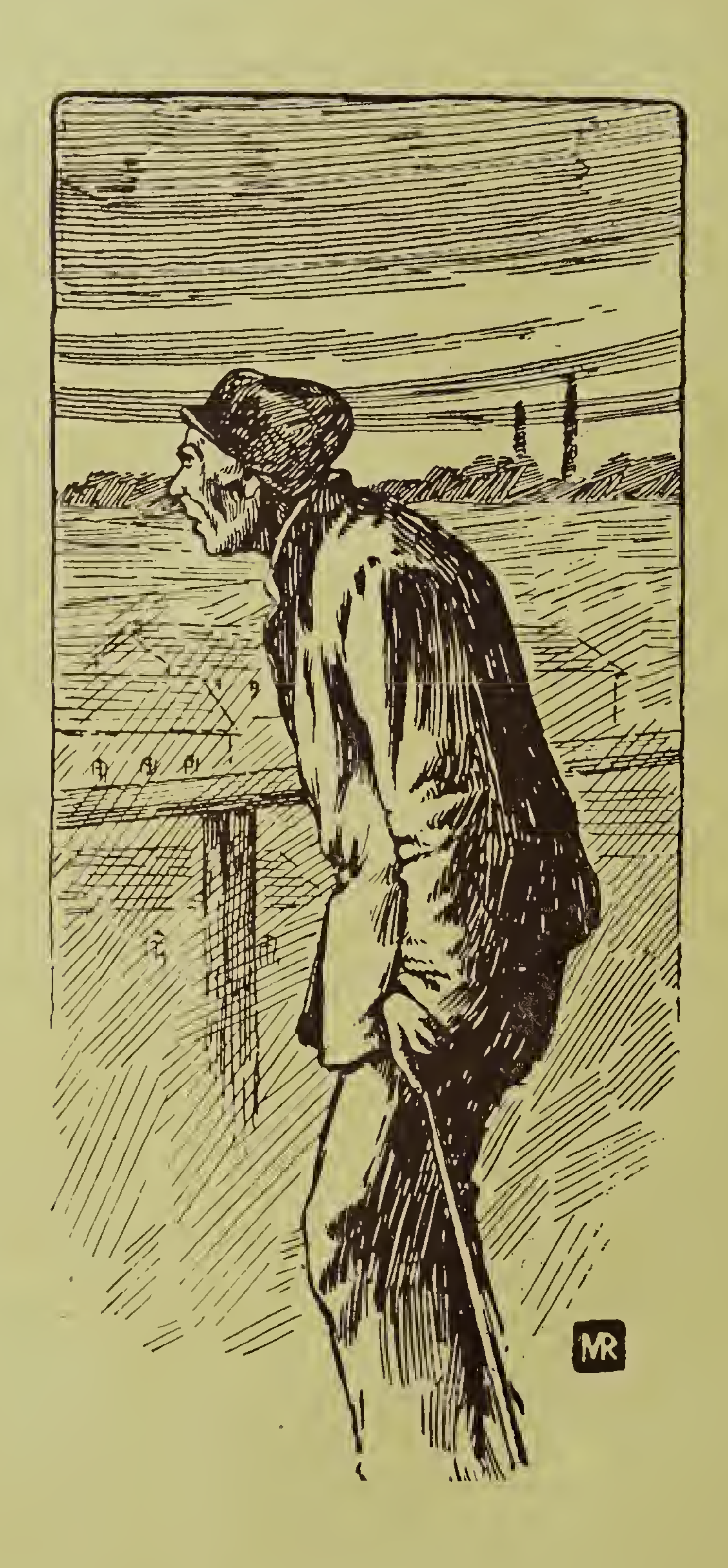
El djône fie à Françoise, c'est Hermance, une brunette à la mine éveillée, qui apprend le métier de couturière. Elle est intelligente et avec cela, *instruite* : elle sait lire la lettre *escrise*. Elle connaît son métier. C'est elle qui raccomode les *affaires* du père et du fils. Mais Françoise ne compte par trop sur elle pour l'aider dans l'avenir. Celui qui escompte l'appui de ses enfants pour plus tard, peut, croit-elle, *mettre ses dints sus l' guernier*. D'ailleurs, elle a remarqué que Mimile, le *ferronnier* d'en face, cherche à *parler* à Hermance. Elle ne s'opposera pas au mariage, car c'est un brave fieu, très tranquille, pas *brichaudeux* du tout. Ce n'est pas comme l'autre voisin, Totor, qui fait *guinse huit jours par semaine*... sans exagérer.

Cependant, Françoise n'est pas tout à fait satisfaite de sa fille. Elle est courageuse, soit, mais elle est fière et *se fronche* un peu trop. Elle veut aller *à-ʒ-airs de riches* et cela ne va pas à sa mère qui dit que les gens peuvent en déduire qu'on a été au *pillage Degorge*. Oh ! ce n'est pas sa mère à elle qui lui aurait permis de remplir de jupons et de *falbalas* tout un *bonheur du jour* ! « *Les djônes fies de tout mét'nant*, s'écrie-t-elle, font plus de train à *tous lés djoues* qu'on en faisait dans le temps pour à aller à l'*Ascinsion* de Frameries ou à la *Pent'coûte* de Wasmes.

Albert, un grand jeune homme déjà, qui a tiré voici deux ans et qui a pris le bon numéro que vous pouvez voir, encadré, au-dessus de la *dresse*, est le garçon *dé s'mamére*. Elle ne voit que par ses yeux. Mais il faut savoir, qu'à dix-sept ans, il avait déjà mis au moins dix *mouchons en bas de la perche*. Dans tous les coins de la maison, il y a de petits bouquets de fleurs artificielles provenant de ses succès ; il y aura un an le lundi du raccroc, il a été *roi* de la Fanfare et le mois dernier encore, il a eu le *maître-prix* à un tir important. Aujourd'hui, il parle même d'aller aux grands tirs *à vingt-cinq francs*.

Tous les dimanches, sa mère prépare de bonne heure ses *loques*, qu'elle dépose sur le lit, au *cabinet*. Quand il est bien propre, après s'être lavé au *blanc savon*, il s'habille prestement ; sa sœur Hermance lui met sa cravate, le *démèle*, met sa *casquette droite* et donne un dernier coup de brosse au *collet dé s' casaque*. Il prend son arc, enveloppé dans la longue gaîne de toile cirée, au haut duquel se balance le *bracelet* de cuir ; suspend à son épaule le *carquois* de fer blanc contenant quelques bonnes flèches, et le voilà parti pour la gloire.

Sur le champ de la perche où on le connaît déjà si avantageusement, il ne quitte pas les hommes de son peloton, attendant son tour avec patience. A son premier coup, il ne fait que *rifter* un mouchon. Au passage de la flèche, on a entendu des lèvres faire : *eûhff* ! Albert, décontenancé, se contente de porter la main à la nuque et de se gratter un peu les cheveux. C'est à recommencer, voilà tout. Il débande son arc, va boire une chope... ou deux... ou trois, croque quelques *gailles* ou *neusettes* achetées à une petite marchande qui lui a offert sa marchandise de sa voix chantante : « *Mastoque de neusettes ?* » Pour tuer le temps il va tenter la chance à l'un de ces joueurs de courroie ou *d'ancre-pique-trèfle*



VIEIL OUVRIER

que l'on rencontre toujours à proximité des perches, en dépit de la vigilance des gardes-champêtres. Mais quand son tour de tirer est revenu, Albert est plus heureux. Sa flèche heurte le *verguéon* avec un bruit sec et retombe en même temps qu'un *mouchon* richement emplumé. Des cris de joie éclatent ; Albert exécute un *petit pas* sur place ; le tambour bat le rappel, les compagnons du *peloton* se rassemblent, et *rapataplan, plan plan, plan plan !* le groupe va *arroser* le prix à *La belle vue de la perche* ou à *La réunion des tireurs.*

Le soir, Albert, après d'assez copieuses libations aux *chapelles* du chemin, rentre fièrement chez *s'mamée.* Si l'on n'est pas encore couché, il montre les belles pièces de *chonq francs* gagnées, ainsi que le glorieux *mouchon* ; il dévore un volumineux chanteau beurré accompagné d'un morceau de *bouilli* du dîner ; puis va dormir à poings fermés jusqu'à ce que Françoise lui crie : « *Albert, iéf-té, i! est temps* ».

Il étire les bras, baille, murmure *dédjà* et se lève, résigné à abandonner son bon somme : quand on s'amuse bien, il faut savoir bien *ouvrer.*

Le père, le fils, la fille partis à la besogne, restent à la maison Françoise et le *djambot.* Celui-ci, après avoir été passablement débarbouillé, déjeune en *brichaudant* et *raspandant* beaucoup sur la table, ce qui ne lui amène pas précisément de nouvelles preuves de sympathie maternelle ; il quitte à son tour le logis pour se rendre à l'école, à moins que, de connivence avec des bambins du voisinage, il n'aille faire le *losse*, ce qui veut dire *l'école buissonnière.* Mais qu'il se défie, car si *s'mon frère le savait*, il aurait tôt fait de l'envoyer *bouter* ou *ramasser caillaux* avec les autres.

Une fois seule à la maison, Françoise remet les *loques à place*, après les avoir *despourées* convenablement. Cette opération est souvent accompagnée d'un remarquable monologue vulgairement nommé *berdellage* et inspiré surtout par les poussières de *toubac* et les *escafions* de *gailles* ou de noisettes trouvés dans les poches. La ménagère, son *cabas* ou son grand *quertin* sous le bras, va faire ses courses, à la boucherie chercher des *grillades* pour ses hommes et des *ossieaux* pour mettre à la soupe, au *fourboutier* acheter *espinasses*, les *dames*, le *cherfiwet*, le reste, à sa marchande de beurre ; *au boutique*, — c'est l'épicerie qu'elle désigne ainsi, — où elle pourra *clabauder* un peu, pendant que l'on alignera sur le comptoir les nombreux petits *saclots* de poivre, sel, café, chicorée, *sucre candi, castonâte, amouscâte* et autres denrées. Après avoir fait le compte des *saclots* et avoir payé comptant, en bonne pratique qu'elle est, elle introduit la marchardise dans son *quertin.* Elle boit alors, à petites gorgées, la minuscule jatte de café bouillant qui lui a été offerte par la boutiquière, et s'en va, la conscience tranquille, bien heureuse de ne pas faire de dettes chez les commerçants.

Elle se décide à rentrer chez elle, car il faut *rattendre* ses hommes. Mais il arrive souvent qu'elle rencontre une amie quelconque au seuil de sa porte :

— *Rintrez, il a si longmint qu'on n'vos a pus vue ! Justémint, i' m' faut fait du café !...*

Et après quelques simagrées, l'amie entre. Françoise rallume le feu, moud quelques grains et *en passe une petite goutte de nouveau.* Les deux femmes entament une conversation à perte de vue sur une kyrielle de sujets différents,

asant de tout, du mariage d'une telle, du ménage d'une autre, de *Djean*, de *Djacques*, de *Djenne*, et, lorsque l'amie s'en va, Françoise la ramène sur le *pas* de sa porte, lui recommandant bien de ne plus faire si longtemps sans venir. Mais, comme si les deux commères n'avaient pas assez bavardé, elles entament, sur le trottoir, une *nouvelle bavette* qui ne cesse que quand il est grand temps de mettre la soupe au feu pour les hommes qui vont revenir du charbonnage.

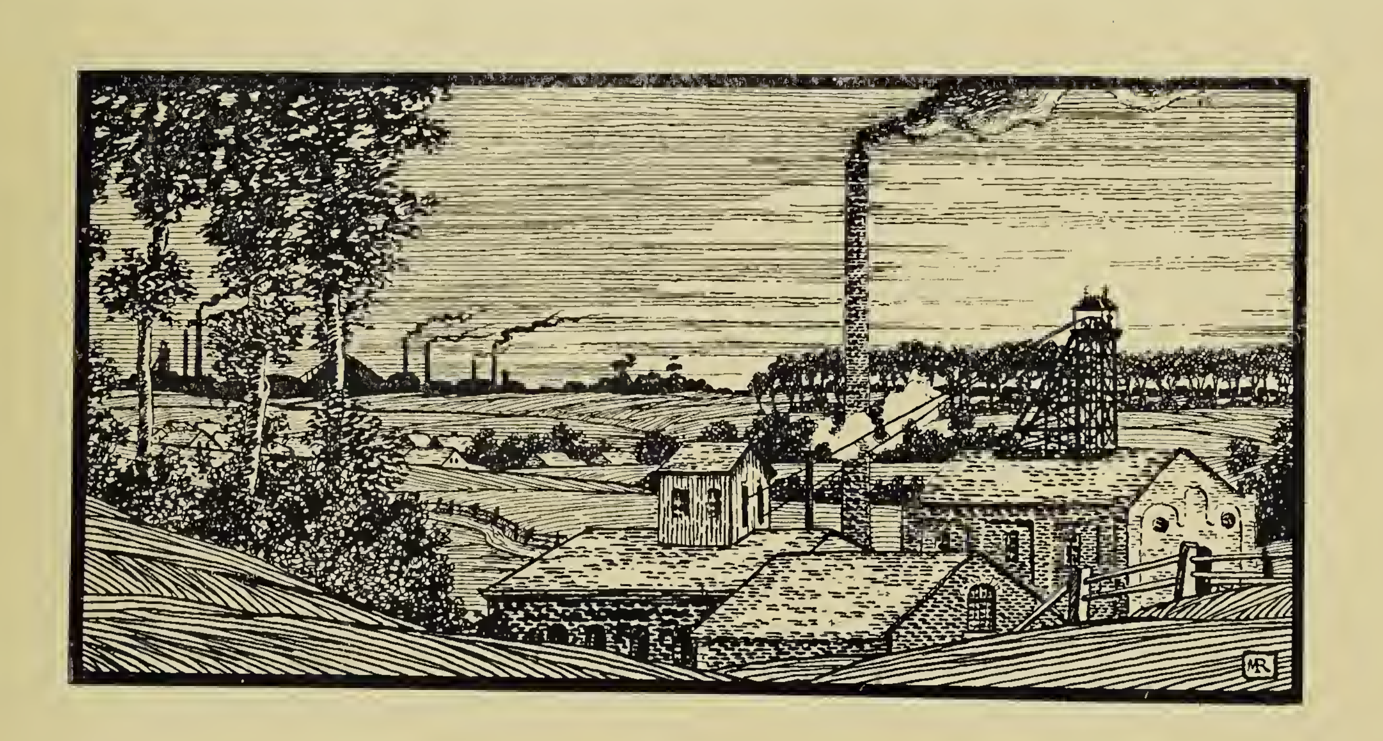
Si Françoise est une femme d'une placidité exemplaire en temps ordinaire, il n'en est pas de même les jours de *cutées* et le *samedi*. Oh ! le samedi !... Ce jour-là, elle est inabordable et c'est bien pire encore quand c'est le jour de la kermesse. Défense de *berdacher* ou de toucher à quoi que ce soit, car Françoise, aidée de sa fille, a mis de la couleur sur tout, même sur les manches de brosse, et dans les coins et recoins de la maison, on respire une odeur de badigeonnage et de goudron ; les poëlons, les casseroles, tous les ustensiles de ménage ont été *récurés* ; on pourrait s'y mirer. Cette Françoise qui, hier encore, goûtait la tarte fraîchement cuite et le *pagnon* au sucre de la voisine, — à charge de revanche, sans doute -- viendra, telle une Furie, la *traiter de toute sorte de vilains noms*, parceque cette voisine s'y est prise trop tard pour nettoyer son *richot*, et que ses *berdouilles* sont venues salir ce qui avait été balayé avec un soin si méticuleux. D'ailleurs, on le dira au *champette* quand il passera tout-à-l'heure.

En somme, la ménagère boraine est généralement, propre, soigneuse et courageuse et, si l'on peut lui reprocher certaines imperfections, elle n'en est pas toujours responsable, car il faut tenir compte du milieu dans lequel elle vit.

Il faut élever les braves jeunes filles du peuple avec de la pratique et non de la théorie ; leur apprendre à faire de bonne soupe, à *conduire* la maison avec goût, ordre et clairvoyance. Il est indispensable surtout de leur faire compendre que la fréquentation assidue des écoles ménagères viendra puissamment en aide à leur intelligence et à leur bonne volonté.

Ghilain





☘ TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer
en juillet 1902.



Chef d'atelier :
Ch. TOMBALE.



ETABLISSEMENTS
Vves RENARD & VILAIN
IMPRIMERIE · LITHOGRAPHIE
HORNU "St GHISLAIN"
SUCCURSALES WASMUEL &
WARQUIGNIES